

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Évolution des féminismes du 19^e siècle à nos jours

**Définition et objectivation des quatre vagues
féministes**

Autrice : Pauline GORNET
Promoteur : Professeur Benoît RIHOUX
Lectrice : Caroline VAN WYNSBERGHE
Année académique 2021/2022
Master en sciences politiques – orientation générale, à finalité
spécialisée : democratic innovations and transformations

Déclaration de déontologie

Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.

Pauline GORNET

Remerciements

Je tiens à remercier mon promoteur – Professeur Benoît Rihoux – qui m’a grandement aidée dans la réalisation de mon mémoire en sciences politiques. Ses précieux conseils m’ont permis d’aborder sereinement mon travail.

Je souhaite également remercier le corps enseignant de la faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication (ESPO), ainsi que l’équipe pédagogique de l’école de sciences politiques et sociales (PSAD), qui ont toujours été d’une grande aide et écoute à travers mon master en sciences politiques à l’Université Catholique de Louvain.

Table des matières

DECLARATION DE DEONTOLOGIE	2
REMERCIEMENTS	4
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	7
INTRODUCTION	9
CHAPITRE I – ÉTAT DE L’ART, METHODOLOGIE ET PARCOURS DE RECHERCHE	15
1.1 ÉTAT DE L’ART	15
1.1.1 Définitions de la « vague »	15
1.1.2 Premiers contours des quatre vagues féministes	17
1.1.3 Propositions	20
1.2 METHODOLOGIE ET PARCOURS DE RECHERCHE	21
CHAPITRE II – LES FEMINISTES DE LA PREMIERE ET DEUXIEME VAGUES.....	23
2.1 PREMIERE VAGUE FEMINISTE, POUR UNE EGALITE ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES	23
2.1.1 Féminismes de la première vague en Grande-Bretagne.....	24
2.1.1.1 Les premières suffrage societies.....	24
2.1.1.2 Les women’s political organizations, vers un renouvellement des modes d’action	26
2.1.2 Féminismes de la première vague aux États-Unis	28
2.1.2.1 Organisations nationales étasuniennes pour le suffrage féminin	29
2.1.2.2 Tournant dans le mode d’action des suffragistes étasuniennes	30
2.2 DEUXIEME VAGUE FEMINISTE, POUR UNE LIBERATION DES FEMMES	33
2.2.1 Des préoccupations nouvelles soulevées par les féministes de la deuxième vague	33
2.2.1.1 « Le privé est politique »	34
2.2.1.2 Simone de Beauvoir, précurseur des féminismes de la deuxième vague ?	37
2.2.2 Différents militantismes de la deuxième vague.....	39
2.2.2.1 Une première classification en trois perspectives féministes : libérale, socialiste et radicale	39
2.2.2.2 Le « partir de soi » de la deuxième vague féministe, une approche individualiste et potentiellement dangereuse ?	44
CHAPITRE III – TROISIEME ET QUATRIEME VAGUES, MILITANTISMES FEMINISTES D’AUJOURD’HUI : VERS UN ELARGISSEMENT DE PLUS EN PLUS LARGE DU MOUVEMENT ?	51
3.1 TROISIEME VAGUE OU VERS UNE FRAGMENTATION DES FEMINISMES	52
3.1.1 La troisième vague féministe existe-t-elle ?	52
3.1.1.1 Des origines universitaires à l’existence de la troisième vague	52
3.1.1.2 Difficultés à s’accorder sur l’existence de la troisième vague et/ou ses caractéristiques	56
3.1.2 Notions d’intersectionnalité et de genre dans la troisième vague	61
3.1.2.1 Intersectionnalité et continuum de violence	61

3.1.2.2 Notion de genre et post féminisme dans la troisième vague.....	66
3.2 QUATRIEME VAGUE FEMINISTE, OU EN SONT LES FEMINISMES ACTUELS ?	72
3.2.1 <i>La quatrième vague féministe existe-t-elle réellement ?</i>	73
3.2.1.1 Difficultés à séparer la troisième vague de la quatrième vague féministe.....	73
3.2.1.2 Féminismes de la quatrième vague, vers une plus grande visibilité des féminismes ?.....	76
3.2.2 <i>Caractéristiques de la quatrième vague féministe à l'ère d'Internet</i>	79
3.2.2.1 Des communautés féministes d'un type différent ?.....	79
3.2.2.2 La quatrième vague à l'heure d'Internet, ou l'ère de la communication et la fin du militantisme ?	86
CONCLUSION	91
BIBLIOGRAPHIE	101
ARTICLES ACADEMIQUES	101
ARTICLES DE PRESSE	107
CHAPITRES DE LIVRE.....	107
LIVRES	108
SITES INSTITUTIONS	110
AUTRES	110

Table des illustrations

TABLEAU 1 - RECAPITULATIF DES FEMINISMES CONSTITUTIFS DE LA PREMIERE VAGUE (ELABORATION PAR L'AUTRICE).....	32
TABLEAU 2 - RECAPITULATIF DES FEMINISMES CONSTITUTIFS DE LA DEUXIEME VAGUE (ELABORATION PAR L'AUTRICE).....	50
TABLEAU 3 - RECAPITULATIF DES FEMINISMES CONSTITUTIFS DE LA TROISIEME VAGUE (ELABORATION PAR L'AUTRICE).....	71
TABLEAU 4 - RECAPITULATIF DES FEMINISMES CONSTITUTIFS DE LA QUATRIEME VAGUE (ELABORATION PAR L'AUTRICE).....	90
TABLEAU 5 - SYNTHESE DES QUATRE VAGUES FEMINISTES (ELABORATION PAR L'AUTRICE)	92

Introduction

Ces dernières années, le terme « féminisme » – ainsi que la multitude de significations et implications qui lui sont rattachées – en est venu à occuper une place centrale dans le paysage médiatique et politique dit occidental. L'Occident est défini par certains comme étant une communauté de valeurs – lesquelles ont d'ailleurs souvent des contours assez flous et changeant d'un interlocuteur à l'autre – qui trouve historiquement ses racines dans l'opposition Occident/Orient. Cette dernière prit place à la fin du III^e siècle avec l'Empire romain et sa division, mais l'Occident peut également faire référence à la polarité Est/Ouest durant la guerre froide – entre communisme et libéralisme. Cette bipolarité n'est plus – avec la chute du bloc soviétique – mais le terme « d'Occident » est lui bien encore présent. Pour le philosophe français Régis Debray, cette expression « d'Occident » est « *une imposture vieille comme le monde [qui apparaît de surcroît comme] une ruse hégémonique* » (Debray, 2009 : 87), car parler de « communauté de valeurs » n'est rien d'autre qu'un moyen déguisé de parler d'intérêts des États (Debray, 2009). Pour Debray, « *on est toujours l'occidental de quelqu'un [...] les frontières sont mouvantes* » (Debray, 2009 : 87). Cependant avec « l'Occident » cette question de frontière a toujours été bien présente, une frontière qui serait culturelle, politique et militaire (Debray, 2009 : 87). L'Occident est donc à comprendre ici comme étant les États-Unis et les pays européens de l'Ouest.

Le terme de « féminisme » semble désormais occuper un espace important dans le paysage dit occidental. La forte médiatisation d'affaires impliquant des hommes politiques, financiers et autre, a certainement participé à la visibilité du problème permanent et systémique du harcèlement et des agressions sexuelles perpétrés sur les femmes. Du côté des institutions, la Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique – plus connue sous le nom de Convention d'Istanbul – a vu le jour. Elle représente ainsi le premier instrument judiciaire européen pour lutter contre les violences faites aux femmes. Adoptée en 2011 par le Comité des ministres du Conseil de l'Europe, entrée en vigueur en 2014, puis ratifiée par l'Union européenne en 2017 elle a été – à ce jour – adoptée par trente-cinq États (*Council of Europe*). En France, c'est l'année 1974 qui voit l'apparition d'un « secrétaire d'État à la condition féminine » avec – au fil des décennies – d'autres appellations se succéder, mais sans véritable consistance et avec un rôle changeant (*Sénat.fr*). Depuis 2017, ce ministère se nomme désormais le ministère chargé de l'égalité entre

les femmes et les hommes, de la diversité et de l'égalité des chances. Ces quelques exemples montrent comment la lutte contre les inégalités de genre se veut être au cœur des préoccupations des gouvernements et des institutions. Ce qui était autrefois considéré comme marginal est maintenant examiné d'un œil un peu plus attentif et systématique.

Est-il alors légitime de parler d'un regain d'énergie pour des questions dites féministes ? Sans aller jusqu'à affirmer cela, il est néanmoins certain qu'un intérêt nouveau semble avoir émané des institutions – politiques comme médiatiques – à ce sujet et que le traitement des problématiques ayant trait aux femmes occupe désormais une place plus importante dans ces sphères. Il n'a cependant pas fallu attendre cette recrudescence d'intérêt de la part des institutions pour que les choses évoluent et changent. Des générations de femmes se sont battues – et continuent de se battre – pour leurs droits et pour mettre sur le devant de la scène leurs revendications afin de faire entendre leur voix et ainsi changer cette société qui les relègue à un rôle de citoyenne de deuxième ordre. La route qui mènera à une égalité réelle entre les femmes et les hommes est loin d'être désobstruée de tout obstacle (*Nations Unies*) et le combat continue donc.

Mais alors qu'est-ce que le féminisme ? Comment pourrait-on le définir ? Est-il même possible de le faire ? Comme l'écrit la célèbre autrice féministe étasunienne bell hooks en 1984, « *a central problem within feminist discourse has been our inability to either arrive at a consensus of opinion about what feminism is or accept definition(s) that could serve as points of unification* » (hooks, 1984 : 17). Cette phrase – écrite il y a presque quarante ans – résonne aujourd'hui avec toujours autant de justesse. Le féminisme est en effet un terme vaste qui comprend de nombreux recoins où se logent des visions parfois très différentes de ce qu'est ce mouvement – ou ensemble de mouvements, donc. Une définition du féminisme devenue classique – toujours dans les mots d'hooks – est que le « *feminism is a struggle to end sexist oppression* » (hooks, 1984 : 24). L'autrice rejette en effet cette vision commune que le féminisme serait une lutte pour que les femmes deviennent les égales des hommes. Cette vision libérale du féminisme présuppose en effet que toutes les femmes sont égales entre elles – et réciproquement les hommes entre eux – peu importe leur statut racial et de classe. En tant que femme noire étasunienne et théoricienne du *black feminism*, bell hooks réfute cette vision qui ne prend – selon elle – pas en compte la réalité sociétale dans son ensemble. Il est donc clair que « la définition de l'égalité ne fait pas l'unanimité au sein même des milieux féministes »

(Roux, Pannatier, Parini, Roca & Michel, 2003 : 5), et ce à travers les époques. Un autre point de vue intéressant est celui de l'historienne étasunienne Linda Gordon qui définit le féminisme comme étant « *a critique of male supremacy, formed and offered in the light of a will to change it, which in turn assumes a conviction that it is changeable* » (Gordon, 1986 : 29). Cette définition est très efficace, car d'une simplicité déconcertante. Le monde dans lequel nous vivons est régi par différentes dominations, l'une d'entre elles étant la domination patriarcale. Selon Gordon, le but du féminisme est de faire la critique de cette domination, et donc de la réprouver, ce qui implique la conviction que cette domination peut être réversible et qu'elle n'est pas gravée dans la pierre.

Il semble donc opportun de souligner à ce stade qu'il y existe une variété de combats féministes puisqu'il y a une pluralité de féminismes. Parler d'« un » féminisme serait donner une représentation inexacte et erronée de la réalité, aussi bien antérieure ; qu'actuelle, et très certainement future. La question se pose alors de savoir comment aborder ce féminisme irrémédiablement pluriel. Parler et différencier les pensées féministes en termes de caractéristiques communes semble le plus naturel, sans que cela rime toutefois avec facilité. C'est au travers de la métaphore de « vague féministe » qu'il est possible 'd'organiser', de 'classifier' ces différents mouvements. C'est sous la plume de Martha Weinman Lear – journaliste étasunienne au *New York Times* – qu'en 1968 cette métaphore de la vague apparaît aux yeux d'un large public dans son article intitulé '*The Second Feminist Wave*'. La journaliste écrit alors que le « *feminism, which one might have supposed as dead as a Polish question, is again an issue [...]. Proponents call it the Second Feminist Wave, the first having ebbed after the glorious victory of suffrage and disappeared, finally, into the sandbar of Togetherness* » (Weinman Lear, 1968).

Deux périodes se dessinent donc ici : celle de la première vague féministe qui prit place au cours du 19^e et 20^e siècles, et celle de la deuxième vague féministe, qui commence dans les années 1960. Depuis, l'existence de deux autres vagues féministes est discutée au sein du monde académique. La troisième vague – qui commencerait dans les années 1990 – et la quatrième – en 2008. Ces dernières sont cependant loin de faire consensus. Pour certaines chercheuses, la troisième et la quatrième vagues ne font qu'une ; pour d'autres, ce sont des vagues distinctes. Pour d'autres, encore aucune de ces vagues n'a lieu d'être, car elles se situent toutes dans le prolongement de la deuxième. Il y a donc d'importants débats au sein du monde

académique à propos de l'existence de la troisième et quatrième vagues. Ce qui pose problème pour un grand nombre de chercheuses est le recours même à la métaphore de la vague, qui ne permettrait pas de saisir la complexité des féminismes.

Le travail effectué dans ce mémoire a pour objectif de faire dialoguer les différentes littératures féministes à ce sujet. En effet, même si pour certaines chercheuses les deux dernières vagues n'existent pas – ou ne font qu'une – force est de constater que les féminismes d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes que ceux d'hier. Il y a eu une évolution dans les militantismes féministes, et cela est reconnu par les chercheuses féministes – même celles qui ne sont pas d'accord sur l'existence de la troisième et/ou quatrième vagues féministes. Les féminismes – à partir des années 1990 – s'inscrivent dans la continuité des féminismes venus avant, avec cependant un renouveau dans les modes d'action, les enjeux, ainsi que les pensées féministes. Dès lors, ce mémoire a pour but de montrer cette évolution des féminismes à travers les époques, et de voir comment ces derniers s'inscrivent dans une histoire commune en ayant aussi – en fonction des vagues féministes – leurs spécificités. Il semble en effet y avoir des incertitudes quant à l'existence même des troisième et quatrième vagues féministes pour certaines chercheuses. Ce mémoire proposera une lecture du Féminisme à travers la métaphore de la vague – concept éminemment contesté – pour tenter de démontrer que l'analyse des féminismes en termes de vague n'est pas réductrice, qu'au contraire elle permet une lecture claire de ce qu'est le Féminisme.

Force est de constater que prendre en compte la pluralité des mouvements féministes au travers des vagues permet de mieux comprendre comment leurs combats et leurs revendications ont évolué à travers les époques. Schématiquement parlant, il y a eu les luttes pour l'obtention du droit de vote féminin (première vague), puis s'en est suivi des combats pour la libération des femmes (deuxième vague), qui a ensuite débouché vers une convergence plus inclusive des féminismes (troisième vague), et enfin les féminismes à l'heure d'Internet, et tout particulièrement maintenant des réseaux sociaux (quatrième vague). Il semble qu'aujourd'hui les féminismes et les revendications féministes sont extrêmement large, et même, de plus en plus diffus. Chacune peut trouver son compte selon ses idéologies et les sujets qui lui tiennent à cœur. Les luttes d'aujourd'hui sont celles d'hier (e.g., contraception, avortement, rapport au corps, discriminations, sexualité, genre, violences faites aux femmes, etc.). Elles sont cependant peut-être plus spécifiques encore si bien qu'il est plus aisé de s'identifier à des luttes qui

résonnent particulièrement en nous, car elles sont représentées et incarnées par des groupes de militantes. Cette explosion de féminismes peut aussi en laisser plus d'un perplexe. À force de fragmenter le Féminisme avec un grand 'f' en une quantité conséquente de sous-groupes la cause ne se serait-elle pas perdue ? En allant même plus loin, ne serait-il pas dangereux d'avoir des groupes restreints – parfois fermés – basés sur des caractéristiques extrêmement précises ? Ne desserviraient-ils pas tout simplement le Féminisme en menant, peut être ainsi, à son délitement ? Écrire « Féminisme » avec un f majuscule et au singulier est délibéré ; cela ne signifie pas qu'il y a un seul féminisme, bien au contraire, comme expliqué plus haut dans l'introduction, mais fait plutôt référence à la famille des différents féminismes qui co-existent en son sein.

Cela nous amène donc à la question de recherche de ce mémoire : **peut-on distinguer quatre vagues féministes ?** Ce qui entraîne tout de suite la sous-question suivante : **il y a-t-il différents composants au sein de ces féminismes ?** Ce mémoire a dès lors comme objectif de reconstituer et de synthétiser la diversité des féminismes à travers des époques et des lieux choisis, et d'en montrer l'évolution en utilisant la métaphore de la vague. Ce travail n'a pas la prétention d'ambitionner une image exhaustive de l'entière des militantismes féministes et c'est donc pour cela que ce travail est concentré sur la période allant du 19^e siècle jusqu'à nos jours. Il est aussi bon d'ajouter que ce mémoire se concentre exclusivement sur des militantismes féministes dans les pays dits occidentaux. Cela réduit et limite ainsi le champ d'étude à une certaine partie du monde.

Le postulat de départ de ce travail est qu'il existe bel et bien quatre vagues féministes. Afin de le démontrer, le travail sera articulé autour de cinq propositions. Ces propositions ne sont pas des hypothèses causales ; elles serviront plutôt de fil conducteur à la bonne analyse des quatre vagues féministes. En effet, les propositions permettront la description et l'objectivation des contrastes entre les différentes vagues féministes, et donc *in fine* à prouver que ce sont bien quatre vagues féministes distinctes. Ce mémoire traitera donc des quatre vagues féministes et sera structuré autour de cinq propositions ayant trait : aux profils des militantes féministes, à leurs revendications, à leurs modes d'action, aux structures organisationnelles des mouvements féministes, ainsi qu'aux changements institutionnels qui résultent de ces militantismes.

Ce mémoire se découpe en trois chapitres. Le premier chapitre est dédié à l'état de l'art et la méthodologie utilisée dans ce travail. Le deuxième chapitre traite de la première et deuxième vagues féministes. Les deux vagues féministes ont en effet été beaucoup étudiées et il existe des littératures extensives à leurs sujets, c'est pour cette raison qu'elles sont traitées ensemble. Le troisième chapitre est consacré à la troisième et quatrième vagues féministes. Ces dernières sont en effet celles dont l'existence fait le plus débat au sein du monde académique, et c'est pour cela qu'elles sont analysées dans une et même partie.

Chapitre I – État de l’art, méthodologie et parcours de recherche

1.1 État de l’art

1.1.1 Définitions de la « vague »

La métaphore de la « vague » est loin de mettre tout le monde d’accord. Certaines chercheuses en voient les avantages quand d’autres en condamnent l’usage. Pour l’historienne et féministe Linda Nicholson « *the wave metaphor suggests the idea that gender activism in the history of the United States has been for the most part unified around one set of ideas, and that set of ideas can be called feminism* » (Nicholson, 2010). L’historienne parle ici de la situation aux États-Unis, mais cela peut aussi être appliqué à une échelle plus globale et être étendu à d’autres situations prenant place dans les pays dits occidentaux. En résumé, parler en termes de « vague » serait réducteur, car cela suggérerait que chaque vague féministe est homogène et uniforme alors même que cela n’est pas le cas. Pour Nicholson, l’utilité de cette expression ne sert plus son but comme dans les années 1970, lorsque son utilisation permettait alors de légitimer que le féminisme ne venait pas soudainement d’apparaître et qu’il avait bel et bien une histoire. Se concentrer sur les domaines où le féminisme a prospéré et les endroits où, au contraire, ce n’est pas le cas serait selon l’auteurice un prisme d’analyse beaucoup plus intéressant à exploiter. Pour les chercheuses Stacy Gillis et Rebecca Munford, l’usage de la « vague » est également critiquable, car selon elles son utilisation « *paralyses feminism, pitting generations against one another* » (Gillis & Munford, 2004 : 165). La professeure en études de genre Cathryn Bailey n’est pas non plus en faveur de cette expression car pour elle « *when we speak of wave, we typically mean “one among others.” “Wave” just doesn’t sound like the right word for the lone occurrence of something. Waves that arise in social and political milieus, like waves that arise in water, become defined only in context, relative to the waves that have come and gone before* » (Bailey, 1997 : 18).

Pour les universitaires Elizabeth Evans et Prudence Chamberlain il faut dépasser le clivage charrié par l’utilisation de la métaphore de la vague. Elles considèrent que ce qui est le plus important n’est pas de chercher des arguments pour la valider ou l’invalider, mais de chercher « *to emphasise the importance of engaging with the themes of continuity, inclusivity and multiplicity by exploring identity, discourse and praxis through the wave metaphor* » (Evans & Chamberlain, 2014 : 1).

En ce qui concerne ce mémoire, la métaphore de la vague sera utilisée pour structurer les différentes périodes de féminismes qui y seront discutées, ainsi que pour répondre à la question de recherche « peut-on distinguer quatre vagues féministes ? ». Comme il a été établi ci-dessus, il y a de nombreux points de vue concernant la pertinence même de cette expression, dans la mesure où celle-ci s'avère trop restrictive pour certaines et appropriée pour d'autres. Cependant, le travail fourni à la réalisation de ce mémoire n'a eu de cesse que de discuter de la pluralité même du Féminisme, et donc *des* féminismes – actuels comme antérieurs – en se basant sur les littératures féministes, elles aussi plurielles. C'est donc dans une optique de structuration et d'articulation des logiques des différents militantismes féministes que le terme de « vague féministe » est utilisé.

Dans le cadre de ce travail, la « vague » est délimitée et utilisée comme suit : une vague féministe débute lorsque des idéologies et revendications nouvelles couplées à un ou plusieurs modes d'action nouveaux sont respectivement incarnées et utilisées. Une multitude de revendications perdurent dans le temps, ce qui n'est cependant pas contradictoire avec la définition de la vague donnée ci-dessus puisque les modes d'action ainsi que les idéologies changent d'une vague à une autre. Aussi, il convient d'ajouter que la société dans laquelle nous vivons n'a de cesse de bafouer les droits des femmes, ainsi les combats d'hier sont aussi ceux d'aujourd'hui. Comme ce mémoire le démontrera par la suite, il est parfois difficile de distinguer deux vagues tant les limites peuvent être minces, voire floues. Il sera cependant expliqué et justifié – et ce au fur et à mesure de ce travail – pourquoi distinction il y a, et comment ces vagues sont inscrites dans une continuité du Féminisme. L'expression de « vague féministe » fait référence aux militantismes ayant pris place dans les pays dits occidentaux et c'est pour cette raison qu'il sera principalement question des États-Unis, de la Grande-Bretagne ainsi que de la France dans ce mémoire. Les différentes vagues mentionnées dans l'introduction seront donc le corps de ce travail, sous-tendu par la question de recherche « peut-on distinguer quatre vagues féministes ? ». De nombreux aspects, notions, et pans des littératures féministes – si bien anglophones que francophones – seront utilisés. La suite de cette section développe un état de l'art de ces derniers utilisés dans le mémoire.

1.1.2 Premiers contours des quatre vagues féministes

Les féministes de la première vague avaient comme objectifs d'obtenir des droits civils, civiques et politiques. La figure de proue de ce combat était celle de l'obtention du suffrage féminin. Au même moment, le suffrage masculin n'était pas universel, mais réservé à une certaine élite (les propriétaires terriens qui payent donc un impôt). Le fait que tous les hommes ne pouvaient pas voter joua assurément un rôle dans la longue histoire de l'obtention du suffrage féminin. Différents mouvements des deux côtés de l'Atlantique étaient à l'œuvre, s'inspirant même parfois les uns des autres. À cette époque, les droits des femmes étaient quasi-inexistants ; cependant, la priorité pour ces féministes était d'obtenir le droit de vote. Divers mouvements étaient donc à l'œuvre et – comme discuté auparavant – les activistes étaient loin de partager les mêmes idéologies et d'utiliser les mêmes modes d'action. Les méthodes utilisées par tous ces groupes avaient néanmoins comme caractéristique commune d'être radicales par exemple prendre part à des manifestations publiques. Aujourd'hui, la plupart des procédés utilisés par ces féministes ne seraient plus considérés comme tel, mais pour le 19^e et 20^e siècles ils l'étaient bel et bien.

Concernant les féministes de la deuxième vague – période qui a commencé à la fin des années 1960 – elles prônaient et militaient pour ce qui a été désigné comme une « libération des femmes ». Ces féministes sont arrivées dans la continuité de celles de la première vague. De nombreux idéologies et militantismes se côtoyaient et, surtout, s'opposaient alors. Malgré des différences certaines – parfois même fondamentales – entre les différents militantismes de cette époque, des objectifs communs peuvent être trouvés. Les luttes féministes de cette période étaient centrées sur la femme en tant que sujet, c'est-à-dire sur leur autonomie en tant que personne et sur les histoires propres aux femmes avec le fameux slogan « le personnel est politique » (ou encore, le « privé est politique), car « *c'est dans la sphère privée qu'une partie de l'oppression subie par les femmes se trouve* » (Védie, 2020 : 16). Cela allait d'une autonomie professionnelle en passant par une autonomie de leur corps (concernant la sexualité, les agressions sexuelles subies par les femmes, etc.). C'est pour cette raison qu'une des grandes luttes féministes à l'époque portait sur l'accès à la contraception et l'avortement qui étaient soit difficile d'obtenir pour le premier ou interdit pour le second. Les féministes dites de la deuxième vague représentaient très majoritairement un féminisme blanc. Cela est très souvent montré du doigt dans diverses littératures féministes, certaines universitaires qualifiant les féministes du

début de la deuxième vague de racistes, car elles ne voulaient pas – entre autres – accueillir au sein de leurs groupes des féministes noires (Breines, 2007). Les féminismes qui étaient majoritairement sur le devant de la scène – donc blancs – ne prenaient pas en compte les femmes racisées¹ et leur vécu « personnel » à elles. Les objectifs des différentes féministes à la fin des années 1960/début des années 1970 étaient de mettre les femmes au centre de leurs histoires ainsi que de les libérer, tant du point de vue de la possession de leur corps que de leur capacité à poursuivre leurs aspirations. Il est cependant flagrant que les femmes défendues dans certains de ces mouvements féministes ne comportaient pas en vérité toutes les femmes, seulement les blanches.

Si l'existence même des deux premières vagues féministes ne fait pas débat au sein du monde académique il n'en va pas de même avec la troisième et quatrième vagues. Ce qui fait débat concerne les caractéristiques de ces féminismes qui se pensent, pour certains, à l'ère du post-féminisme. Pour certaines chercheuses, il y a un manque de rupture claire entre les luttes des féminismes des années 1960/1970 et celles des années 1990 – date du commencement de la troisième vague –, ce qui, par conséquent, ne permet pas de la justifier. Il est vrai que la rupture entre les deuxième et troisième vagues est plus floue que celle entre la première et la deuxième. D'un point de vue temporel déjà, il est vrai qu'elles sont plus rapprochées et donc peut-être moins discernables. D'un point de vue idéologique, les nouvelles générations de féministes de la troisième vague se réclament d'un post-féminisme, car voulant acter une rupture avec celles qui sont venues avant elles. De nouvelles luttes font désormais partie de leurs militantismes et il existe aussi une plus grande inclusivité des femmes au sein des groupes féministes. Une grande critique adressée à leurs aînées touche – comme souligné précédemment – le féminisme blanc des années 1970. Il est question aussi de remettre en question la différence entre les genres féminin et masculin et de voir au-delà de la binarité des genres. La troisième vague se situe alors dans le prolongement de la deuxième – en reprenant certains de ses combats – tout en s'en distanciant et se revendiquant inclusive de toutes les femmes et de leurs expériences respectives. La philosophe étasunienne Judith Butler a beaucoup travaillé à la conceptualisation de ce féminisme post-moderne. Dans son célèbre livre *Gender Trouble* l'autrice questionne et

¹ Est employé ici le terme de « personne racisée » pour se référer à des personnes qui ne sont pas blanches. Il est à noter que ce terme fait débat et est loin de mettre tout le monde d'accord. Cette expression de « personne racisée » s'oppose en effet au terme de « personne blanche » qui est alors – de fait – considéré comme la norme ce qui précisément fait débat.

développe ses réflexions autour de la notion de genre, en écrivant par exemple que « *locating the mechanism hereby sex is transformed into gender is meant to establish not only the constructedness of gender, its unnatural and nonnecessary status, but the cultural universality of oppression in nonbiologistic terms* » (Butler, 1990 : 49). La notion de « genre » a en effet été beaucoup développée et utilisée durant la troisième vague. Les féministes de cette époque souhaitent mener une lutte plus intersectionnelle que leurs aînées. Cependant, malgré une inclusivité voulue et revendiquée de la part de ces post-féministes des critiques émergent, notamment concernant le fait que ces mouvements laissent penser que l'oppression subie par toutes les femmes est la même et donc l'idée que « toute lutte féministe [est] basée sur un projet politique commun » (Dagorn, 2011 : 6). Ainsi, « *the wave metaphor of the women's movement was complicated in the 1990s with the advent of post-feminism, a cultural climate asserting that the need for collective feminism was over, alongside a fragmented third wave of feminism focused on intersectionality and individual empowerment* » (Pruchniewska, 2016 : 1). La troisième vague semble donc moins définie pour certaines et avec une plus grande diversité dans les idéologies et dans les militantismes.

La quatrième vague féministe – y compris son existence même – est elle aussi controversée. Celles qui délimitent et justifient cette quatrième vague le font en situant – au cœur de leur analyse – l'utilisation accrue d'Internet par les nouvelles féministes. Pour Ruth Phillips et Vivienne Cree la quatrième vague est caractérisée par des « *instances of public commentaries in popular media reasserting a need for feminism in some form or another* » (Phillips & Cree, 2014 : 938). La quatrième vague féministe serait donc une digitalisation du féminisme (Phillips & Cree, 2014) qui aurait commencé très précisément en 2008. Ce n'est pas tant que les chercheuses ne sont pas d'accord sur ce tournant qu'a pris le féminisme, mais plutôt sur cette rupture même en « quatrième vague », alors que ce tournant pourrait être inclus dans celle qui l'a précédé, car, comme Urszula Maria Pruchniewska l'écrit, « *this shift allows us to view Web 2.0 platforms as new mediums for the practice of "old" feminist politics* » (Pruchniewska, 2016 : 2). Il semble donc que ces nouveaux féminismes prennent place grâce à Internet et déplacent leurs revendications féministes en son sein (notamment à l'aide des réseaux sociaux). Ces revendications sont nombreuses et les militantismes peuvent paraître un peu différents de ceux avant eux. Pour Josiane Jouët, Katharina Niemeyer et Bibia Pavard ces nouvelles « *actions en ligne s'inscrivent davantage dans le registre de la campagne de communication que dans*

celle de la lutte sociale qui n'a pas pour autant disparu » (Jouët, Niemeyer & Pavard, 2017 : 25).

1.1.3 Propositions

Il apparaît donc que ces quatre vagues sont différenciables au regard de plusieurs caractéristiques : le profil des militantes, les structures organisationnelles des mouvements féministes, les revendications des militantes, ainsi que les modes d'action adoptés par les militantes. Les militantismes féministes ont aussi pour but d'influencer les politiques et d'avoir un impact sur ces derniers, ainsi des changements institutionnels peuvent suivre. Cela nous mène donc aux cinq propositions – discutées préalablement – qui seront soumises à une réflexion critique dans ce mémoire pour chacune des quatre vagues féministes :

P1. Les profils des militantes féministes changent d'une vague féministe à une autre. Il semblerait que les profils des militantes évoluent en fonction des vagues et des revendications féministes. La notion d'intersectionnalité développée par Kimberlé Crenshaw (2005) va dans ce sens. En effet, il apparaîtrait que la combinaison de plusieurs dimensions (e.g., genre, race, écologie, etc.) dans les militantismes conduirait à une diversité de féminismes, et donc à un changement dans le profil des militantes féministes à travers les différentes vagues (e.g., *black feminism*, décolonial etc.).

P2. Les revendications des militantes féministes changent d'une vague féministe à une autre. Il apparaît que les revendications des féminismes d'une même vague s'inscriraient dans la lignée des féminismes venus avant eux, tout en ayant des revendications qui leur sont propres (Baumgardner & Richards, 2000). Ainsi, des luttes anciennes et nouvelles se côtoieraient. Il y aurait ainsi un changement sans rejet total des causes défendues avant, et donc une progression par vague.

P3. Les modes d'action des militantes féministes évoluent d'une vague féministe à une autre. Il semblerait que les modes d'action évoluèrent – entre autres – au gré des moyens et ressources disponibles pour les féministes. Comme le soulignent les chercheuses Phillips et Cree (2014) la quatrième vague féministe se pense à l'heure des réseaux sociaux. Ainsi, les féministes s'empareraient des nouvelles technologies pour les incorporer dans leurs modes d'action, qui s'en verraient alors changés.

P4. Les structures organisationnelles des mouvements féministes changent d'une vague féministe à une autre. Il apparaît qu'en fonction des pensées féministes, les structures organisationnelles changeraient. Ces dernières seraient devenues de moins en moins hiérarchiques au fil des vagues féministes – ce qui émanerait d'un véritable désir de ne pas fonctionner dans des organisations formelles et/ou hiérarchiques (Weil, 2017).

P5. Des changements institutionnels s'opèrent à la suite des revendications des militantes féministes à l'intérieur de chaque vague. Les changements institutionnels sont le résultat

de plusieurs facteurs, le militantisme en étant un. Il semble alors que ce sont les mobilisations de mouvements sociaux – entre autres – qui contribueraient à orienter les actions des décideurs politiques, par exemple en matière de violences contre les femmes, de droit à l’avortement, etc.

1.2 Méthodologie et parcours de recherche

La question de recherche de ce mémoire questionne le Féminisme à travers les quatre vagues : son évolution et les différents composants au sein des féminismes. Afin d’y répondre, il apparaît alors primordial de faire dialoguer différentes littératures féministes en cela que c’est ce dialogue qui permettra de mieux comprendre les subtilités, points communs, différences, et donc intrications des différents militantismes féministes au sein des quatre vagues. Bien que les différents féminismes soient ici envisagés en termes de vagues, une continuité certaine en émerge ce qui permet qu’une telle étude soit menée.

La méthodologie – ainsi que le parcours de recherche – utilisée dans le cadre de ce mémoire a donc été de travailler principalement sur base de littératures académiques, si bien anglophones que francophones. Le travail a ainsi été basé sur une littérature large et variée avec de nombreux points de vue, aussi bien complémentaires que contradictoires. Se baser sur des littératures anglophones et francophones a justement permis d’équilibrer les prises de vue. À titre d’exemple, les littératures féministes étasuniennes ont été souvent ‘en avance’ sur les littératures francophones notamment dans le champs des *women’s studies*, plus tard renommées *gender studies*. Les recherches constitutives de ce mémoire ont donc été principalement basées sur des articles scientifiques, des livres, et des productions militantes (e.g., articles de journaux, livres, podcasts, etc.). La stratégie de recherche employée a été basée sur une méthode de méta-analyse, c’est-à-dire en tissant des liens et en combinant les aboutissements et conclusions de plusieurs recherches et études afin de constituer une synthèse des différents féminismes étudiés. La question de recherche posée suppose en effet d’effectuer une étude dans le temps de l’histoire du Féminisme pour comprendre les différentes caractéristiques des vagues féministes. C’est pour ces raisons qu’une recherche principalement basée sur des sources secondaires a été effectuée.

Pour la première et deuxième vagues féministes il existe des travaux qui documentent ces périodes de manière extensive. Par exemple, l’on trouve, pour la première vague de nombreuses traces de ces féministes au travers de citations attribuées à certaines leadeuses, ainsi

que des écrits de l'époque (journaux, pamphlets, tracts féministes, etc.). Les revendications de ces femmes et les différentes manières par lesquelles elles escomptaient parvenir à obtenir gain de cause sont donc – pour la plupart – bien connues et étayées par de nombreux documents (si bien d'époque qu'académiques). En ce qui concerne la deuxième vague féministe, une documentation très importante existe également. Là encore, de nombreux travaux académiques ainsi que des sources primaires de militantes sont, au fil du temps, devenus des classiques – comme les écrits de la philosophe française Simone de Beauvoir.

La troisième vague féministe est elle aussi – dans une certaine mesure – bien documentée. Il existe beaucoup de théories différentes sur ce sujet. Ce qui la distingue des vagues précédentes est le fait que la troisième vague a d'abord été pensée sous un angle académique, car c'est à cette époque – dans les années 1990 – que les *women's studies* et ensuite *gender studies* – se sont développées aux États-Unis. Les féminismes avaient certes changé et évolué, se voulant être en rupture avec ceux les ayant précédés ; il n'en reste pas moins que la manière dont ils étaient appréhendés était alors très académique. C'est donc pour cette raison qu'investiguer cette vague diffère de la façon dont on étudie celles qui lui sont antérieures. Cette ère se pensant à l'aune du post-féminisme et se voulant plus inclusive a laissé place à une multitude de féminismes différents. La théoricienne étasunienne bell hooks est par exemple une figure classique dans l'approche du *black féminism*. La quatrième vague est celle dont les recherches académiques ont été les plus difficiles à faire, puisque cette dernière a commencé en 2008 seulement. Il existe des travaux qui l'abordent, mais ils sont beaucoup moins nombreux que ceux portant sur les autres vagues. Cela représente une limite potentielle à ce travail. Il aurait peut-être été intéressant de compléter ces recherches avec l'analyse d'un mouvement féministe actuel et spécifique de la quatrième vague.

Chapitre II – Les féministes de la première et deuxième vagues

Dans cette partie, il sera question des féministes de la première et deuxième vagues féministes. Le choix de les traiter et les réunir dans une seule et même partie a été fait, car – comme expliqué précédemment – il existe de nombreuses littératures féministes ayant traité ces périodes. Cette partie a comme but d’effectuer une synthèse des travaux académiques étudiés de ces deux vagues dans l’optique de poser les jalons qui permettront – au fil du mémoire – de répondre à la question de recherche : peut-on distinguer quatre vagues féministes ? Dans cette partie les propositions – discutées précédemment – seront adressées. Les profils des militantes, les revendications de ces dernières, les structures organisationnelles des mouvements féministes, les modes d’action employés par les militantes, ainsi que les changements institutionnels ayant pris place dans le sillage de ces militantismes seront donc étudiés.

2.1 Première vague féministe, pour une égalité entre les femmes et les hommes

Les combats et accomplissements des féministes dites de la première vague ont trait avec la conquête de droits civils et politiques pour les femmes, droits graduellement obtenus à force de combativités au cours du 19^e et 20^e siècles. Concernant le terme « féministe », il est arrivé plus tard ce qui veut dire que les militantes ayant œuvré au droit des femmes aux siècles derniers ne se réfèrent pas à elles-mêmes comme étant des « féministes ». Il est cependant usuel dans les littératures féministes dédiées à la première vague de se référer à ces femmes comme telles. C’est pour cela que – dans un souci de cohérence et de clarté – ce terme en alternance avec d’autres termes plus spécifiques sera utilisé pour se référer à ces femmes tout au long de ce premier chapitre. La lutte phare des féministes de la première vague est celle pour l’obtention du droit de vote des femmes, qui fut graduellement acquis au cours du 20^e siècle. À titre d’exemples, les femmes britanniques ont pu voter sur le même pied d’égalité que les hommes en 1928 ou encore en France avec l’année 1944 qui vit naître le suffrage féminin soit un siècle après le suffrage universel masculin.

Il est commun que dans l’esprit collectif le terme « droit de vote » et « suffrage féminin » soit presque immédiatement rattaché aux suffragettes en Grande-Bretagne. S’il est vrai que l’influence des suffragettes et les combats menés par ces dernières pour l’obtention du droit de vote des femmes ont joué un rôle important il serait réducteur que de penser que ce sont les seules féministes de la première vague à avoir joué un rôle prépondérant à travers le

monde. Il convient d'ajouter qu'au sein même des féministes britanniques de la première vague différents courants et types de militantismes existèrent avant l'entrée sur la scène politique des suffragettes et également à la même période que ces dernières. Cette deuxième partie traitera exclusivement des féminismes en Grande-Bretagne ainsi qu'aux États-Unis.

2.1.1 Féminismes de la première vague en Grande-Bretagne

« *I believe it will one day be considered almost incredible that there ever was a time when the idea of giving votes to women who fulfill the conditions which enable men to vote was regarded as dangerous and revolutionary* » (Garrett Fawcett, 1884). Ces quelques mots prononcés en 1884 par la féministe britannique Millicent Garrett Fawcett raisonnent aujourd'hui comme un doux présage. Il est vrai que l'idée même que les femmes n'aient pas le droit de vote, car – synonyme de danger pour la démocratie et la société – paraît aujourd'hui pour le moins saugrenue. Mais l'est-ce réellement ?

2.1.1.1 Les premières *suffrage societies*

C'est donc vers le milieu du 19^e siècle que des groupes féministes s'organisèrent autour de la question du droit de vote des femmes en Grande-Bretagne. En ce temps-là, les femmes ne bénéficiaient pas de beaucoup de droits. Elles étaient dépendantes de figures paternalistes telles que leur père ou leur mari. L'idée prédominante était celle de la séparation des sphères ce qui comprenait la sphère publique et la sphère privée. Il n'est pas difficile de deviner qui appartenait à laquelle de ces deux sphères. L'homme pouvait se mouvoir dans le monde extérieur – ce qui incluait travail et carrière, activités mondaines, ainsi que la politique – tandis que la femme se devait d'être mise en retrait, prenant soin de la maison et des tâches quotidiennes lui incombant – telles que s'occuper des enfants, de la nourriture, de l'argent et bien d'autres éléments à sa charge – ce qui faisait d'elle « l'ange de la maison »² (Bereni & Revillard, 2012).

Les premières « *suffrage societies* » – c'est-à-dire les organisations militant pour le droit de vote des femmes – furent créées dans les années 1860. Leurs principaux modes d'action étaient les suivants : tenue d'importantes assemblées publiques, présentation de propositions de loi aux

² L'expression « l'ange de la maison » apparue sous la plume du poète britannique Coventry Patmore en 1854. Cette expression ne tarda pas à être utilisée pour parler d'un « idéal féminin » à l'époque Victorienne.

membres du Parlement, élaboration et circulation de pétitions présentées au Parlement, ainsi que production de pamphlets, journaux (notamment le *Women's Suffrage Journal* créé par Lydia Becker en 1870) et autres écrits. De nos jours, ces modes d'action peuvent apparaître comme peu radicaux, mais il n'en était rien pour l'époque, bien au contraire. Dans les années 1860, les femmes faisant partie de ces sociétés avaient un allié de taille au Parlement en la personne du représentant John Stuart Mill. Ce dernier les aida notamment en introduisant des propositions de loi en faveur du suffrage féminin. Ces femmes sont connues sous le nom de « *Suffragistes* ».

Leurs modes d'action avaient un but double : premièrement, l'usage de pétitions et propositions de loi était destiné aux élus et donc à essayer d'inscrire le suffrage féminin dans la loi et donc de modifier le système de l'intérieur, et deuxièmement les suffragistes s'attelaient à publier des articles et à tenir des assemblées publiques pour sensibiliser et donc éduquer la population globale (femmes et hommes) au droit de vote des femmes (van Wingerden, 1999). Les mentalités de certains élus étaient pour le moins arrêtées sur le sujet. Les arguments souvent donnés pour justifier l'exclusion des femmes en politique étaient qu'elles ne désiraient nullement voter, qu'elles n'en avaient d'ailleurs pas les capacités et que cela les éloignerait de la sphère privée à laquelle il convenait qu'elles appartiennent. Cela était bien évidemment des dires sans fondements réels. À titre d'exemples en 1869 les suffragettes présentèrent au Parlement 255 pétitions qui contenaient à elles toutes 61,475 signatures, deux années plus tard se furent 622 pétitions qui récoltèrent 186,976 signatures. Ce nombre ne cessa de croître durant les années qui suivirent. Il est estimé qu'entre les années 1866 et 1879 pas moins de 9,563 pétitions furent déposées devant le Parlement et que ces dernières avaient récolté plus de 3 millions de signatures (Mason, 1912).

Le mode d'action le plus radical utilisé par les suffragistes était celui des assemblées publiques. Que des femmes puissent s'exprimer en public faisait – en ces temps – office de quasi-oxymore. Les suffragistes bénéficiaient du support de certains membres du Parlement, mais ce qui rendait leur tâche des plus ardues était qu'aucun des deux partis – conservateurs et libéraux – ne voulait faire du suffrage féminin l'une de leurs causes à défendre. Fin du 19^e siècle, le parti conservateur vit ses chefs de file changer avec ces derniers qui soutenaient le suffrage féminin lorsque les membres du parti ne voulaient pas en entendre, quand du côté du

parti libéral la situation était inversée avec les membres en faveur du droit de vote des femmes et les dirigeants du parti fermement opposés à ce dernier (van Wingerden, 1999).

Du côté des « *women societies* » – et comme dans tout mouvement social – les avis commencèrent à diverger et des tensions ne tardèrent pas à apparaître chez les suffragistes. C'est dans les années 1870 que des désaccords concernant notamment les modes d'action et de pensées se firent entendre. Comme le souligne l'historienne Sophia van Wingerden : « *feminism [of the first wave in Great Britain] was not simply a monolith of women who shared one ideology* » (van Wingerden, 1999 : 31). En effet, comment penser que toutes les personnes appartenant à un même groupe soient d'accord sur tout et en tout point ? Cela relève de l'impossible et du fantasme. Il en va de même avec les féministes de la première vague. Néanmoins, elles avaient toutes le même objectif : acquérir le droit de vote.

Ce sont les idéologies ainsi que les préoccupations et plans d'action qui n'étaient pas forcément les mêmes. Concernant la marche à suivre par rapport au suffrage féminin lui-même. Quels devaient en être les contours ? Sur quels éléments devrait-il être basé ? Un suffrage féminin oui, mais pour qui ? Fait important, légalement une femme et son mari faisaient « un », ainsi une femme mariée ne pouvait posséder quelque terre puisque – aux yeux de la loi – seul son mari pouvait être propriétaire. Or pour pouvoir voter, il fallait avoir des terres. Le suffrage masculin n'était donc pas universel. Ainsi se posait l'épineuse question du « quelle femme » pourrait accéder au suffrage féminin si ce dernier était voté. Fallait-il y aller graduellement ? Ou au contraire, ne rien céder et pousser pour un suffrage féminin universel ? La grande majorité des suffragistes penchaient pour la première option, qu'il serait plus facile d'obtenir le droit de vote pour les femmes célibataires dans un premier temps avant d'étendre aux autres (van Wingerden, 1999).

2.1.1.2 *Les women's political organizations, vers un renouvellement des modes d'action*

Du côté des institutions, les années entre 1885 et 1904 firent figures d'inertie. Les suffragistes continuèrent leurs actions, mais le paysage politique du gouvernement Gladstone (issu du parti conservateur) leur était défavorable. C'est durant cette période que des « *women's political organizations* » commencèrent à apparaître tels que la *National Union of Women's Suffrage Societies* (NUWSS) fondée en 1897 ou encore la *Women's Social and Political Union* (WSPU)

fondée en 1903 par les époux Emmeline et Richard Pankhurst. La WSPU représente un tournant dans le mode d'action du militantisme féministe en Grande-Bretagne. Jusqu'ici les suffragistes avaient recours à des modes d'action qui s'inscrivaient dans la légalité, lorsque les membres de la WSPU elles s'en éloignèrent. Cependant comme le souligne van Wingerden, « *violent campaigning for the vote was not their original intent* » (van Wingerden, 1999 : 71). Les membres du WSPU sont celles que nous connaissons mieux sous le nom de « *Suffragettes* », sobriquet donné par le *Daily Mail* pour les différencier d'autres activistes et modes d'action – comme notamment celles de NUWSS – puis adopté par les suffragettes elles-mêmes.

La manière de fonctionner des suffragettes différait des autres organisations et des suffragistes, car suivant un mode d'organisation relevant du militantisme. Elles avaient en effet recours à des « *combative campaign tactics known as militancy* » (Connelly, 2013 : 20). Entre 1905 et 1914, les suffragettes étaient régulièrement détenues en prison. Elles défiaient en effet la loi, et lorsqu'elles étaient présentées le choix entre payer une amende ou aller en prison les suffragettes choisissaient la prison. Les formes de défiances étaient multiples et c'est graduellement que le recours à la violence fut utilisé par ces dernières. Pour aller en prison les suffragettes enfreignaient la loi en prenant part et posant des questions lors de rassemblements politiques (autres que féministes bien entendu), en brisant des vitrines, en allumant des feux, etc. Une fois en prison une autre forme de militantisme ne tarda pas à voir le jour avec des grèves de la faim qui nécessitaient parfois que les suffragettes soient nourries de force à l'aide de tube.

Leur mode d'action lui peut être résumé par le schéma suivant : enfreindre la loi, être arrêtée, et jugée (van Wingerden, 1999). Ainsi, la stratégie du WSPU comprenait des « *publications, artwork, and merchandise [...] alongside militancy as a continuous, though evolving element of its strategy* » (Mercer, 2005 : 482). Comme dit précédemment lorsque l'on parle du suffrage féminin en Grande-Bretagne l'image des suffragettes ne tarde pas à se former rapidement. Pour la chercheuse Laura Nym Mayhall « *occlusion of the varieties of militancy present within the Edwardian suffrage movement, and the consequent stranglehold of the Women's Social and Political Union [WSPU] on the historical imagination, have a number of possible explanations* » (Nym Mayhall, 1995 : 320). Le but ici n'étant pas de développer ces explications, mais d'éluder ce point pour attirer l'attention sur la pluralité des modes d'action des militantes féministes de la première vague.

La Première Guerre mondiale mit fin aux modes d'action des suffragettes. Pour la féministe Rachel Strachey c'est comme si le « *women's movement... vanished out of sight [as] the suffrage movement and other political preoccupations... appeared to be irrelevant and futile matters which had no bearing on the great struggle of the Allies, and which everyone united to forget* » (Strachey, 1928 : 337). Cependant, c'est en 1918 que la proposition de loi *Representation of the people bill* fut votée et adoptée. Elle permit que les femmes puissent voter – mais victoire en demi-teinte – selon les mêmes modalités que les hommes. Cela excluait donc une grande partie de femmes qui n'avaient pas de propriété à leur nom. C'est en 1928 que le suffrage universel devint loi et que toutes les femmes purent se rendre aux urnes.

2.1.2 Féminismes de la première vague aux États-Unis

Aux États-Unis c'est à la fin du 18^e/début 19^e siècles que se trouvent les prémices d'un mouvement pour le suffrage féminin. Dans un souci de contextualisation il convient de rappeler que l'histoire des États-Unis est profondément ancrée dans un racisme structurel et que ce dernier est toujours bel et bien présent de nos jours. Parler du suffrage féminin dans ce pays sans aborder les questions racistes et raciales serait donc passer aux oubliettes un important pan de l'histoire des États-Unis. Le but n'est pas de donner ici un cours d'histoire des États-Unis sur le long et tortueux chemin des *African Americans* dans leurs quêtes des droits civils.

Il est cependant primordial de garder à l'esprit que divers combats prenaient place en même temps, ici notamment concernant le suffrage féminin ainsi que les mouvements abolitionnistes et des droits civils. Ce point sera développé dans la seconde sous partie de ce chapitre lorsqu'il sera question de la deuxième vague et des militantismes féministes aux États-Unis. Pour resituer les événements, il peut déjà être dit que les hommes dits de toute « race » obtinrent le droit de vote en 1870 avec l'adoption du 15^e Amendement. Néanmoins, un système de ségrégation et des lois dites de « Jim Crow » ne tardèrent pas à être mis en vigueur dans les états du Sud. C'est quasiment un siècle plus tard que le passage du *Voting Rights Act* en 1965 permit le droit de vote pour tous et toutes – et ce – au niveau fédéral. Quant au suffrage féminin, les étasuniennes obtinrent le droit de vote en 1920 avec le 19^e Amendement, mais – comme rappelé ci-dessus – ce droit de vote n'était pas pour l'ensemble des femmes, seulement les femmes blanches.

2.1.2.1 Organisations nationales étasuniennes pour le suffrage féminin

La première convention pour les droits des femmes est souvent attribuée comme ayant pris place en 1848 à Seneca Falls, New York. La majorité des femmes présentes étant blanches. Les suffragistes s'organisaient alors aux niveaux local, fédéral ainsi que national à travers diverses organisations qui allaient des *women's clubs*, à *the Woman's Christian Temperance Union* (WCTU). Les femmes en faveur du droit de vote pour les femmes étaient aussi bien noires que blanches. Cependant, les femmes de couleur et les femmes blanches se trouvaient souvent dans des associations distinctes, les suffragistes de couleur subissant souvent un racisme de la part de ces dernières (Johnson, 2022). L'esclavagisme était encore loin d'être aboli. Se côtoyaient donc mouvements abolitionnistes et suffragistes.

Les deux organisations nationales les plus conséquentes en faveur du suffrage féminin étaient *the National American Woman Suffrage Association* (NAWSA) créée en 1890 et *the National Woman's Party* (NWP) fondée en 1913. Différentes stratégies étaient employées par ces suffragistes. À leurs débuts, les membres de la NAWSA œuvraient surtout au niveau des entités fédérées du pays – c'est-à-dire au niveau des États – le but était donc de passer des lois en faveur du suffrage féminin au niveau étatique et non fédéral. C'est dans les années 1910 que les suffragistes de la NAWSA effectuèrent un changement dans leur stratégie en allant également au Congrès américain avancer leur cause pour le suffrage féminin. Elles avaient aussi leur propre journal officiel – *Woman's Journal* – pour promouvoir leurs idées et s'adresser au public. Il était important pour les organisations pour le suffrage féminin d'avoir leur propre plateforme. À l'époque cela passait en grande partie par les journaux ce qui leur permettait d'avoir une main mise sur les messages qu'elles souhaitaient faire passer.

Le NWP, et contrairement à la NAWSA employa un mode d'action national dès la création de l'organisation. La stratégie était de faire passer une loi au niveau national et plus d'aller d'État en État. Ces leaders de ces organisations étaient principalement blanches, protestantes et issues de la classe moyenne. Toutefois, les suffragistes ne peuvent être résumées à ces femmes et seulement ces femmes. Le mouvement était plus global et donc pluriel (Johnson, 2022). Ce qui pose la question suivante : qui étaient ces suffragistes ? La réponse tient en ces mots, elles venaient de tous horizons confondus, car elles ne se battaient pas pour

les mêmes causes. Pour ces femmes, le droit de vote était un outil primordial dans leur quête, mais la quête n'était pas la même pour toutes.

Il y avait des groupes de femmes noires et blanches qui militaient contre l'esclavagisme et ce faisant s'inscrivaient dans le mouvement abolitionniste dans les années 1830. Petit à petit, le suffrage féminin s'inscrivit dans leur lutte, il apparaissait comme essentiel pour atteindre leurs objectifs d'égalité. La NAWSA fut le leader en tant qu'organisation aux États-Unis fin du 18^e/début 19^e siècles concernant le combat pour un suffrage féminin universel, c'est-à-dire pour toutes les femmes sans distinction de race. L'engagement de femmes pour le suffrage féminin prenait source au niveau local qui vit un florilège d'organisations de femmes se créer (*women's clubs*). Comme leurs comparses suffragistes en Grande-Bretagne, les suffragistes étasuniennes effectuaient un travail auprès des législateurs, au niveau étatique et fédéral.

C'est au début du 20^e siècle que les rangs des suffragistes se virent diversifiés. En effet, de plus en plus de femmes ayant fait des études universitaires, riches, ou de la classe ouvrière s'engagèrent dans la lutte pour le suffrage féminin. Les suffragistes de la NAWSA comptaient aussi dorénavant des femmes blanches d'États sudistes, états où la ségrégation faisait office de loi. La NAWSA – organisation nationale phare dans la lutte pour le suffrage féminin – devint donc une organisation où la ségrégation fit son nid et irrémédiablement cela causa des tensions où les femmes de couleur s'en virent exclues (Johnson, 2022). Les femmes blanches jouaient un rôle de plus en plus prépondérant dans la lutte pour le suffrage des femmes. Malgré les disparités sociales des femmes des membres de la NAWSA, l'organisation sut tenir bon.

2.1.2.2 Tournant dans le mode d'action des suffragistes étasuniennes

C'est en 1907 qu'un tournant s'effectua aux États-Unis en matière de stratégie dans la lutte pour l'obtention du suffrage féminin. Jusque-là, il avait été question pour les suffragistes de passer par les législateurs pour avancer leur agenda. Elles avaient cependant compris qu'il était nécessaire de s'adresser également à l'opinion publique, de convaincre du bénéfice même du suffrage féminin pour tout le monde. Ainsi elles commencèrent à organiser des parades, des marches et des réunions publiques (Johnson, 2022). Les femmes blanches étaient particulièrement visibles dans ces initiatives. Si bien que lors des parades de 1912 à New York et 1913 à Washington DC, des femmes de couleur – dont Ida B. Wells, journaliste, activiste et

figure incontournable de la lutte pour les droits civils – y participèrent à force de persuasion. Ida B. Wells avait d'ailleurs fondé *the Alpha Suffrage Club* (ASC) à Chicago – le premier club de suffrage noir – car la NAWSA « *did not include black women in its membership* » (Darrah, 2012 : 154). Pour Wells la création du ASC était nécessaire et « *would champion causes for the race and inspire a reconceptualization of the role of African American women in America* » (Hendricks, 1994 : 176). Le mouvement pour le suffrage féminin était donc – au reflet de la société étasunienne – miné par le racisme.

Durant cette période, certaines femmes étasuniennes pouvaient déjà voter en fonction de l'État dans lequel elles vivaient. Une autre stratégie qui fut mise en place par certains groupes de suffragistes était d'encourager ces femmes à voter « *such as punishing the party in power* » (Johnson, 2022 : 139) si ce dernier n'était pas en faveur du suffrage féminin. Une autre tactique consistait à faire le pied de grue devant la Maison-Blanche pour attirer l'attention à la cause. C'est en 1920 que le 19^e amendement fut ratifié et que « toutes » les femmes obtinrent le droit de vote. Même si cela était inscrit dans la Constitution certains États – du sud – trouvèrent des moyens détournés pour ne pas s'y conformer et c'est en 1965 que le vote fut réellement universel. Ainsi on voit qu'il y avait différents groupes de féministes, ces dernières s'étant battues pour obtenir le droit de vote. Même s'il y avait une pluralité d'idéologies et de modes d'action l'objectif était le même.

Tableau 1 - Récapitulatif des féminismes constitutifs de la première vague (élaboration par l'autrice)

Profils des militantes (P1)	Revendications des militantes (P2)	Modes d'action (P3)	Structures organisationnelles (P4)	Changements institutionnels (P5)
- Femmes blanches, noires ; - Bourgeoises, libérales, socialistes, ouvrières, etc.	- Obtention du suffrage féminin ; - Obtention des droits civils	- Assemblées publiques ; - Propositions de lois, pétitions ; - Pamphlets, journaux ; - Actions violentes, grèves de la faim, emprisonnements	<i>Suffrage societies</i> ; <i>Women societies</i> ; <i>Women's political organizations</i>	- Suffrage féminin ; - Indépendance financière

Pour conclure, concernant le profil des militantes, il était rare que féministes blanches et féministes noires se côtoient, car ces dernières étaient exclues des organisations créées par les féministes blanches. C'est pour cela qu'elles formèrent leurs organisations afin d'avoir un espace dans la cause du suffrage féminin. Aux États-Unis, par exemple, beaucoup de femmes noires militaient pour l'abolition de l'esclavagisme, ainsi que pour le suffrage féminin. Ces préoccupations liées à la race ne l'étaient pas forcément pour les féministes blanches qui s'organisaient principalement autour de la question du suffrage féminin.

Les modes d'action des différents féminismes constitutifs de la première vague pouvaient différer, mais avaient cependant pour point commun d'être perçus comme « radicaux ». En effet, qu'une femme puisse s'exprimer en public, avoir des opinions propres, et militer relevait alors – pour l'époque – de l'extraordinaire. Les modes d'action étaient principalement : la tenue d'assemblées publiques, la publication de journaux, de pétitions. C'est avec les suffragettes qu'un tournant fut pris avec le recours à la violence – même si ce n'était pas le but premier – désobéir aux lois pour être emprisonnées, grèves de la faim, etc. Les structures organisationnelles des féminismes de la première vague étaient hiérarchisées, avec des dirigeantes et figures de proue identifiées. L'obtention du droit de vote pour les femmes – et donc changement institutionnel – fut la concrétisation des militantismes constitutifs de la première vague féministe.

Les différents féminismes constitutifs de la première vague remplissent donc les caractéristiques d'une vague féministe, avec les cinq propositions de départ qui se voient vérifiées.

2.2 Deuxième vague féministe, pour une libération des femmes

Malgré le fait que de nombreux militantismes se soient côtoyés et opposés durant cette période, il y a des caractéristiques communes à ces mouvements qui peuvent être trouvées. Selon l'historienne Michelle Perrot les luttes de la seconde vague étaient centrées sur « *l'autonomie du sujet-femme dans des choix existentiels de tous ordres, professionnels et amoureux, dans un contexte scientifique renouvelé quant à la reproduction humaine* » (Mosconi, 2008 : 120).

Pouvoir disposer librement de son corps avait alors trait avec un accès à la contraception, l'avortement et la maternité choisie ou non, contre les violences faites aux femmes, contre le viol, pour la liberté d'aimer indifféremment de son genre, et donc plus largement contre le système d'oppression patriarcal et les schémas lui étant associés. Force est de constater que ces questions sont toujours d'actualité. Parler en termes de vague ne doit en effet pas occulter les continuités dans les courants féministes. Récemment aux États-Unis par exemple, la Cour Suprême – plus haute autorité judiciaire du pays en matière de législation fédérale – a en effet pris une décision historique en révoquant *Roe v. Wade* (1973) qui garantissait alors jusque-là le droit aux Étatsuniennes d'avorter. Ce bond en arrière montre à quel point les droits des femmes sont perpétuellement en danger et donc pourquoi des luttes traversent les époques et les générations. Dans cette section, il est donc question de voir les différents féminismes qui ont constitué la deuxième vague féministe.

2.2.1 Des préoccupations nouvelles soulevées par les féministes de la deuxième vague

Selon Cathryn Bailey la deuxième vague est « *named primarily as a means of emphasizing continuity with earlier feminist activities and ideas* » (Bailey, 1997 : 17), mais que cette dernière « *also claims to be a distinctively new movement* » (Bailey, 1997 : 19). À la fin des années 1960, les féministes dites de la deuxième vague se battent pour que les femmes puissent être autonomes et disposer de leur corps librement. On associe à cette période le terme de « libération des femmes ».

Il est alors question pour les militantes féministes de s'insurger contre le système patriarcal et donc de s'émanciper de la domination masculine. Pour la sociologue française de renom Christine Delphy le patriarcat « désigne un système, non pas dans sa manière de

fonctionner, mais comme un état de fait, un état de domination masculine » (Calvini-Lefebvre, 2018 : 1). Les luttes féministes des années 1970 se voulaient « créer un élan collectif féminin » (Rochefort & Zancarini-Fournel dans Maruani, 2005 : 352). Pour la sociologue française Margaret Marunani c'est aux féministes qu'incombe la mission de rendre visibles les « nouvelles frontières de l'inégalité » (Maruani, 1998), c'est-à-dire de répertorier et dénoncer les différentes oppressions subies par les femmes tout en proposant des concepts pour lutter contre ces dernières. Cela vaut pour tous les féminismes, peu importe l'époque.

2.2.1.1 « Le privé est politique »

Dans les années 1970, il s'agissait de mettre sur le devant de la scène – publique et donc politique – ce qu'il se passait dans le cercle intime, d'où le fameux slogan « le privé est politique³ » ou « le personnel est politique », slogan « *né d'une réflexion sur l'invisibilité du travail domestique des femmes* » (Rochefort & Zancarini-Fournel dans Maruani, 2005 : 347). Cette devise « *résume la volonté de porter un autre regard sur des questions alors laissées dans le secret des familles et les silences de l'intimité* » (Rochefort & Zancarini-Fournel dans Maruani, 2005 : 347). Ce qui est marqué un tournant dans l'histoire du féminisme est ce changement de prisme qui s'opère alors puisque « des problèmes auparavant perçus comme individuels sont désormais perçus comme la manifestation d'une condition et d'une oppression communes » (Védie, 2020 : 16). C'est donc « *la conscience d'être soi-même opprimée, à partir d'expériences vécues en première personne* » (Védie, 2020 : 20) qui vient nourrir la réflexion des militantes féministes des années 1970.

En 1971 en France par exemple le manifeste des 343 – une pétition signée par des personnalités publiques affirmant avoir avorté et donc avoir commis ce qui constituait à l'époque un crime – parut dans *Le Nouvel Observateur*. En mai 1972 à la Maison de la Mutualité de Paris, des féministes organisèrent des journées pour dénoncer les violences faites aux femmes, dont le viol. La même année, le procès de Bobigny prit place dans lequel cinq femmes, dont une mineure qui avait avorté clandestinement après avoir été violée, furent jugées. L'affaire eut un fort retentissement médiatique, notamment sous l'impulsion de l'avocate des

³ Le privé est politique – ou « the personal is political » en anglais – est souvent attribué à la féministe radicale étasunienne Carol Hanish qui a participé à populariser l'expression en 1969 avec son essai « The Persona is Political ».

victimes Gisèle Halimi qui décida d'en faire un procès médiatique. Ce dernier contribua à faire grandement avancer la législation française sur l'avortement qui fut dépénalisé en 1975 sous l'égide de la ministre de la Santé Simone Veil avec la loi dite Veil.

C'est aussi en 1975 que des féministes mirent sur la table la notion de « viol conjugal » qui en France fut seulement inscrit dans la loi en 2006. Le viol conjugal était cependant reconnu par un arrêt de la Cour de cassation de 1992 (Rocheffort & Zancarini-Fournel dans Maruani, 2005 : 349). On peut également parler du Mouvement de Libération de l'Avortement et la Contraception (MLAC) fondé en 1973 en France qui avait pour objectif d'aider des femmes à avorter à l'étranger (en Angleterre et aux Pays-Bas) lorsque l'avortement n'était pas encore légal sur le sol français (Dagorn, 2011).

L'un des nouveaux sujets mis sur la table par les féministes de la deuxième vague concernait l'orientation sexuelle et donc la liberté de pouvoir aimer, et ce indépendamment du genre. À cette époque, l'Organisation Mondiale pour la Santé (OMS) considérait l'homosexualité comme une maladie, c'est d'ailleurs seulement en 1990 que l'organisation retira de sa liste des maladies mentales l'homosexualité (RTBF, 2020). Pour certaines féministes, cela soulevait cependant une question sous-jacente majeure : le sujet de l'orientation sexuelle ne diviserait-elle pas les féministes en plusieurs groupes ? D'un côté celles qui seraient des féministes lesbiennes par exemple et de l'autre des féministes hétérosexuelles ? L'académique Winifred Breines décrit la situation aux États-Unis en ces mots : « *in many feminist organizations there was a fear that sexual difference would divide women, and it did. But confronting their sexual heterogeneity was a major step towards understanding that they could be different and still work together, a critical political lesson that took years to learn* » (Breines, 2007 : 21).

Il est usuel dans l'histoire d'un mouvement social que ce dernier se délite et – qu'un jour ou l'autre – se divise en d'autres groupes. Souvent, ce sont parce que des militants souhaitent prendre une direction plus radicale ou encore parce qu'ils ont des revendications qui ne sont pas celles de leur groupe premier. Au sein du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) des militantes lesbiennes s'organisèrent en sous-groupes et, pour certaines, souhaitaient même se distancier de l'organisation afin de se focaliser encore plus sur les questionnements et actions liés à l'homosexualité dès 1971. Il est clair que le sujet de l'orientation sexuelle soulevait de nombreuses questions.

Concernant les violences contre les femmes se mêlait aussi la question de la prostitution – sujet qui ne faisait pas consensus au sein du Féminisme. Cependant « à la faveur de la dénonciation des violences contre les femmes, la liberté de déplacement dans la ville était revendiquée à toute heure du jour et de la nuit. La prostitution apparaissait alors, dans ce contexte, comme le cas le plus caractéristique de l'appropriation du corps des femmes par les hommes » (Rocheffort & Zancarini-Fournel dans Maruani, 2005 : 349). Les autrices soulignent qu'il y avait quand même un soutien qui était alors apporté aux prostituées lorsqu'en 1975 « *les féministes se voulaient néanmoins solidaires du mouvement des prostituées lyonnaises qui revendiquaient le droit d'exercer leur « travail»* » (Rocheffort & Zancarini-Fournel dans Maruani, 2005 : 349). C'est donc à cette époque – lors de la deuxième vague féministe – que les débats sur la prostitution sont également apparus. Le genre a également tenu une place importante dans la pensée des féministes de la deuxième vague – et des féministes des générations suivantes.

Avec les militantismes de la deuxième vague, le but était pour les femmes de « *devenir visibles, [...], rendre visible, briser le silence, faire entendre et voir* » (Perrot, 2014 : 29) les questionnements ayant trait à l'histoire des femmes et à leurs existences. Pour l'historienne française – et militante de la deuxième vague – ce travail était une « *quête quasi mémorielle* » (Perrot, 2014 : 29).

C'est là qu'un tournant dans cette recherche des femmes a précisément pris place. Perrot explique qu'il y avait deux volets dans cette recherche : « d'une part, les femmes « victimes » dont la sujétion posait la question de la « dominations masculine » qui, sous des formes diverses, a été formulée très tôt, mais dans l'inventaire s'avérait à la longue un peu lassant et déprimant [et] ; de l'autre, l'action de femmes qui n'avaient jamais été passives, ni uniquement malheureuses, qui avaient défendu ou conquis leur autonomie, tant dans la vie quotidienne que dans la cité » (Perrot, 2014 : 29). Pour Perrot, le premier volet de cette recherche « ne posait pas directement le problème du genre et employait peu le mot » (Perrot, 2014 : 29). C'est en ça que les féministes de la deuxième vague vont opérer un changement. Jusque-là, les rapports sociaux entre femmes et hommes avaient toujours été envisagés dans une optique de domination et de différences entre les sexes. Avec la deuxième vague – et les travaux précurseurs de de Beauvoir – c'est par le prisme du genre que ces rapports sociaux vont être désormais envisagés c'est-à-dire que « la différence des sexes n'est pas le produit d'une introuvable nature, mais

celui de la culture et de l'histoire [et que] sans doute elle s'inscrit dans les corps, mais la biologie ne saurait dicter sa marque au social » (Perrot, 2014 : 30).

Pour Nicole Mosconi, les caractéristiques communes aux féministes de la deuxième vague – et ce malgré leurs nombreuses divisions – peuvent être résumées ainsi : « lutte pour le droit de disposer de son corps, droit des femmes à l'avortement et à la contraception, contre les violences faites aux femmes, le viol et contre le mariage et la famille traditionnels, comme symbole de patriarcat et de l'enfermement des femmes » (Mosconi, 2008 : 120).

2.2.1.2 Simone de Beauvoir, précurseure des féminismes de la deuxième vague ?

La célèbre philosophe française Simone de Beauvoir a largement contribué à l'avancée des luttes entreprises par les féministes de la deuxième vague. Beaucoup de ses écrits ont été précurseurs pour ces dernières dans leur façon de penser. En effet, certains des travaux fondateurs de Simone de Beauvoir ont été écrits et publiés à la fin des années 1940 soit quasiment vingt années avant le début – à proprement parlé – de la deuxième vague. Elle a notamment participé à désacraliser le mythe de la maternité en affirmant que cela n'allait pas de pair avec le fait d'être femme ce qui a inspiré des générations entières de féministes.

C'est son célèbre essai *Le deuxième sexe* – publié en deux tomes en 1949 – qui contient cette phrase devenue un incontournable : « *on ne naît pas femme on le devient* » immédiatement suivie de 'l'explication' : « Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre* » (de Beauvoir, 1949 : 285). Cela constitue la thèse même de l'essai de de Beauvoir. Sylvie Le Bon de Beauvoir fait l'analyse de cette thèse en ces termes : « ce qu'elle est, la femme l'est donc en vertu non d'un destin, fatalité cosmique, volonté divine ou nature déterminée, mais d'une histoire. Et dans cette histoire, on ne saurait l'enfermer comme dans une limite contraignante et indépassable » (Le Bon de Beauvoir, 2020 : 52).

L'essai phare de Simone de Beauvoir s'inscrit dans des réflexions existentialistes – concept élaboré par le philosophe français Jean-Paul Sartre – une théorie philosophique qui part

du principe que la vie de l'être humain n'est pas prédéterminée, mais que c'est bien ce dernier qui par la force de ses actions et de son vécu va la construire. Pour le chercheur français François Masclanis « la réflexion qui sous-tend tout l'ouvrage était révolutionnaire pour l'époque : l'humain échappant à tout déterminisme, aucune femme ne peut avoir de destin prédéterminé, dû à un quelconque ordre naturel. Ainsi, l'infériorisation de la femme incombe entièrement aux représentations générées par l'humain, hommes et femmes confondus » (Masclanis, 2019 : 41). Masclanis va même à affirmer que c'est de Beauvoir qui « avec *le deuxième sexe*, crée une deuxième vague [féministe] fondée cette fois sur l'analyse sociologique, philosophique et psychologique des inégalités hommes-femmes. La sphère publique et politique est alors dépassée, l'existence d'un patriarcat sexiste étant alors dénoncée au sein même de la sphère privée, espace premier de la domination masculine » (Masclanis, 2019 : 43).

La pensée de Beauvoir a donc contribué à des réflexions annonciatrices qui – plus tard – seront incarnées par des générations de militantes et dans les études de genre (Masclanis, 2019 : 40). Les féministes des années 1970 seront influencées par cet ouvrage qui repense les liens mêmes entre les femmes et les hommes et cela permettra de faire naître de nouvelles revendications de la part des féministes de la deuxième vague. Ces revendications nouvelles liées au corps même de la femme et à son autonomie (e.g., droit à la contraception, avortement, etc.).

Pour Masclanis, avec *Le deuxième sexe*, de Beauvoir a apporté quatre apports à la construction du féminisme moderne : « rapporter la différenciation sexuée à une construction sociale », « nier la normalité de ces différenciations qualitatives sur des bases biologiques, anthropologiques et/ou religieuses », « ne pas subordonner le combat féministe à la lutte des classes », et « rejeter le réformisme d'égalité dans le système patriarcal, réformisme qui ne conduirait qu'à des compromis temporaires, sans instaurer de nouveaux rapports structurellement repensés dans un nouveau système entièrement refondé » (Masclanis, 2019 : 44).

De Beauvoir va aussi impulser le féminisme du point de vue du « partir de soi », c'est-à-dire baser sur l'expérience des femmes. Cela sera fondamental dans la pensée des féministes de la deuxième vague. Pour le chercheur Pierre Bras la « façon de pratiquer la littérature fait de Beauvoir l'auteure d'une œuvre toujours actuelle car assise sur des motifs éternels qu'elle reprend et accomplit dans un renouvellement radical » (Bras, 2019 : 27). Selon l'historienne

Bibia Pavard, c'est dans les années 1970 que de Beauvoir « *se révèle militante [féministe]* », car malgré *Le deuxième sexe* « *elle restait tout de même persuadée que c'était par la lutte des classes et la révolution, au sens marxiste, que les femmes allaient pouvoir être libérées* » (*Les Inrockuptibles*, 2020). C'est à partir de ses rencontres avec les militantes du Mouvement de Libération des Femmes que la philosophe va comprendre la nécessité de mouvements féministes.

2.2.2 Différents militantismes de la deuxième vague

Pour faire sens des différents féminismes de la deuxième vague, différentes classifications ont été établies au sein du monde académique en se basant sur l'idéologie. Étudier les différentes croyances permettait ainsi de définir et donc caractériser les militantismes résultants.

2.2.2.1 Une première classification en trois perspectives féministes : libérale, socialiste et radicale

Dans les premiers travaux académiques sur la deuxième vague, une façon de classer les différents militantismes était d'envisager la situation sous l'angle de trois perspectives féministes : libérale, socialiste et radicale (Bouchier 1984 ; Ferree, 1987). Selon cette classification en fonction des différents courants les idéologies et modes d'action différaient donc. En Europe c'est le mouvement féministe radical qui a été « *the most visible strand of the 'new' feminist movement* » quant aux États Unis c'était le mouvement libéral qui avait le plus le vent en poupe (Revillard & Bereni, 2016 : 6).

Le féminisme libéral « *was defined as advocating equal rights under the law as the means for women's emancipation* » (Revillard & Bereni, 2016 : 6). Selon la chercheuse Imelda Whelehan, le féminisme libéral est la plus vieille forme de féminisme et « *arguably the most difficult to define [because] it depends upon a degree of analytical investment with male-oriented meanings of politics and social transformation* » (Whelehan, 1995 : 26). Certaines féministes de la première vague étaient des féministes libérales. Whelehan précise aussi que « *the origins of liberal philosophy are co-existent with the rise of capitalism, so that the language of autonomy and self-improvement becomes inextricably linked to the property of interests of the middle classes* » (Whelehan, 1995 : 27).

Cela veut donc dire que les féministes libérales de la deuxième vague faisaient partie d'une classe sociale spécifique et qu'elles défendaient donc leurs intérêts. Le féminisme libéral ne prend pas en considération l'entière de la société. En effet, il y a cette idée de mérite pour atteindre ses objectifs ce qui occulte bien des aspects sociaux ainsi que culturels. Aux États-Unis le féminisme libéral était le plus répandu lors de la deuxième vague et l'une des principales figures de ce mouvement était *the National Organization for Women (NOW)* fondée en 1966 et très modérée – qui existe d'ailleurs toujours – et qui jouait alors un rôle important.

Le féminisme socialiste « *referred to an 'attempt to combine feminist insights with socialist paradigms' (Ferree 1987 : 173), pointing to the gender blindness of Marxist orthodoxy while sharing the belief that the oppression of women was structurally linked to the capitalist system* » (Revillard & Bereni, 2016 : 6). Le féminisme socialiste met sur un pied d'égalité le genre ainsi que la classe comme moyens de domination (Tong, 1989) et a comme préoccupations fortes la sexualité et la reproduction (Whelehan, 1989). Mettre au même niveau le genre et la classe était un moyen pour les féministes socialistes de signifier qu'omettre la classe sociale des femmes c'était supposer que sur ce sujet-là elles étaient l'égale des hommes. Cela vient en opposition directe avec le féminisme libéral.

Pour la chercheuse Whelehan, la frontière entre le féminisme marxiste et le féminisme socialiste était très poreuse puis – au fil du temps – une rupture de plus en plus claire s'est établie. L'une des difficultés majeures pour le féminisme socialiste était que – à ces débuts – il était lié à la pensée marxiste. Concilier le genre et la classe dans un même temps paraissait alors entrer en contradiction avec les fondements mêmes du marxisme qui ne laisse guère de place à autre chose que la classe sociale. C'est précisément ce point de discorde qui provoquera une distinction visible entre le féminisme socialiste et marxiste par la suite. Cependant, il était important pour les féministes marxistes de montrer que le schéma familial – et donc patriarcal – jouait un rôle au sein même du capitalisme et jouait donc un rôle lui aussi économique. Ces questionnements tournant autour des questions liées à l'économie et le foyer étaient primordiaux dans le féminisme marxiste (Whelehan, 1989).

Le féminisme radical enfin « *considered patriarchy as the 'oldest form of dominance' (Lovenduski 1986 : 69) and called for a full politicization of so-called 'private' issues, identifying male violence and the control of women's bodies as the core of their oppression* »

(Revillard & Bereni, 2016 : 6). Tout comme le féminisme socialiste, les féministes radicales soutenaient que le privé était politique. Ce sont durant les années 1960 et 1970 qu'un véritable renouvellement des politiques et de la culture des mouvements sociaux radicaux s'est opéré et – comme souligné par le sociologue allemand Claus Offe – plus globalement des mouvements sociaux « *among political sociologists and political scientists who analyze the changing structures and dynamics of West European politics, it became commonplace in the seventies to observe the fusion of political and nonpolitical spheres of social life* » (Offe, 1985 : 817).

Pour Offe cette époque montre les contours d'un nouveau model se dessiner, car « *as public policies win a more direct and more visible impact upon citizens, citizens in turn try to win a more immediate and more comprehensive control over political elites* » (Offe, 1985 : 817). Un nouveau paradigme s'est alors constitué autour de ces nouveaux mouvements sociaux. Le Féminisme en fait partie, il y a aussi les mouvements écologiques, pacifistes, etc. Selon Offe il y a quatre caractéristiques principales. La première concerne les préoccupations du mouvement et elles ont à voir avec « *the concern with a (physical territory, space of action, or action, or "life-world", such as the body, health, and sexual identity; the neighborhood, city, and the physical environment; the cultural ethnic, national, and linguistic heritage and identity; the physical conditions of life, and survival for humankind in general* » (Offe, 1985 : 829). Ces préoccupations trouvent « *a common root in certain values which are not in themselves "new" but are given a different emphasis and urgency within the new social movements. Most prominent among these values are autonomy and identity (with their organizational correlates such as decentralization, self-government, and self-help) and opposition to manipulation, control, dependence, bureaucratization, regulation, etc.* » (Offe, 1985 : 829).

La deuxième caractéristique concerne les modes d'action de ces nouveaux mouvements sociaux. Pour Offe, il y a deux aspects à ces modes d'action. Tout d'abord, il y a le mode d'action interne au mouvement – autrement dit comment le mouvement se constitue en une collectivité. Les modes d'action de ces nouveaux mouvements sociaux divergent de l'ancien paradigme, car ils ont à voir avec les « *participants, campaigns, spokespeople, networks, voluntary helpers, and donations [...] [furthermore there is] a strong reliance upon de-differentiation, that is, the fusion of public and private roles, instrumental and expressive behavior, community and organization, and in particular a poor and at best transient demarcation between the roles of "members" and formal "leaders"* » (Offe, 1985 : 830).

Concernant le mode d'action externe aux nouveaux mouvements sociaux – c'est-à-dire comment ces derniers opposent les politiques – les « *protest tactics are intended to mobilize public attention by (mostly) legal though "unconventional" means. They are paralleled by protest demands whose positive aspects are articulated mostly in negative logical and grammatical forms, as indicated by key words such as "never," "nowhere," "end," "stop," "freeze," "ban," etc. [these protests] leaves ample room for a wide variety of legitimations and beliefs among the protesters* » (Offe, 1985 : 830).

La dernière caractéristique de ces mouvements sociaux concerne les acteurs qui « *do not rely for their self-identification on either the established political codes (left/right, liberal/conservative, etc.) nor on the partly corresponding socioeconomic codes (such as working class/middle class, poor/wealthy, rural/urban population, etc.). The universe of political conflict is rather coded in categories taken from the movements' issues, such as gender, age, locality, etc.* » (Offe, 1985 : 831). Ainsi on peut constater à quel point les mouvements sociaux des années 1970 ont connu un renouvellement dans leurs caractéristiques tant organisationnelles qu'opérationnelles. En France et aux États-Unis, les féministes radicales établirent une rupture avec l'extrême gauche, pour la journaliste française – et pionnière du MLF – Cathy Berheim cela s'explique par le fait que les femmes soient considérées comme les « *gardiennes de la vie quotidienne* » (Bernheim, 1983 : 50), ainsi « *nombreuses sont celles qui déplorent l'écart entre rhétorique égalitariste et réalité de l'expérience militante* » (Védi, 2020 : 5). Cette distanciation entre les féministes radicales et les politiques de gauche s'explique donc alors par le manque d'inclusion des questions féministes par les politiciens de gauche.

D'autres distinctions peuvent également être faites entre les féministes gauchistes et les féministes radicales. Pour la doctorante en philosophie Léa Védi, ce qui les distingue se trouve dans l'utilisation de la première personne (féministes radicales) et de la troisième personne (féministes gauchistes). Pour Védi, il s'agit pour les premières « *d'appropriation subjective de l'action politique [ou se côtoient] l'affirmation de la nécessité d'une lutte qui prend pour objet un groupe social spécifique, les femmes [et] d'autre part, il s'agit de revendiquer la maîtrise des enjeux de cette lutte et d'affirmer un certain pouvoir de décision sur la manière dont elle doit être menée – de prendre en main sa propre lutte* » (Védi, 2020 : 8). Les féministes radicales se sont inspirées des luttes antiracistes dans leur combat. Pour l'historienne des féminismes Bibia

Pavard « au moment des événements de mai-juin 68, les organisations féministes qui existaient auparavant essa[yaient] de mettre en avant la question des femmes, mais elles n'arriv[ai]ent pas à se faire entendre » (*Les Inrockuptibles*, 2021). Par rapport à la question des militantes dans les mouvements gauchistes elle poursuit en affirmant que ces derniers les reléguent « à des rôles de militantes de base » (*Les Inrockuptibles*, 2021).

Pavard parle d'un double paradoxe, celui où « les femmes font face au sexisme de leurs camarades masculins et aussi au sexisme structurel des organisations politiques – que ce soit les syndicats, les partis politiques ou les mouvements d'extrême gauche – qui ne perçoivent la fonction du leader qu'au masculin, et qui ne proposent aux femmes qui viennent s'engager, au demeurant peu nombreuses, que des rôles subalternes » (*Les Inrockuptibles*, 2021). C'est avec ce double paradoxe qui a fait que « certaines jeunes femmes [ont] commenc[é] à se réunir et à réfléchir à la possibilité d'un mouvement de lutte de femmes autonomes (*Les Inrockuptibles*, 2021). C'est en 1970 que le Mouvement de Libération des Femmes (MLF) s'élève sur ces bases précisément. C'est le 26 août 1970 que des féministes du MLF essaient de poser une gerbe sous l'Arc de Triomphe – endroit où se situe la tombe du Soldat inconnu – afin d'honorer celle « encore plus inconnue que le soldat inconnu » (*Les Inrockuptibles*, 2020). C'est cette action qui va attirer une attention médiatique sur ce mouvement qui en était encore à ses prémises.

Pour l'historienne Bibia Pavard, le MLF se distingue des mouvements féministes venus avant lui du fait de sa radicalité politique. En effet, « ces militantes s'inscrivent dans une pensée révolutionnaire et marxiste, dans le contexte de 68, et proposent une vision en rupture avec l'ordre social établi [...] la rupture vient de cette volonté de s'inscrire dans une mouvance d'extrême gauche révolutionnaire, tout en s'en distinguant en créant un mouvement autonome de lutte de femmes » (*Les Inrockuptibles*, 2020). Pour que leur cause soit visible, les militantes du MLF utilisent les médias existants ainsi que leur médias propres avec – par exemple – *Le torchon brûle*, leur journal officiel. La manière dont le MLF était organisé est très intéressante puisque comme le souligne Pavard « Le MLF, ce n'est ni une association ni une organisation structurée. Il n'y a pas de porte-parole. Aujourd'hui, c'est difficile à imaginer... » (*Les Inrockuptibles*, 2020). Cela n'est pas surprenant, les militantes du MLF souhaitaient se distinguer des organisations politiques extrêmement hiérarchisées, c'est pour cette raison que le mouvement fonctionnait de manière horizontale et qu'aucune figure de ce mouvement important n'a émergé. Le collectif avant l'individuel.

Un autre élément important dans l'histoire du MLF est le choix assumé par les militantes d'être un mouvement en non-mixité⁴, c'est-à-dire seulement des militantes femmes. Il se doit d'être souligné que les revendications du MLF ne portaient pas vraiment sur les questions d'orientation sexuelle – lesbianisme – et les questions ayant trait aux femmes racisées étaient tout à fait absentes dans le MLF. Pour le chercheur Pierre Bras « le nouveau féminisme des années 1970 nourrissait la pensée par l'action et l'action par la pensée [et que] dès cette époque, grâce au soutien de Simone de Beauvoir notamment, le féminisme s'est écrit par la main des femmes » (Bras, 2019 : 24).

2.2.2.2 Le « partir de soi » de la deuxième vague féministe, une approche individualiste et potentiellement dangereuse ?

Le « partir de soi » – et donc avoir une approche individualiste – qui semble caractériser un certain nombre de courants féministes de la deuxième vague – est critiqué par de nombreuses féministes racisées puisqu'il s'agit alors de « *lutter 'pour soi' plutôt que de lutter 'pour les autres'* » (Védi, 2020 : 23) et donc d'irréremédiablement causer l'exclusion de certains enjeux, car n'ayant pas trait « au soi ». Ce qu'il se passa avec l'exclusion des questionnements et luttes antiracistes par de nombreuses féministes blanches à cette époque. Comme le souligne Védi, « *l'invitation à partir de soi peut ainsi avoir pour conséquence de considérer les luttes antiracistes comme étant étrangères à l'espace de la cause féministe* » (Védi, 2020 : 27).

Il existe une importante narrative qui soutient l'idée que dans les premières années du mouvement pour la libération de femmes les féminismes blancs étaient racistes. Ce sujet fait toujours débat de nos jours. En effet, même s'il existe de nombreux académiques supportant cette théorie, pour d'autres les choses ne sont pas aussi évidentes. La chercheuse étasunienne en sciences sociales – Winifred Breines – était l'une de ces féministes socialistes des premières heures de la seconde vague et – il est important de le préciser pour la suite – une femme blanche. Elle a produit de nombreux écrits qui ont grandement contribué à analyser les relations entre féminismes blancs et noirs dans les États-Unis des années 1960/1970. Dans l'un de ses articles

⁴ La mixité choisie (ou non-mixité) c'est lorsque certaines personnes qui se réunissent – car appartenant à une ou plusieurs minorité.s. – décident d'exclure les personnes qui font partie des groupes qui peuvent les opprimer. Par exemple, dans une réunion en non-mixité avec des femmes les hommes en seront exclus. Autre exemple, en mixité choisie entre personnes racisées, les personnes blanches seront exclues.

qui traite de ces relations elle part du postulat que les féministes de sa génération « *saw a harmonious, color-blind society as desirable and assume it would come about if they were consciously antiracist [...]. Young white radicals harbored an image of love between the races that most of them had never experienced – one that was based on an idea rather than the reality of racial domination and racist institutions* » (Breines, 2007 : 18).

Cette idée de *post-racial society* a justement commencé aux États-Unis dans les années 1970. Cela correspond à 'l'aboutissement' du mouvement des droits civils avec l'acquisition des Afro-Américains de leurs droits – notamment avec l'adoption des *Civil Rights Act* de 1964, *Voting Rights Act* de 1965, et *Fair Housing Act* de 1968. En réalité, la ségrégation raciale aux États-Unis n'a pas pris fin avec ces victoires puisque d'autres moyens existent encore et toujours pour faire des noirs étasuniens des citoyens de seconde classe. Il est cependant vrai qu'avec la fin du mouvement des droits civils l'idée d'une société post-raciale a commencé à émerger. C'est le sociologue politique afro-portoricain – Eduardo Bonilla-Silva – qui a inventé la théorie du *color blind racism*, ce qui peut être traduit par 'racisme daltonien' une idéologie « *that allows whites to ignore present inequity while maintaining their status of privilege* » (Modica, 2015 : 400). Ne pas voir les couleurs revenait à dire que les noirs avaient désormais les mêmes droits que les blancs et donc que l'on faisait table rase du passé. Ce mode de pensée est extrêmement problématique puisqu'il fait fi de la réalité – si bien historique que présente. Affirmer que « *the past is in the past* » ou « *I didn't own slaves* » (Bonilla-Silva, Lewis & Embrick, 2004) – différentes narratives très courantes qui supportent l'idée d'une société post-raciale – c'est prétendre que les États-Unis sont devenus une société neutre sur le plan racial, c'est-à-dire, que tout le monde serait sur un même pied d'égalité et qu'il serait grand temps d'avancer ensemble et de ne plus 'voir' la race.

C'est durant la seconde moitié des années 1960 que le mouvement du *Black Power* émergea aux États-Unis. Dans le nord du pays, les femmes noires étaient influencées par ce mouvement qui prônait le « *black nationalism and ideas that promoted a proud, militant, black identity that celebrated black skin, bodies, scholarship, and culture as beautiful and strong* » (Breines, 2007 : 19). Malcom X, Angela Davis étaient des figures incontournables du *Black Power*. Que les femmes noires s'allient avec des femmes blanches pouvait alors s'apparenter à un quasi-oxymore.

Pour Breines, il était même compliqué pour les femmes noires du *Black Power* de se définir comme féministe. Elles vivaient aussi des injustices au sein de la communauté noire avec les leaders masculins du mouvement, si bien qu'elles étaient « *often torn between racial solidarity and gender considerations, critical of the policies and behaviors of black radical men but committed to the race and the struggle for racial freedom* » (Breines, 2007 : 20). Le pays était arrivé à un tournant dans la lutte antiraciste et à ce moment précis – fin des années 1960/début des années 1970 – les jeunes femmes noires impliquées dans le *Black Power* s'alignaient alors avec leur communauté tout en étant conscientes des problèmes de domination patriarcale en son sein. La deuxième vague aux États-Unis commença à la fin des années 1960, dans un contexte de lutte raciale, de la guerre au Vietnam, et des mouvements pacifistes qui s'en surent. Il n'y avait à proprement parlé pas de place pour celles qui souhaitaient s'organiser autour des questionnements féministes, la place devait être créée et c'est dans ce contexte que des organisations de féministes radicales blanches virent le jour. *Bread and Roses* est une de ces organisations socialistes féministes, fondée en 1969 à Boston. Les militantes qui constituaient cette organisation étaient blanches, principalement issues de la classe moyenne et ayant en poche un diplôme universitaire. Winifred Breines en a d'ailleurs fait partie.

S'attarder sur les mouvements féministes radicaux et socialistes permet de comprendre les racines de la narrative 'les féministes de la deuxième vague étaient racistes'. En effet, « *despite common backgrounds, there was a "trouble" between black and white feminists: analyses of race* » (Gilmore, 2007 : 275). C'est cette attitude du *color blind* qui n'allait pas. Pour les femmes noires militantes, les lutte antiracistes étaient encore bien présentes – et à raison – alors que pour les femmes blanches militantes il fallait passer au-dessus et se retrouver toutes ensemble. Alors que les femmes blanches « *wanted universal sisterhood and asserted the idea that racial differences were unimportant [...] black women rejected this idea, understanding racial differences as integral to their lived experiences* » (Gilmore, 2007 : 275). Les féministes socialistes étaient familières avec les luttes antiracistes – puisqu'elles étaient souvent issues de mouvements ayant milité pour les droits civils et/ou des mouvements pacifistes – mais il est primordial de souligner que les féministes blanches de cette époque avaient souvent tendance à concevoir les femmes comme un socle indifférenciable qui subissaient alors le patriarcat de la même manière.

Beaucoup d'académiques ont travaillé sur la question des relations entre féministes noires et blanches aux États-Unis durant la seconde vague et un consensus semble avoir été trouvé : les femmes noires ne voulaient pas rejoindre des organisations féministes de femmes blanches – pour une partie des raisons données ci-dessus et aussi – car les « *black women craved and carved out their own feminist space* » (Gilmore, 2007 : 276). Les féministes noires n'avaient pas 'besoin' de rejoindre des organisations féministes blanches, car elles n'étaient pas forcément les bienvenues et elles n'avaient pas la même vision de leur combat féministe : race et genre étant indissociables pour elles et un espace devait donc être créé pour que ces questions soient soulevées et visibilisées.

Il y avait donc bien des féministes noires aux États-Unis lors de la deuxième vague féministe, les organisations créées mettaient donc les questions de genre, race, et classe au cœur de leur idéologie. Les organisations les plus connues étaient *the National Black Feminist Organization* (NFBO) créée en 1973 à New York, puis *the Combahee River Collective* fondée en 1974 à Boston lorsque des militantes décidèrent de quitter la NFBO, car elles se voulaient être plus radicales en ce qui concernait le lesbianisme et le socialisme et réaffirmer leur soutien à la communauté noire même si elles étaient bien conscientes des problèmes patriarcaux en son sein. Pour Breines, ce collectif « *has inspired generations of feminists, white and of color, around the country [États-Unis]. Its strong expression of a black, anticapitalist, lesbian, feminist politics, critical of male black patriarchy but loyal to the black community and divided from white feminists because of their racism, stands as a milestone in the history of feminism* » (Breines, 2007 : 21).

C'est à la fin des années 1970/début années 1980 que les féministes blanches et noires se retrouvèrent un peu sur certains sujets comme les violences faites aux femmes par exemple. Il semblait alors que, peu à peu, les féministes blanches et noires « *were able to come together politically on grounds other than an interracial sisterhood of solidarity and love. Instead "difference" became the idea that shaped feminism* » (Breines, 2007 : 22). Cependant pour les chercheuses Sari Biklen, Catherine Marshall, et Diane Pollard la deuxième vague féministe a bel et bien forcé un nombre important de femmes à choisir entre leur identité de genre et de race (Biklen, Marshall & Pollard, 2008).

Pour la politologue française Françoise Vergès qui est, en autres, reconnue pour son important travail sur le féminisme décolonial⁵ « la colonisation des Amériques et des Caraïbes puis la traite et l’esclavage ont introduit une conception ethnique de l’humain, dont l’homme blanc est devenu la mesure. En adoptant le cadre de cette idéologie, le féminisme blanc exclut de son récit les luttes des femmes noires et de couleur » (Vergès, 2017 : 4). À propos du nom du MLF même – mouvement discuté plus haut – Vergès affirme que « ce nom, qui donnait une idée d’ouverture à la question de la décolonisation, masquait une généalogie qui effaçait l’importance de la question raciale/coloniale en France [mais que] néanmoins, le foisonnement de groupes et la multitude de positions empêchent de donner une image uniforme de ces années et d’un féminisme blanc dominant » (Vergès, 2017 : 5).

Pour la politologue, le féminisme blanc est devenu dominant « grâce à une série d’éléments : le refus entêtant de féministes françaises de considérer le rôle qu’avaient joué esclavagisme et colonialisme dans la constitution de leur société, d’analyser par quels moyens, quels discours, quelles lois, quelles représentations, la « femme blanche » avait été conçue et des privilèges lui avaient été accordés ; leur choix d’ignorer la colonialité du genre » (Vergès, 2017 : 5). Il est intéressant d’étudier ce prisme avec lequel Vergès analyse la domination des féminismes blancs durant la deuxième vague en France, et de manière plus globale des féminismes à travers les époques. Concernant la lutte pour les droits des femmes par exemple la féministe et militante décoloniale Vergès écrit que « dans le récit hégémonique des luttes pour les droits des femmes, un oubli met particulièrement à jour le refus de considérer les privilèges que donne la couleur blanche. Ce récit met en scène des femmes privées de droits qui progressivement, grâce à des femmes et des hommes éclairés, les obtiennent jusqu’à obtenir celui qui est l’emblème des démocraties européennes, le droit de vote. Or, si les femmes blanches n’eurent effectivement pas pendant longtemps de nombreux droits civiques associés à la citoyenneté, elles eurent le droit de posséder des êtres humains, elles ont possédé des esclaves et des plantations » (Vergès, 2017 : 7).

⁵ Une des définitions donnée par Françoise Vergès du féminisme décolonial est la suivante : « le féminisme décolonial est, à mes yeux, radicalement antiraciste, anticapitaliste et anti-impérialiste, pour la justice sociale et environnementale, les droits des peuples autochtones et la décolonisation des savoirs et des institutions » (Vergès, 2017 : 3).

Pour la politologue, il apparaît donc clair qu'une convergence des luttes est nécessaire, que le Féminisme ne peut faire cavalier seul, car « la libération des femmes est un mouvement de justice sociale, de luttes sociales pour l'environnement, pour les droits des peuples autochtones, des LGTBI, et pour poursuivre le processus historique de décolonisation » (Vergès, 2017 : 15). Cependant, il faut faire attention à ne pas occulter les dominances qui existent au sein même du Féminisme comme le rappelle bell hooks en écrivant « *women are enriched when we bond with one another but we cannot develop sustaining ties or political solidarity using the model of Sisterhood created by bourgeois women's liberationists [because] according to their analysis, the basis for bonding was shared victimization, hence the emphasis on common oppression. This concept of bonding directly reflects male supremacist thinking* » (hooks, 1984 : 45).

Tableau 2 - Récapitulatif des féminismes constitutifs de la deuxième vague (élaboration par l'auteurice)

Profils des militantes (P1)	Revendications des militantes (P2)	Modes d'action (P3)	Structures organisationnelles (P4)	Changements institutionnels (P5)
- Femmes blanches, noires ; - Femmes hétérosexuelles, lesbiennes - Libérales, socialistes, radicales	« Libération des femmes » « Le privé est politique »	- Assemblées publiques ; - Manifestations ; - Pétitions ; - Pamphlets, journaux ; - Médiatisation	- Hiérarchiques, non hiérarchiques ; - Pas de figure de proue	- Dépénalisation de l'avortement ; - Accès à la contraception

Pour conclure, il apparaît clair que – dès la deuxième vague – une multitude de féminismes coexistaient. Cependant, il y avaient bien des caractéristiques communes à ces féminismes. Les profils des militantes de la deuxième vague étaient – comme pour la première vague, mais peut-être encore plus encore – scindés entre femmes blanches et femmes racisées. Le « je » – caractéristique des féminismes de la deuxième vague – y a grandement contribué. À vouloir construire un mouvement de libération des femmes homogène, beaucoup des féministes blanches des années 1970 ont occulté le fait que les vécus des femmes racisées étaient différents des leurs. Il en va de même avec les enjeux féministes liés à l'orientation sexuelle. Ainsi, les revendications des féministes de la deuxième vague pouvaient varier en fonction de facteurs tournant autour de questions de race et d'identité. Ces féminismes avaient cependant comme point commun de lutter pour que les femmes puissent disposer de leur corps librement. Globalement, les féminismes de la deuxième vague étaient très critiques du système de domination patriarcale, ce qui se traduisait dans les militantismes. Concernant les modes d'action des féminismes de la deuxième vague, ces derniers utilisaient les mêmes outils que les féministes de la première vague avec – en outre – un recours à une médiatisation accrue des enjeux féministes défendus et des actions symboliques comme la réappropriation de l'espace public, procès, etc. Les structures organisationnelles pouvaient être hiérarchisées ou non-hiérarchisées. Dans les deux cas ces choix étaient délibérés. Les luttes féministes de la deuxième vague aboutirent à la promulgation de plusieurs lois comme la dépénalisation de l'avortement.

Les différents féminismes constitutifs de la deuxième vague remplissent donc les caractéristiques d'une vague féministe, car les cinq propositions se voient vérifiées.

Chapitre III – Troisième et quatrième vagues, militantismes féministes d'aujourd'hui : vers un élargissement de plus en plus large du mouvement ?

L'existence d'une première – ainsi que d'une deuxième vague féministe – ne fait pas débat au sein du monde académique. Les points de discordes – comme vus précédemment – sont situés d'autre part et portent sur les caractéristiques mêmes des différents féminismes ayant composé ces différentes vagues. Même s'il existe de nombreuses discussions concernant ces féminismes ils ne sont cependant pas remis en cause dans le sens où la délimitation temporelle des vagues elles-mêmes est délimitée et que les revendications principales des féminismes de ces vagues sont claires. Il n'en va pas de même avec les troisième et quatrième vagues féministes qui suscitent de nombreuses controverses chez les universitaires féministes. Pour certaines, la troisième vague n'existe pas, car elle se situerait dans le prolongement de celle venue avant elle, pour d'autres la troisième vague existerait, mais il n'y aurait pas de fondement à l'existence d'une quatrième vague féministe, les deux ne formeraient qu'une. Ainsi, pour certaines la troisième vague féministe serait toujours actuelle, quand pour d'autres nous sommes déjà entrées dans la quatrième.

Comme expliqué dans l'introduction, le travail effectué dans ce mémoire part du postulat qu'il existe bien une troisième et quatrième vagues, et que ces dernières ont respectivement commencées dans les années 1990 et en 2008. Il n'empêche que – afin de répondre à la question de recherche – peut-on distinguer quatre vagues féministes – il est nécessaire de faire dialoguer différentes littératures féministes et théories afin de comprendre les raisons pour lesquelles cette question est soulevée en premier lieu. Dans ce chapitre les propositions seront adressées. Ainsi, il sera question d'étudier les profils des militantes, les revendications de ces dernières, les structures organisationnelles des mouvements féministes, les modes d'action employés par les militantes, ainsi que les changements institutionnels ayant pris place dans le sillage de ces militantismes.

3.1 Troisième vague ou vers une fragmentation des féminismes

La troisième vague est caractérisée comme étant pensée à l'heure du « post » avec une nouvelle génération de féministes se réclamant du postmoderne, postcolonial et post féminisme (Lamoureux, 2006). Il semble alors que cette nouvelle génération souhaite se distancier de ses prédécesseurs de la deuxième vague qui – comme discuté précédemment – pensaient en termes de « je » ce qui avait comme résultat de ne pas être nécessairement inclusif de toutes les femmes. Déjà lors de la deuxième vague divers féminismes existaient, ces derniers étaient fragmentés, car le féminisme dominant était alors un féminisme blanc. La troisième vague semble aussi être associée avec un retour du Féminisme après le *backlash* des années 1980 concernant les questions féministes ayant trait aux questions d'égalité femmes/hommes (Evans, 2015 : 3).

3.1.1 La troisième vague féministe existe-t-elle ?

3.1.1.1 Des origines universitaires à l'existence de la troisième vague

C'est aux États-Unis dans les années 1990 que la notion de troisième vague a fait son apparition et plus précisément dans le milieu académique. Cela est propre à la troisième vague et en constitue dès lors une caractéristique fondamentale. C'est dans les départements de *women's studies* – renommés par la suite *gender studies* – dans les universités étasuniennes qu'est née en majeure partie la notion de troisième vague féministe (Lamoureux, 2006).

Ces champs d'études – *women's studies* puis *gender studies* – signifient une introduction de mouvements des femmes dans le paysage sociologique des mouvements sociaux. En effet, « la plupart des analystes des mouvements des femmes estiment que ceux-ci se distinguent d'autres mouvements (auxquels les femmes peuvent éventuellement participer) et tant qu'ils placent au cœur de leur identité militante la catégorie des femmes, définie « comme une catégorie distincte à représenter à la place, à l'intérieur ou contre d'autres allégeances et identités potentiellement concurrentes » (Ferree, Mueller, 2004 : 580) » (Bereni & Revillard, 2012 : 17).

Pendant très longtemps, l'idée même que ce champ d'étude puisse exister était balayé d'un revers de main par certains au sein du milieu académique et, plus précisément, en sociologie. Concernant les travaux sur les mouvements des femmes et féministes aux États-

Unis « *ces recherches se sont imposées comme des points de référence dans le champ de la sociologie des mouvements sociaux depuis les années 1970* » (Bereni & Revillard, 2012 : 18). Si ces questions sont arrivées à cette époque aux États-Unis cela est arrivé de manière beaucoup plus tardive en France qui « *elles [recherches sur les mouvements des femmes et féministes] sont longtemps restées circonscrites à l'histoire des femmes* » (Bereni & Revillard, 2012 : 18). Ce n'est pas que ces études n'existaient pas, c'est qu'elles n'étaient pas reconnues à leur juste valeur. En France par exemple c'est seulement dans les années 1990 que les questions liées au genre dans les mouvements sociaux ont été reconnues. Cela ne veut pourtant pas dire que c'est également le cas avec les travaux sur les mouvements des femmes et féministes qui « *restent jusqu'à aujourd'hui peu intégrés dans les discussions théoriques en sociologie* » (Bereni & Revillard, 2012 : 18).

Force est de constater que les questionnements et les travaux liés au genre et aux féminismes ont mis longtemps à trouver leur place au sein du monde académique et – encore aujourd'hui – ils n'ont pas la même valeur que d'autres champs d'étude et recherches. Les raisons pour lesquelles les études sur les mouvements de femmes ont longtemps été ignorées en sociologie sont précisément liées à la place des femmes dans la société. Comme discuté dans la section dédiée aux féministes de la première vague de ce mémoire, il y avait au 19^e cette idée des sphères séparées où le royaume des femmes était le foyer – et donc de l'ordre du privé – dans lequel elles étaient « l'ange de la maison ». Les femmes n'étaient donc pas 'supposées' être des personnes politisées, ni même avoir des idées propres. C'est au cours du 19^e siècle que cette image de la séparation des sphères va un peu se déliter « à travers l'engagement croissant et multiforme de femmes dans des actions collectives organisées, le plus souvent entre femmes et en tant que femmes » (Bereni & Revillard, 2012 : 21).

Le suffrage féminin fait, par exemple, partie de ces actions collectives organisées mentionnées ci-dessus. Il y a donc une importance énorme à étudier les mouvements des femmes, car ce sont « les études sur les mouvements des femmes [qui] incitent à envisager la dimension politique et potentiellement protestataire de ces mouvements féminins qui, situés dans un entre-deux entre privé et public, sont rarement pris en compte par les sociologues des mouvements sociaux » (Bereni & Revillard, 2012 : 22). Cela permet également de mieux comprendre ce passage du féminin au féminisme, car ces deux termes sont loin d'être synonymes. L'historienne Bibia Pavard a, par exemple, fortement contribué à cette thématique

lorsque – dans sa thèse – elle a mis en exergue des liens de corrélation entre mobilisations féminines conservatrices et luttes féministes (Pavard, 2010). Sans le prisme du genre, ces liens n'auraient pas pu être établis.

C'est en 1990 que le professeur étasunien en sociologie – Steven Buechler – introduisit la notion de « communauté de mouvement social », une notion développée en relation aux études des deux premières vagues féministes que l'auteur définit ainsi : « des réseaux informels d'individus politisés aux frontières fluides, avec des structures décisionnelles flexibles et une division du travail souple » (Buechler, 1990 : 42). Ainsi l'étude des mouvements féministes – par ce prisme de communauté de mouvement social – permet de mieux comprendre l'organisation et la structure d'un mouvement donné. Cela s'illustre, par exemple, dans les mouvements féministes radicaux de la deuxième vague discutés précédemment. Le MLF n'a jamais eu de cheffe, il y avait un refus catégorique de la part des militantes de s'organiser en une structure hiérarchique.

Pour comprendre ces aspects, la notion du genre apparaît donc comme primordiale. D'autres définitions ont vu le jour au fil du temps. Pour les sociologues étasuniennes – Verta Taylor et Nancy Whittier – une communauté de mouvement social est « un réseau d'individus et de groupes reliés entre eux de façon souple par une base institutionnelle, des objectifs et des actions multiples, et une identité collective qui affirme les intérêts communs des membres en opposition aux groupes dominants » (Taylor & Whittier, 1992 : 107). Intéressamment la définition des deux sociologues montre qu'une communauté de mouvement social ne veut pas nécessairement dire que les personnes y participant sont toutes des militantes. Cette définition laisse en effet s'exprimer une sorte de continuum qui prendrait place à travers différents niveaux et rouages.

Pour les chercheuses Bereni et Revillard, cette communauté de mouvement social a permis de « repenser la composante culturelle des mobilisations à partir d'une réflexion sur l'identité collective » (Bereni & Revillard, 2012 : 27). Il a été longtemps question d'un « vide » du Féminisme entre la première et la deuxième vague, que les questionnements féministes avaient disparu, car il n'y avait pas de ou des mouvements sociaux définis. Si l'on envisage maintenant cette même période – mais avec comme prisme celui de la communauté de réseau social – l'histoire s'en voit changée. Pour Verta Taylor la communauté de mouvement social

s'apparente alors à une « *structure dormante* » (Taylor, 2005). Le Féminisme n'avait donc pas disparu entre les deux premières vagues, il y avait seulement pris des formes qui n'étaient plus forcément des structures et des organisations formelles. Pour Bereni et Revillard, penser en termes de communauté de mouvement social est peut-être même plus approprié que de parler de « vague » puisque « la persistance de cette communauté de mouvement social permet de comprendre les conditions d'émergence et les formes d'un nouveau « pic » de mobilisation féministe dans les années 1990, [alors que] la métaphore de la « troisième vague » conduit souvent à considérer sous l'angle de la rupture » (Bereni & Revillard, 2012 : 31).

Les programmes universitaires de *women's studies* – ou désormais *gender studies* – s'inscrivent dans cette histoire mouvementée qu'a été celle des mouvements sociaux féminins et féministes en sociologie. C'est donc dans ces programmes – aux États-Unis – que la troisième vague prit en partie racine. Mais comme le souligne Lamoureux il faut faire attention à ne pas être trop prompt à confondre féminisme avec *women's studies*. Il y a évidemment des intrications entre les deux, sans qu'ils soient toutefois synonymes l'un de l'autre (Lamoureux, 2006).

Il y a de nos jours, des critiques qui émanent au sein des programmes universitaires de *gender studies* à l'encontre des programmes de *women's studies* des années 1990. Le problème vient dans la manière dont ces derniers ont théorisé les féminismes de la troisième vague. Les critiques principales venant des programmes de *gender studies* sur ceux des *women's studies* portent sur deux éléments : « premièrement, il opérerait une césure entre la théorie et la pratique ; les *women's studies* sont donc critiquées pour leurs liens ténus avec le mouvement et pour le fait d'avoir transformé une politique subversive en une pratique académique et en une virtuosité théorique. [Alors qu'] *a contrario*, les féministes de la troisième vague prônent un « féminisme de la rue » » (Lamoureux, 2006 : 60). La deuxième critique émise concerne elle ce que Lamoureux qualifie « d'ossification des thématiques du féminisme de la vague précédente » (Lamoureux, 2006 : 60). Les répercussions d'une telle ossification seraient la perte de radicalité des féminismes de la troisième vague par comparaison à la deuxième car « la lutte féministe consiste autant à découvrir les oppressions inconnues, à voir l'oppression là où on ne la voyait pas, qu'à lutter contre les oppressions connues » (Delphy, 1977 : 30). La critique porte sur une caractéristique bien précise de la troisième vague : sous couvert de renouveau et de volonté de fracture avec les militantismes de la deuxième vague, un bon nombre de féminismes des années 1990 considéraient que 'tout' avait été dit. Lamoureux le résume en ces mots :

« plusieurs organisations féministes existantes semblent agir comme si tout avait été dit dans les années 1970, comme si l'on savait désormais en quoi consiste l'oppression des femmes » (Lamoureux, 2006 : 61).

Il semblerait alors que les féministes de la troisième vague se réclamaient d'un « post », et que cela se traduisait dans la réalité comme une absence de recherche d'autres sujets et, peut-être même, de nouveaux combats féministes. Cela soulève le paradoxe des féminismes de la troisième vague : d'une part, une volonté affichée de rupture avec la précédente, mais d'une autre part une continuité dans les sujets – voire un arrêt de recherche de sujets. Pour les professeures étasuniennes en études de genre. Stacey Sowards et Valerie Renegar « *the third wave is still in the process of defining itself and acknowledges that it is both similar to and different from previous waves of feminist thoughts and activity* » (Sowards & Renegar, 2009 : 535).

La troisième vague féministe origine donc en très grande pratique de la recherche et du monde académique. La prochaine section discutera des difficultés pour les chercheuses de se mettre d'accord sur l'existence de cette vague. En effet, « *much of the extant scholarly literatures observes that there are multiple, competing and contradictory ways of assessing feminism's third wave* » (Evans, 2015 : 1). Cette vague – et son existence supposée pour certaines ou réelle pour d'autres – a tellement été le fruit de recherches académiques qu'il en vient à manquer un élément peut-être plus important encore : les voix des militantes de la troisième vague. Ces questions seront discutées dans la prochaine section.

3.1.1.2 Difficultés à s'accorder sur l'existence de la troisième vague et/ou ses caractéristiques

Comme le souligne la chercheuse en sciences sociales Winifred Breines « *the hard-won lessons that feminists had learned by the early 1980s are still relevant: above all, difference in movements must be recognized and respected. Power differentials based on race and ethnicity, class, gender, and sexuality brutally divide society and divide movements; activists must be prepared for this* » (Breines, 2007 : 23). En écrivant ceci, Breines indique que – à la fin des années 1970 – les féministes avaient 'appris' leur leçon. La volonté de créer un mouvement de libération des femmes avait été si forte qu'avait été occulté un élément crucial : les femmes ne

sont pas égales entre elles. Les féministes de la troisième vague font donc partie de cette nouvelle génération née après les années 1970 et le mouvement dit de libération des femmes.

Le terme de « troisième vague » a été inventé pour signifier ce renouvellement générationnel couplé au fait que ces féministes souhaitent se distancier de celles venues avant elles – mais comme discuté précédemment – toujours avec une sorte de continuum un peu ambigu. Cela sera développé dans cette section. Pour Diane Lamoureux – professeure québécoise reconnue dans le domaine des études féministes – cette volonté de coupure par les féministes de la troisième vague s'apparente à « *faire le tri dans l'héritage de la deuxième vague féministe* » (Lamoureux, 2006 : 57). Pourquoi semble-t-il si difficile pour les universitaires de s'accorder sur l'existence même de cette troisième vague féministe ainsi que sur ses caractéristiques ? Quels sont les facteurs qui posent ici des problèmes ?

Pour la professeure étasunienne en études de genre – Cathryn Bailey – « *if there actually is a third wave of feminism, it is too close to the second wave for its definition to be clear and uncontroversial, a fact which emphasizes the political nature of declaring the existence of this third wave* » (Bailey, 1997, 17). Ce qui semble alors être au cœur du problème – et donc du débat – concernant l'existence d'une troisième vague féministe est cette question de temporalité. Parce qu'il n'aurait pas eu un écart assez grand entre les deux alors la troisième vague n'existerait pas. Pour l'autrice Dominique Fougeyrollas-Schwebel il y a en fait deux éléments qui participent à l'existence de ce débat : « d'une part, il n'y a ni la coupure temporelle d'au moins une génération – et souvent deux – qui sépare les deux premières vagues du féminisme et qui a pu donner l'impression à la deuxième vague qu'elle inaugurerait quelque chose de totalement nouveau [...] ni la volonté de rupture qui a marqué la deuxième vague, non seulement par rapport à la gauche et à l'extrême gauche de l'époque, mais aussi par rapport au féminisme de la première vague » (Fougeyrollas-Schwebel, 1997). Ainsi selon cette autrice, la troisième vague ne serait pas assez 'lointaine' pour qu'une véritable rupture ait eu lieu avec la deuxième vague et de plus s'ajouterait un autre élément : le manque de fracture idéologique.

Pour Lamoureux il y a deux caractéristiques – ou deux déplacements – qui se sont opérées avec la troisième vague féministe : cette dernière est une vague qui se pense à l'ère du post, et les féministes de cette vague ne veulent pas s'inscrire et s'enfermer dans un système de pensée binaire. Si on lit entre les lignes, ces caractéristiques apparaissent clairement comme

une critique directe de certains féminismes de la deuxième vague, avec cependant l'idée de continuité, car « *de la deuxième vague, nous avons hérité de stratégies pour combattre le harcèlement sexuel, la violence domestique, les disparités salariales et les ghettos d'emplois féminins sous-payés* » (Baumgardner & Richards, 2000 : 21).

Cependant – pour Jennifer Baumgardner et Amy Richards – il y a également des enjeux propres à la troisième vague comme : « l'accès égal à l'Internet, à la technologie et aux TIC [=information and communication technologies], la sensibilité face au VIH/SIDA, à l'abus sexuel à l'encontre des enfants, à l'automutilation, à la mondialisation, aux troubles alimentaires et à l'image corporelle » (Baumgardner & Richards, 2000 : 21). Pour ce qu'il en est de la deuxième caractéristique de la troisième vague, selon Lamoureux elle relève de « la critique des identités collectives et des politiques identitaires [et que] cette critique s'inspire largement du féminisme postmoderne et de réflexion queer qui refusent la pensée dichotomique ou binaire » (Lamoureux, 2006 : 61). Pour la sociologue britannique Shelley Budgeon « *third wave feminisms advocates working with the particular differences that constitute women's positions at the local level, inviting the expression of hybrid identities, while developing strategies for working productively across differences based on a coalitional politics of affinity rather than equivalence* » (Budgeon, 2011 : 5). Cela montre encore que les féminismes de la troisième vague se veulent inclusifs.

Les féministes de la troisième vague – à comprendre ici hors du champ académique – ont essayé de qualifier cette dernière de plusieurs manières. Tout d'abord de manière générationnelle, et donc par rapport à l'âge. Tout d'abord, la troisième vague était vue « *as synonymous with Generation X, those born between 1961 and 1981* » (Evans, 2015 : 8). Si l'on s'en tient à cette approche, définir une féministe de la troisième vague devient assez facile puisque ce n'est plus une question d'idéologie, mais d'âge. Cette approche n'a pas fait l'unanimité et a été beaucoup critiquée, car pour certaines féministes « *the third wave has seemingly sought to divide generations of feminist activists through the use of a rather arbitrary age distinction, which in many instances simply reinforces a perceived authority on the part of second wavers* » (Evans, 2015 : 9).

Il semblerait alors que beaucoup des féministes faisant partie de la troisième vague n'arrivent pas à la définir, pas réellement (Budgeon, 2011 : 3). Si tel est le cas, c'est que les féminismes

de la troisième vague ne sont pas vus comme aussi ‘unifiés’ que ceux de la deuxième puisqu’ils se concentrent plus sur les femmes en tant qu’individu – ou autrement dit sur leur histoire – ce qui participe donc à une multiplication des féminismes. Comme le souligne en effet Budgeon, « *studying third wave feminism and grappling with its significance necessitates working with a definition of ‘feminism’ based more on difference than on commonality and upon contradiction rather than upon coherence* » (Budgeon, 2011 : 16). Les objectifs de la troisième vague féministe seraient donc d’arriver à des changements sociaux, et ce, au travers des libertés individuelles de chacune (Zimmerman, McDermott, & Gould, 2009 : 78). La notion sous-jacente à cela est celle de la femme en tant qu’individu, libre de ses choix, car « *feminism in the third wave focuses not on the outcomes of choices made, but rather on awareness and accessibility of information to make a free choice* » (Zimmerman, McDermott, & Gould, 2009 : 78).

Les féministes de la troisième vague ont donc fait le choix assumé de se distancier des idées des féministes de la deuxième vague afin de commencer un nouveau chapitre, voire de faire table rase du passé ? Pour les autrices Vivien Labaton et Down Lundy Martin, cette « réinvention toucherait autant la forme que le fond. Nous [féministes de la troisième vague] voulions donner un nouveau visage au féminisme et l’identifier à de nouveaux visages. Nous voulions le rendre actuel, sexy et à nouveau révolutionnaire. [...] Le féminisme avait besoin d’une chirurgie esthétique – un lifting, un remodelage – mais il avait également besoin d’une expansion idéologique pour le rendre plus pertinent face aux réalités contemporaines et plus attrayant pour les jeunes militantes » (Labaton & Martin 2004 : XXIV).

Il semble donc que ce besoin de revendiquer une coupure telle par les féministes de la troisième vague soit une caractéristique fondamentale à ces derniers. Ce parti pris peut cependant se révéler dangereux pour l’avenir du Féminisme même. En effet, à vouloir se distancer de trop, à renier le passé et ce que ce dernier nous a laissé ce sont des pans entiers du Féminisme qui disparaîtraient. Pour Bailey, ce qui prime alors sur tout le reste est la nécessité d’avoir un dialogue entre les différentes générations, car il en va de l’existence du Féminisme même (Bailey, 1997). Ce dialogue est nécessaire – selon Bailey – car « *for younger feminists to ignore the work of earlier feminists is not only to fail to wrap their hands around valuable tools, it is to join their shovels to the backlash forces that would bury the history and significance of feminism. Older feminists should not merely be heard as nostalgic nags when*

they remind younger women of work that has already been done. Younger women, however, should not be dismissed out of hand by older feminists as ungrateful, ignorant brats when they read their mothers' feminisms with critical eyes. Such as dismissal is just another way of telling younger women that their voices do not matter, a message they receive far too often from society at large; a society that, by the way, is likely to see a feminist as a strident, humorless, man-hating fanatic whether she is old or young, whether she defines herself in terms of the second wave or the third » (Bailey, 1997 : 27). Le sous-texte est le suivant : il n'est pas bon de se faire la guerre entre féministes – le reste du monde s'en charge déjà – sans que cela veuille dire que toutes les féministes doivent être d'accord entre elles, seulement que le dialogue doit être ouvert.

Il y a plusieurs reproches que les féministes de la troisième vague font à celles de la deuxième. Ces reproches concernent l'exclusion des hommes de la cause Féministe dans les années 1970, la non-inclusivité de cette deuxième vague de féminismes en son sein, ainsi qu'un manque de prise de conscience d'une convergence des luttes, nécessaire pour espérer atteindre une justice sociale (Lamoureux, 2006). Tout d'abord, concernant le principe de non-mixité organisationnelle de la deuxième vague féministe, pour Labaton et Martin le mouvement de la troisième vague est vu comme constitué de « jeunes femmes et de jeunes hommes militant pour la justice sociale en prenant en compte les rapports de genre » (Labaton & Martin 2004 : XXIII). Pour Lamoureux, cela fait, en partie, fi de la réalité des militantismes féministes des années 1970, car les débats sur une inclusion des hommes ou non dans la cause Féministe était un sujet à l'époque et faisait débat.

Concernant le deuxième reproche fait par les féministes de la troisième vague à celles de la deuxième, il concerne « *le fait que ces dernières n'aient pas été assez attentives aux enjeux de « race » et de classe, et donc n'aurait pas été un féminisme inclusif* » (Lamoureux, 2006 : 67). Cette question a été abordée dans la deuxième partie de ce mémoire lorsqu'était discuté le racisme perçu de la part des féministes blanches de l'époque ainsi qu'une sorte d'oubli des féminismes autres que blancs. Comme il a été également démontré, ce récit – qui s'est ancré au fil des époques dans la mémoire collective – est en réalité plus complexe que cela. Pour Lamoureux, il y a un paradoxe ici avec les féministes de la troisième vague à ce sujet puisqu'elles « se réclament de travaux de féministes de la deuxième vague qui ont entrepris de montrer concrètement la diversité de situations des femmes et de faire entendre des voix

discordantes de même que d'ouvrir de nouvelles voies à l'action féministe » (Lamoureux, 2006 : 67). Cependant, il faut souligner le fait que les féministes de la troisième vague prêtent beaucoup plus d'importance aux questions liées à l'intersectionnalité que les féministes des années 1970. Ce sujet fera l'objet de la prochaine section.

Le dernier reproche des féministes de la troisième vague envers leurs aînées se trouverait – pour Lamoureux – dans le manque de vision de ces dernières, car « la justice sociale est un projet global et qu'on ne peut dissocier la lutte féministe des luttes contre le racisme, l'exploitation capitaliste, la discrimination sexuelle, l'oppression nationale et culturelle ou la mondialisation (néo)libérale » (Lamoureux, 2006 : 69). On peut parler ici d'approche oppositionnelle, c'est-à-dire lorsqu'une vague féministe nouvelle se revendique en opposition de celle venue avant ce qui diffère un peu de la métaphore de la vague où l'accent est mis sur l'idée de continuité (Evans, 2015).

Les féministes de la troisième vague sont donc des féministes « *of the self* » (Budgeon, 2011) où semblent se côtoyer des sujets féministes tels que « *racism, child abuse, rape, domestic violence, homophobia and heterosexism, ablism, fatism, environmental degradation, classism, and the protection of healthcare rights, reproductive rights, and equity* » (Garrison, 2000 : 143) avec cependant cette espèce de refus « *[of] making a common identification with the category 'woman'* » (Budgeon, 2011 : 103). Pour les chercheuses étasuniennes Rory Dicker et Alison Piepmeier : « *one way that the third wave distinguishes itself from the second wave is through its emphasis on paradox, conflict, multiplicity and messiness. This generation's feminism is often informed by postmodern, poststructuralist theories of identity; as a result, we are able to see the constructed nature of identity as well as the ways in which gender may be a performance that can be manipulated and politically altered as it is performed* » (Dicker & Piepmeier, 2003 : 16).

3.1.2 Notions d'intersectionnalité et de genre dans la troisième vague

3.1.2.1 Intersectionnalité et continuum de violence

Lorsque l'existence de la troisième vague est reconnue, l'intersectionnalité est considérée comme un élément primordial à la caractérisation de ces féminismes, un tournant intersectionnel. C'est la juriste étasunienne – Kimberlé Williams Crenshaw – qui est à l'origine

de ce concept d'intersectionnalité avec la sortie – en 1989 – de son article intitulé « *Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics and Violence against Women of Color* ». Crenshaw a théorisé l'intersectionnalité, mais les racines se trouvent dans le *black feminism* des années 1970 aux États-Unis (Jaunait & Chauvin, 2012).

Le terme d'intersectionnalité va prendre de l'ampleur aux États-Unis, puis peu à peu s'exporter hors de ses frontières. En France, la notion d'intersectionnalité arrivera – et sera utilisée – à partir de la deuxième moitié des années 2000 (Jaunait & Chauvin, 2012). L'intersectionnalité – comme défini par Crenshaw – est une approche qui combine deux discours : les discours féministes ainsi que les discours antiracistes. Cette approche vient donc combler un manquement perçu – et une critique souvent adressée aux féministes blanches de la seconde vague – d'inclusivité des vécus qui diffèrent en fonction des femmes. L'intersectionnalité est donc un concept qui vise à agencer deux types de discours – féministes et antiracistes – qui étaient auparavant bien souvent vus séparément.

Kimberlé Crenshaw parle en termes d'intersectionnalité structurelle et politique. Ces deux termes sont liés à ce qui est désormais connu sous le nom d'*identity politics* (la politique des identités), théorie élaborée par la sociologue étasunienne Renee R. Anspach en 1979. Il y a désormais beaucoup de significations et de définitions différentes de cette expression qui est – par ailleurs – utilisée dans de nombreux champs d'études.

Le but n'est pas de développer ici cette théorie, cependant afin de mieux comprendre le concept d'intersectionnalité, quelques précisions sur les *identity politics* doivent être apportées. Les *identity politics* mettent l'accent sur les différences. Selon la *Stanford Encyclopedia of Philosophy* « *identity politics as a mode of organizing is intimately connected to the idea that some social groups are oppressed; that is, that one's identity as a woman or as African American, for example, makes one peculiarly vulnerable to cultural imperialism [...], violence, exploitation, marginalization, or powerlessness* » (*Stanford Encyclopedia of Philosophy*). La politique des identités est donc cette idée d'expérience partagée entre différentes personnes partageant la même « identité ».

Le postulat de base de Crenshaw est qu'en fonction qu'une femme soit noire ou blanche elle ne subira pas les mêmes violences au cours de sa vie. Pour pouvoir inclure ces différences, il était

alors nécessaire pour l'autrice qu'une nouvelle approche – qui puisse lier genre et race – soit élaborée. Pour Crenshaw, la « reconnaissance progressive du caractère social et systémique de phénomènes longtemps perçus comme ponctuels et individuels caractérise également la politique de l'identité défendue, entre autres, par les gens de couleur ou les gays et les lesbiennes » (Crenshaw, 2005 : 52). En effet, pour l'autrice il y a un problème avec la politique de l'identité, car – selon elle – cette dernière « *amalgame ou ignore les différences internes à tel ou tel groupe* » (Crenshaw, 2005 : 53). Ce qui peut s'avérer hasardeux à bien des égards concernant les violences contre les femmes où « une telle élision s'avère pour le moins problématique, car les formes de cette violence sont fréquemment déterminées par d'autres dimensions de l'identité des femmes – la race et la classe par exemple » (Crenshaw, 2005 : 53).

C'est pour cette raison que Crenshaw est venue à théoriser son concept d'intersectionnalité – afin de remédier à ce qui pourrait s'apparenter à une « segmentation des problèmes » engendré par la politique de l'identité, car « du fait de leur identité *intersectionnelle* en tant que femmes et personnes de couleur, ces dernières ne peuvent généralement que constater la marginalisation de leurs intérêts et de leurs expériences dans les discours forgés pour répondre à l'une ou l'autre de ces dimensions (celle du genre et celle de la race » (Crenshaw, 2005 : 54). L'autrice n'inclut pas les dimensions de classe ou de sexualité dans sa théorie, mais reconnaît néanmoins que ces dernières sont des éléments qui participent également à expliquer les violences contre les femmes. Cependant – pour Crenshaw – ce sont bien les facteurs de genre et de race qui sont au cœur du problème des violences contre les femmes et qui participent également – en premier lieu – à une distribution des ressources sociales en la défaveur des femmes de couleur.

Pour l'autrice le constat est donc clair, tant que les politiques ne prendront pas en compte l'importance que joue les facteurs de genre et de race dans les violences contre les femmes de couleur, alors ces dernières souffriront toujours des mêmes maux, que ceux-ci soient physiques, comme économiques et sociaux. Tout cela fait partie de ce que Crenshaw qualifie d'intersectionnalité structurelle. La structure du système actuel concernant les systèmes mis en place d'aide aux femmes n'est donc pas adaptée à la réalité des problèmes rencontrés par les femmes de couleur. Cette structure institutionnelle représente une immense toile faite d'enchevêtrements où aspects financiers, bureaucratiques, et politiques se côtoient – ce qui contribue à alimenter en permanence la complexité du problème. Ainsi, « les effets de multiples

formes de subordination qui pèsent sur les femmes de couleur, couplés à des attentes institutionnelles fondées sur des contextes inappropriés car unidimensionnels, déterminent et en dernier ressort limitent la portée des interventions en leur faveur » (Crenshaw, 2005 : 60).

Le deuxième volet de l'intersectionnalité – comme théorisé par la juriste étasunienne – concerne ce qu'elle nomme « intersectionnalité politique » qui est un concept qui « met en lumière la position assignée aux femmes de couleur dans au moins deux groupes subordonnés poursuivant des objectifs politiques souvent contradictoires » (Crenshaw, 2005 : 61). L'autrice souligne en effet qu'un homme noir ou une femme blanche ne subiront pas les mêmes formes de racisme – pour le premier – ou de sexisme – pour le second – que des femmes de couleur. À cela vient s'ajouter une autre difficulté pour Crenshaw. En effet, indépendamment du fait que les questions de racisme et de sexisme soient adressées par les politiques de manière séparée – elles sont également bien souvent mal traitées. Ainsi, « parce que les femmes de couleur ne vivent pas toujours le racisme sur le même mode que les hommes de couleur, ni le sexisme sur des modes comparables à ceux qui dénoncent les femmes blanches, les conceptions dominantes de l'antiracisme et du féminisme restent forcément limitées, y compris au regard de leurs propres exigences » (Crenshaw, 2005 : 61).

Crenshaw fait donc une critique directe aux discours féministes et antiracistes qui ne prennent pas le problème dans son entièreté ce qui a pour conséquence des politiques inadaptées au problème de base puisque celui-ci n'est pas bien analysé. Le résultat de tout cela est un isolement des femmes de couleur dans les violences qu'elles peuvent subir. Kimberlé Crenshaw explique qu'une femme noire victime de violence conjugale sera hésitante à appeler la police, car cette figure d'autorité est souvent synonyme de violence pour elles. Les discours antiracistes ne seraient donc pas inclusifs des questions du genre et pire encore – « l'inclusion purement symbolique, objectivante, voyeuriste des femmes de couleur [dans ces discours] est au moins aussi aliénante que leur exclusion totale » (Crenshaw, 2005 : 70). L'intersectionnalité est donc une approche qui se veut combler un manquement perçu nécessaire à une meilleure compréhension des violences contre les femmes de couleur – et donc à une meilleure adaptation des politiques pour y remédier. Car tel est le but de l'intersectionnalité, en en prenant conscience : « nous devrions mieux pouvoir identifier nos différences et les justifier, négocier aussi les moyens grâce auxquels ces différences trouveront à s'exprimer dans la construction de la politique du groupe » (Crenshaw, 2005 : 81). L'intersectionnalité « amène à se positionner

en amplifiant les controverses déployées à la lisière du social et du politique » (Jaunait, 2020 : 15) et depuis les années 2000, cette notion a largement dépassé les limites du monde académique étasunien et est maintenant utilisée au niveau international (Jaunait, 2020).

La notion d'intersectionnalité ne fait pas consensus, car pour certains « penser la domination de cette manière [à la jonction] pourrait alors mener à une erreur épistémologique puisque les rapports de pouvoirs sont transversaux à l'espace social, et que chacune et chacun s'y trouve inscrit (personne n'échappe à l'inscription sociale dans les rapports de race, de genre, et de classe, et cette inscription est nécessairement simultanée » (Jaunait, 2020 : 17). Ainsi, selon ces critiques l'intersectionnalité ne serait pas 'réservée' à un ou plusieurs groupes, mais concernerait tout le monde.

Pour le politologue français Alexandre Jaunait, il faut replacer l'intersectionnalité dans son contexte : « la critique originelle des théories de l'intersectionnalité ne consiste pas tant à désigner des groupes qui seraient intersectionnels par essence qu'à faire de l'intersectionnalité une propriété des systèmes de représentation, mettant certains sujets considérés comme non génériques *en situation d'intersectionnalité* » (Jaunait, 2020 : 18). Cela veut donc dire qu'il est vrai que l'intersectionnalité est présente sociologiquement parlant pour chacune et chacun, mais qu'au niveau politique les répercussions ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Pour Jaunait, « *l'intersectionnalité apparaît donc bien comme la propriété d'un système de cadrage plutôt que comme la caractéristique d'un groupe social* » (Jaunait, 2020 : 18).

C'est dans les mêmes années – en 1987 – que de l'autre côté de l'Atlantique la sociologue britannique – Liz Kelly – théorisa ce qui est connu comme « le continuum de la violence sexuelle » (Kelly, 1987). Ces deux travaux – de Crenshaw et Kelly – montrent à quel point les violences faites aux femmes sont un sujet au cœur des préoccupations des féministes de la troisième vague. C'était déjà le cas avec les féministes de la deuxième vague, mais avec la troisième vague les violences contre les femmes deviennent envisagées comme constitutives d'une expérience commune. Cette étude de Kelly avait comme objectifs « d'explorer les liens entre les différentes formes de violence sexuelle et d'examiner l'idée [...] que la plupart des femmes font l'expérience de la violence sexuelle au cours de leur vie » (Kelly, 1984 : 18). Le concept de « continuum de violence » que Kelly théorise est utilisé pour « d'écrire l'étendue et la variété de la violence sexuelle [des femmes] dans leur vie » (Kelly, 1984 : 20). L'idée

principale dans le concept de continuum est que ce dernier exprime une continuité et donc une incapacité de segmenter les événements de violence puisque ces derniers prennent place les uns à la suite des autres, voire en même temps.

Ainsi, le concept de continuum « vise à mettre en évidence que la violence sexuelle existe dans la plupart des vies des femmes, même si la forme qu'elle revêt varie, comme la façon dont les intéressées définissent les faits et en sont affectées sur le moment et par la suite » (Kelly, 1984 : 21). Longtemps, les violences sexuelles contre les femmes – et notamment durant la deuxième vague – ont été résumées à des viols ou la violence domestique. Avec le continuum de la violence sexuelle il est possible de voir plus large et d'avoir une vision plus globale – et plus spécifique en même temps – de ce que les violences sexuelles sont dans la réalité, car « outre le recours à la force physique, la contrainte verbale et la menace de violence » (Kelly, 1984 : 25) font eux aussi partie intégrante de ces violences. Ainsi, « le concept de continuum de la violence sexuelle attire l'attention sur cette gamme plus large de formes d'abus et d'agressions que vivent les femmes, permettant de mieux mettre en évidence le lien entre le comportement masculin ordinaire et quotidien » (Kelly, 1984 : 25).

En effet, il est très important pour les femmes – de savoir reconnaître tel et tel comportements masculins « normaux » ou non – car « les femmes composent avec les formes communes de violence sexuelle de diverses manières, y compris en les ignorant, en ne les définissant pas comme abusives sur le moment et, très fréquemment, en les oubliant » (Kelly, 1984 : 28). Comme le souligne Crenshaw également, cette expérience partagée de violences contre les femmes est relativement récente. Cela a commencé avec les féministes de la deuxième vague, puis a continué avec celles de la troisième vague qui « fortes d'une expérience partagée [...] ont découvert que les exigences politiques portées par des millions de voix ont une portée bien supérieures aux plaintes isolées » (Crenshaw, 2005 : 52).

3.1.2.2 Notion de genre et post féminisme dans la troisième vague

C'est à la fin des années 1980, que l'historienne étasunienne Joan W. Scott donna sa définition – maintenant considérée comme classique – du genre. Pour Scott, « le genre est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir » (Scott, 1988 : 141). Son article –

« *Gender: a Useful Category of Historical Analysis* » – vient combler un manque perçu par l'historienne concernant cette notion du genre.

En effet, Scott considère que les travaux venus avant étaient limités dans leur approche au genre, avec, par exemple, un amalgame entre « genre » et « femme ». Pour Scott cela témoigne d'une volonté par les chercheuses des années 1980 de faire reconnaître la place occupée par la femme dans l'histoire et ce faisant substituant l'une expression avec l'autre comme si elles étaient interchangeables. Une autre critique émise par Joan sur l'usage du genre dans les années 1980 concerne sa définition. Pour l'autrice – à cette époque-ci – le genre était trop souvent utilisé pour « *suggérer que l'information au sujet des femmes est nécessairement information sur les hommes, que l'un implique l'étude de l'autre* » (Scott, 1988 : 129).

Avec sa théorisation du genre, Scott veut donc remédier à ce qu'elle considère comme des défauts dans certains des travaux d'historiennes des années 1980, qui ne contribuent – selon elle – pas à analyser les rapports entre les genres. C'est dans ce cadre-ci que Scott propose donc sa définition du genre donnée plus haut. Il y a deux parties dans la définition du genre de Scott. La première partie « le genre est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes » (Scott, 1988 : 141) implique quatre éléments selon l'historienne qui participent à expliquer les rapports sociaux : des symboles culturels, des concepts normatifs, une notion du politique, ainsi que l'identité subjective (Scott, 1988 : 142). Ainsi pour Scott, la notion du genre a été culturellement construite à travers les époques, et repose sur des symboles qui attribueraient des caractéristiques bien précises aux femmes et aux hommes.

Concernant les concepts normatifs auxquels Scott se réfère, ils concernent les clés nécessaires à l'interprétation des symboles mentionnés ci-dessus qui peuvent prendre forme dans la religion, l'éducation, les politiques, etc. La notion de politique se réfère, elle, à la façon dont nos sociétés sont organisées autour d'une délimitation très claire du genre et des fonctions qui lui sont rattachées – autrement dit qui appartient où dans nos sociétés – ce qui est transcrit dans les institutions et les politiques adoptées. Et finalement, le dernier élément impliqué dans la définition de Scott indique que le genre est une identité subjective, soit propre à chacune et chacun (Scott, 1988). La deuxième partie de la définition « *le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir* » (Scott, 1988 : 141) est la théorisation même apportée par

Scott du genre et une définition claire de ce que la domination patriarcale est. La définition du genre de Scott vers la fin des années 1980 s'inscrit donc dans la lignée des féminismes de la deuxième vague avec – toutefois – une différence majeure : avec les féminismes de la deuxième vague, le genre était utilisé comme un moyen de signifier les relations de pouvoir entre les hommes et les femmes – soit les oppresseurs et les opprimées – alors que dans les années 1980 le but est d'exploiter ces relations et d'en comprendre les rouages afin de trouver des solutions à la domination patriarcale.

La troisième vague féministe pose aussi la question du post-féminisme. Le post-féminisme est une notion contestée – apparue dans les années 1980/1990 – qui peut être caractérisée comme « *a backlash against feminism, to refer to an historical shift – a time “after” (second wave) feminism; to capture a sense of an epistemological break within feminism, suggesting an alignment with other “post” movements (poststructuralism, postmodernism, and postcoloniality); and to propose connections to the Third Wave* » (Gill, 2016 : 3).

Pour la sociologue britannique Rosalind Gill, le post-féminisme est étroitement lié au néolibéralisme, puisque le post-féminisme « *include[s] the emphasis on individualism, choice, and agency as dominant modes of accounting the disappearance—or at least muting—of vocabularies for talking about both structural inequalities and cultural influence; the “deterritorialisation” of patriarchal power and its “reterritorialisation” in women’s bodies and the beauty-industrial complex; the intensification and extensification of forms of surveillance, monitoring, and disciplining of women’s bodies; and the influence of a “makeover paradigm” that extends beyond the body to constitute a remaking of subjectivity* » (Gill, 2016 : 4). Pour beaucoup de chercheuses, la notion de post-féminisme est un outil d'analyse qui n'est tout simplement pas approprié à la réalité de ce monde et de nos sociétés (Gil, 2016) et que le Féminisme a encore son importance aujourd'hui et n'est pas dépassé. Le post-féminisme est lié au concept de l'intersectionnalité et à la volonté d'inclure des groupes minoritaires comme les trans, les lesbiennes, les femmes racisées, etc. L'idée est aussi d'inclure des populations autres que celle de l'Occident et – ainsi – d'adopter une position transnationale du post-féminisme (Gill, 2016).

Lorsque le post-féminisme a émergé, l'accent était alors mis sur la culture médiatique, et comment les questions féministes y étaient traitées. La deuxième vague avait en effet

participé à visibiliser les sujets féministes et ces derniers étaient donc plus visibles et occupaient plus d'espace. La question qui s'est alors posée lors de la période de *backlash* du Féminisme – dans les années 1980/1990 avec le début du post-féminisme – était d'interroger quelles sortes de visibilité ces sujets prenaient-ils (Gill, 2016). En d'autres termes : quelles étaient les femmes – et donc les discours – qui étaient mises en avant dans et par les médias ? La réponse tient en ces mots : des femmes privilégiées (du fait de leur race ou orientation sexuelle) (Gill, 2016). Le post-féminisme et le Féminisme entretiennent des relations qui sont cependant étroites. Même si le préfixe « post » suggère un après, il suggère aussi une certaine incorporation de ce qui est venu avant. Le post-féminisme inclut ainsi « *a (double) entanglement with feminism in which it is "taken into account" yet attacked* » (Gill, 2016 : 12).

Pour Lamoureux, il faut se défaire de cette notion de post-féminisme, car elle met en danger les causes féministes qui ne sont pas finies puisque la domination patriarcale est toujours là : « il appartient [...] aux plus jeunes de se dégager de l'idée que nous vivrions désormais dans une ère post féministe, ce qui a pour effet d'invalidier le potentiel critique du féminisme, lequel devrait désormais être rapporté à une autre lutte « radicale » pour présenter des gages de radicalisme. Certes, les luttes des années 1970 et des décennies qui ont suivi ont donné des résultats, principalement en ce qui concerne le statut personnel des femmes mariées, les libertés reproductives, l'accès à l'éducation et l'accès à l'emploi rémunéré ; encore faut-il constater que toutes ne sont pas égales à ces égards » (Lamoureux, 2006 : 72).

Le post-féminisme se pense aussi « post-genre », car la notion de genre serait dépassée et binaire. L'autrice et philosophe étasunienne Judith Butler a grandement contribué à la pensée post-féministe, elle est la figure de proue de la *queer theory*. Dans son ouvrage phare *Gender Trouble – Feminism and the Subversion of Identity* paru en 1990, Butler s'emploie à démontrer que la notion de genre ne fait que renforcer la division mâle/femelle. En effet, le genre (social) s'est construit en opposition au sexe (biologique).

Bereni, Chauvin, Jaunait et Revillard analysent la critique du genre émise par la philosophe Butler en ces termes : « la première critique sur laquelle le concept de genre s'est construit reste ainsi empêtrée dans l'idéologie biologique : postuler la construction sociale d'un phénomène implique, comme prémisse cachée, qu'il existe une nature stable et antérieure à construire socialement » (Bereni, Chauvin, Jaunait, & Revillard, 2012 : 29). Ces

questionnements de l'autrice viennent donc questionner la question suivante : qu'est-ce que l'identité ? En effet, pour la philosophe « *insamuch as "identity" is assured through the stabilizing concepts of sex, gender, and sexuality, the very notion of "the person" is called into question by the cultural emergence of those "incoherent" or "discontinuous" gendered beings who appear to be persons but who fail to conform to the gendered norms of cultural intelligibility by which persons are defined* » (Butler, 1990 : 23).

Ainsi, le genre – tel qu'entendu à ce moment-là dans les années 1990 – ne permettrait pas à tout le monde de s'identifier correctement, puisque tout le monde ne rentre précisément pas dans ces catégories binaires de femme/homme. Dans son ouvrage – *Gender Trouble* – Butler expose sa conception du genre, où ce dernier n'est pas « fondé sur une identité [...], mais sur une critique et une subversion des normes : soyons, féministes, non parce que nous sommes des femmes, mais que nous contestons les fondements de cette catégorie qui nous enferme, et au titre de laquelle nous sont imposées des normes oppressantes » (Jami, 2008 : 208). Une critique majeure qui a été adressée à la pensée de Butler avec *Gender Trouble*, est cet effacement du « sujet femme » et les conséquences potentielles de cela pour la cause Féministe.

Un autre apport majeur apporté par ce livre se situe dans les questionnements liés au genre, sexualité, et race qui sont – pour la philosophe – des identités construites et qu'il n'est donc pas utile aux mouvements sociaux d'être fondés sur ces dernières. Elle préconise par exemple que le féminisme « doit se fonder non sur l'identité de 'femme', mais sur des enjeux qui lui permettent des alliances avec d'autres sources de critique et de subversion des normes, d'autres revendications de justice et de reconnaissance. Car l'hétérosexualité normative n'est pas le seul régime régulateur à l'œuvre dans la production du corps » (Jami, 2008 : 217). Avec la *queer theory*, il a donc cette identification plurielle qui est possible, il n'y a plus de « choix » à faire pour rentrer dans telle ou telle case. Cela en va de même avec la sexualité, cette dernière est fluide et se trouve sur un spectre, un continuum qui peut évoluer à travers la vie d'une personne. Pour Lamoureux, cela participe même à « donner une consistance aux deux termes [femme et homme], une femme n'est plus un non-homme, mais devient un être en soi plutôt qu'un être relatif ou subalterne » (Lamoureux, 2006 : 62).

Tableau 3 - Récapitulatif des féminismes constitutifs de la troisième vague (élaboration par l'autrice)

Profils des militantes (P1)	Revendications des militantes (P2)	Modes d'action (P3)	Structures organisationnelles (P4)	Changements institutionnels (P5)
• Universitaires (<i>women's studies/gender studies</i>) • Jeunes femmes et hommes, personnes <i>queer</i>	• Luites intersectionnelles ; • Inclusivité des revendications basée sur les différences (race, classe, orientation sexuelle) • Dépassement de la pensée de genre comme binaire	• Écrits académiques ; • Manifestations ; • Journaux militants ; • Recours aux médias traditionnels ; • Utilisation d'Internet (site web)	• Principe de mixité • Structures formelles, informelles	• Différents en fonction des pays

Pour conclure, définir la troisième vague n'est pas chose facile en comparaison aux première et deuxième vagues féministes. Il existe de nombreuses visions et définitions qui se côtoient tant à l'intérieur du monde académique, que du côté des militantes féministes. De plus, pour certaines, la troisième vague serait toujours d'actualité quand, pour d'autres, elle se serait finie en 2010 (Baumgardner, 2011). C'est – en partie – au sein du monde académique que cette notion de troisième vague émergea, et plus particulièrement dans les départements de *women's studies* – renommés par la suite *gender studies* – d'universités étasuniennes.

Les profils des militantes sont variés, avec cependant une volonté affichée d'inclure des enjeux de race, classe, genre, orientation sexuelle, etc. De nouvelles voix se font également entendre. Selon la *queer theory*, le féminisme – comme articulé autour de la notion de genre – serait dépassé. Les féministes de la troisième vague reprennent en partie des revendications des féministes de la deuxième vague, avec cependant des revendications qui leur sont propres (e.g., lutte contre VIH/SIDA, violences faites aux enfants, etc.). Les revendications des féministes de la troisième vague ont comme point commun d'être intersectionnelles. Les féministes de la troisième vague ne cherchaient pas nécessairement à faire partie d'organisations féministes. En ce qui concerne les changements institutionnels liés aux luttes féministes de la troisième vague, la question s'avère délicate. La proposition P5 a en effet ses limites. En effet, les changements institutionnels prennent du temps et diffèrent en fonction des pays. Cela veut donc dire qu'ils sont plus difficiles à observer sur une période courte comme celle de la troisième vague. Les revendications des féministes de la troisième vague se logent aux confins de luttes intersectionnelles, et elles dénoncent un système global d'oppression. Changer cela nécessite

du temps. La plupart des revendications des féminismes de la troisième vague sont toujours d'actualité aujourd'hui.

Les différents féminismes constitutifs de la troisième vague remplissent donc les caractéristiques d'une vague féministe, car les cinq propositions se voient – en partie – vérifiées.

3.2 Quatrième vague féministe, où en sont les féminismes actuels ?

S'il est difficile de mettre d'accord les chercheuses féministes sur l'existence – et les caractéristiques – de la troisième vague féministe, il va sans dire que la question est encore plus épineuse en ce qui concerne la quatrième vague. Y aurait-il eu un tournant de la troisième vague féministe à la quatrième ? Comme l'écrit Elizabeth Evans « *although we can loosely identify the period during which the third wave emerged, in the early 1990s in the USA and the early 2000s in the UK, it is not clear whether we are still in the third wave or if we are currently in a fourth wave of feminism* » (Evans, 2015 : 4).

Pour certaines chercheuses, l'existence de la quatrième vague prend ses racines dans l'année 2008 (Baumgardner, 2011) qui marquerait alors ce tournant de la troisième à la quatrième vague (Pruchniewska, 2016). La quatrième vague s'expliquerait tout particulièrement par l'utilisation d'Internet par les féministes – et surtout des réseaux sociaux. Les féministes de la troisième vague faisaient déjà usage d'Internet dans leurs militantismes, c'était cependant avant la montée des réseaux sociaux. Cette dernière section sera donc dédiée à l'étude de la quatrième vague féministe. Les différents usages d'Internet que font les féministes de la quatrième vague seront abordés ici, ainsi que les nouvelles caractéristiques que certaines chercheuses attribuent à cette dernière. Les littératures concernant la quatrième vague sont beaucoup plus minces en comparaison de celles des vagues féministes précédentes. La raison principale pour laquelle ce pan de la littérature Féministe n'est pas encore aussi développé est que la période étudiée est extrêmement récente et que les féminismes de la quatrième vague n'ont pas émergé du monde académique.

3.2.1 La quatrième vague féministe existe-t-elle réellement ?

3.2.1.1 Difficultés à séparer la troisième vague de la quatrième vague féministe

D'où viennent donc ces difficultés à séparer ces deux vagues féministes en termes de caractéristiques ? Ce qui posait problème pour la délimitation – par certaines chercheuses – de la deuxième et troisième vagues concernait le fossé générationnel qui n'était – pour elles – pas assez grand entre les deux. Pour d'autres, le problème se situait plutôt sur les idéologies des féministes de la troisième vague qui entretenaient des relations ambiguës avec les idéologies de leurs prédécesseuses, puisqu'elles souhaitaient s'en distancier tout en s'y rattachant. Avec la quatrième vague, le débat ne concerne plus le fossé générationnel, mais porte sur les différents usages que font les féministes de la quatrième vague du Féminisme. Pour les chercheuses qui soutiennent l'idée que nous serions dans une quatrième vague féministe, cela tiendrait d'ailleurs de l'utilisation faite par ces nouvelles générations de féministes d'Internet dans leur militantisme (Benn, 2013).

Les chercheuses Ruth Phillips et Vivienne Cree voient la quatrième vague comme « *as instances of public commentaries in popular media reasserting a need for feminism in some form or another* » (Phillips & Cree, 2014 : 938). Si l'on se base sur cette vision des féminismes de la quatrième vague, cela voudrait dire qu'ils sont principalement des commentaires, la notion de militantisme – comme celle pour la troisième vague par exemple – se voit alors disparaître tout à fait. Pour la chercheuse Urszula Maria Pruchniewska parler d'une quatrième vague féministe en se basant principalement sur le nouvel usage des médias – et surtout d'Internet – fait par les féministes actuelles n'est pas assez pour justifier l'existence de cette dernière vague. En effet, elle soutient que « *the utility of conceptualizing the shift to digital as a new wave – a break with the past – is limited; it is instead beneficial for feminists to examine the use of digital platforms in a continuation of earlier feminist politics* » (Pruchniewska, 2016 : 1). Le problème premier pour la chercheuse est l'utilisation de la « vague » comme métaphore. Pour elle, ces discussions ne font que mener à des débats stériles et participent à diviser les féministes entre elles alors que si l'on renonçait à l'utilisation de cette métaphore, cela « *[would] allow us to focus on the continuation or feminist practices, rather than generational differences in feminist identities*⁶. *This shift allows us to view Web 2.0 platforms as new medium for the practice of "old" feminist*

⁶ Dans le texte original, les termes « practices » et « identities » sont en italique.

politics » (Pruchniewska, 2016 : 1). Ainsi, – selon la chercheuse – il y a bien un shift dans les pratiques des féminismes avec l’arrivée d’Internet, mais les féminismes actuels se situent dans la continuité des précédents, car les mêmes sujets combats sont repris. Pour elle, « *the digital environment of Web 2.0 provides a new space for exercising “the personal is political” maxim of the second wave* » (Pruchniewska, 2016 : 2).

Parler d’une nouvelle vague ne ferait alors pas sens, si les mêmes sujets sont repris – et que ce qui diffère est seulement le moyen utilisé pour militer – pourquoi parler d’une nouvelle vague et non pas d’une continuité de féminismes ? Cela nous ramène sur le débat discuté dans la première partie de ce mémoire : faut-il parler en termes de vague féministe ou non ? Comme discuté dans la première partie de ce mémoire, le postulat de départ adopté dans ce travail est que parler en termes de vagues est une manière d’organiser et de faire sens des différents féminismes à travers les époques. Cette approche fait énormément débat au sein du monde académique, la métaphore de la vague ne servirait pas la cause Féministe et causerait des divisions alors que ces dernières mêmes pourraient être évitées. Ces commentaires ne sont pas aberrants, utiliser la métaphore de la vague peut paraître réducteur, et laisser beaucoup de féminismes différents – qui ne tomberaient pas dans une vague du fait de leurs caractéristiques – sur le bas-côté. Cependant, ce que ce travail a essayé de démontrer est qu’en parlant en termes de vague, il est quand même possible d’aborder un Féminisme pluriel.

Pour en revenir à l’existence contestée de la quatrième vague, pour la chercheuse écossaise – Ealasaid Munro – cette dernière peut précisément être qualifiée de vague, car « *contemporary feminism is characterised by its diversity of purpose, but the reliance on the Internet is a constant* » (Munro, 2011 : 22). Pour Munro il est également très important que – même si l’existence de la quatrième vague ne fait pas consensus – les chercheuses féministes examinent les usages que les jeunes féministes font d’Internet, car « *it is clear that women’s understanding of their position in the world and their political struggles is changing. With more and more young feminists turning to the internet, it is imperative that academics consider the effects that new technologies are having on feminist debate and activism* » (Munro, 2011 : 25). Qualifier la quatrième vague féministe autrement que par l’usage qu’est fait d’Internet par les militantes actuelles ne serait donc pas possible. Les féminismes d’aujourd’hui seraient tellement diffus, les causes défendues tellement nombreuses qu’un des moyens principaux de ces militantismes – Internet – serait le seul lien tangible.

Pour Jennifer Baumgardner, la quatrième vague – qui commence en 2008 – s’inscrit dans la lignée de la troisième vague car « *much like the third wave lived out the theories of the second wave [...], the fourth wave enacted the concepts that third wave feminists had put forth [...] in place of zines and songs, young feminists created blogs, Twitter campaigns, and online media* » (Baumgardner, 2011).

Une des autres caractéristiques des féminismes actuels est le recours à la (non)-mixité. Des féministes de la deuxième et troisième vagues avaient déjà recours à la non-mixité – comme discuté dans les sections dédiées à ces vagues – au sein de collectifs et mouvements féministes. Pour les chercheuses Martine Chaponnière, Patricia Roux, et Lucile Ruault, « la mixité est commune au fonctionnement d’une très grande partie des collectifs féministes actuels » (Chaponnière, Roux, & Ruault, 2017 : 7), c’est-à-dire que les hommes sont intégrés dans certaines collaborations, mais pas dans toutes. Les chercheuses parlent d’un « recours prudent à la mixité » (Chaponnière, Roux, & Ruault, 2017 : 7), car s’il y a bien une convergence des luttes (e.g., féministe, antiraciste, etc.) avec la mixité il y a aussi des éléments négatifs qui peuvent en émerger pour les féministes. Premièrement, ces collaborations peuvent établir une hiérarchisation des luttes, et en reléguer une – ou plusieurs – au second plan. Deuxièmement, il y a un risque que les causes féministes se perdent et se délitent dans les mouvements mixtes. Troisièmement, inclure des hommes c’est aussi faire potentiellement face à des discriminations sexistes et agressions sexuelles (Chaponnière, Roux, & Ruault, 2017 : 8).

C’est pour ces raisons que le recours à la mixité est prudent et que les féministes dans des collectifs mixtes prennent également des moments en non-mixité. En revanche, si l’on compare le recours à la non-mixité actuel avec celui des féministes de la deuxième vague, la différence est qu’aujourd’hui : « la mixité coexiste avec la non-mixité au sein même des modes d’organisation et d’action des collectifs féministes contemporains : ils réservent des espaces et des temps particuliers à la non-mixité, qui a donc un caractère particulièrement éphémère et ponctuel » (Chaponnière, Roux, & Ruault, 2017 : 9). Cette non-mixité dérange toujours aujourd’hui comme auparavant, en effet « *il n’en reste pas moins que la non-mixité (de sexe, mais aussi de race notamment) est une pratique de résistance qui dérange les dominants et qui, de ce fait, est régulièrement sanctionnée* » (Chaponnière, Roux, & Ruault, 2017 : 9).

3.2.1.2 Féminismes de la quatrième vague, vers une plus grande visibilité des féminismes ?

Ces dernières années, il semble qu'un renouveau se soit opéré dans la manière dont les enjeux féministes occupent l'espace politique et médiatique, et donc public. Les enjeux féministes apparaissent en effet beaucoup plus présents ces dernières années (Gill, 2016). Rosalind Gill a étudié la question en s'intéressant à la matérialisation des questionnements ayant trait au Féminisme à travers la culture médiatique.

En effet, s'il y a souvent cette impression qu'une résurgence des questions féministes a eu lieu ces dernières années c'est que la culture médiatique a – en grande partie – participé à leur visibilité. Pour Gill, il faut cependant faire attention, elle parle en effet d'une attention accrue pour *certain*s enjeux féministes (Gill, 2016). Pour elle les sujets féministes présents dans les médias vont du « *coverage of Hilary Clinton's campaign for the US presidency, to the current preoccupation with (white, middle/upper class) women on boards, and reporting of the gender pay gap amongst Hollywood actors and actresses* » (Gill, 2016 : 6). Cette vision est étasunienne centrée, mais elle est toutefois facilement transposable à d'autres pays dits occidentaux. Il semble alors que – ces dernières décennies – les enjeux féministes relayés dans et par les médias soient assez restreints dans leur spectre féministe. Il y a plusieurs exemples qui illustrent cela. Par exemple, un grand nombre de porte-parole féministes actuels sont des célébrités, ce qui participe au renforcement de la dimension restrictive du féminisme mentionnée ci-dessus.

Pour la chercheuse Gill, cela n'est pas nécessairement un problème puisque ces célébrités contribuent à visibiliser le Féminisme, cependant « *claiming a feminist identity – without specifying what that means in terms of some kind of politics*⁷ – is problematic » (Gill, 2016 : 10). Lorsque des débats sont organisés, les sujets tournent souvent autour des mêmes axes de « *“positive discrimination” (quotas, hiring practices, women-only shortlists, and so on* » (Gill, 2016 : 7). Un autre sujet qui est lui aussi souvent adressé est celui du sexisme qui est pour Gill « *a contemporary media issue par excellence* » (Gill, 2016 : 6). Ce dernier n'est cependant que rarement traité de façon sérieuse, et lorsque tel est le cas, le traitement médiatique n'est pas souvent bien fait, car « *sexism is generally framed within media [...] as an individual rather than structural or systemic issue, let alone as connected to other*

⁷ Dans le texte original, les termes « identity » et « politics » sont en italique.

inequalities or located in the broader context of neoliberal capitalism » (Gill, 2016 : 7). Les sujets qui sont relayés dans et par les médias sont donc des sujets devenus *mainstream*. Les activistes féministes portant sur des enjeux – par exemple – queer, trans, écolo, etc. ne sont pas ceux retransmis dans les médias traditionnels. Ces militantismes ne trouvent pas le même écho que d'autres, et sont donc souvent restreints aux réseaux sociaux et donc sujets à moins de visibilité (Gill, 2016 : 7).

Il y a aussi ce que les chercheuses britanniques Catherine Rottenberg et Sara Farris, appellent une « *“righting” of feminism*⁸ » (Rottenberg & Farris, 2015), un féminisme qui est très présent dans les médias, et qui est également connu comme étant un féminisme néo-libéral. Ce féminisme n'est donc pas critique du système capitaliste ainsi que des systèmes de domination qui en découlent. Cela n'est pas sans rappeler la période de post-féminisme des années 1980/1990 où « *the solution to injustice is to work on the self rather than to work with others for social and political transformation* » (Gill, 2016 : 8).

Les féminismes de la quatrième vague portent une attention toute particulière au « *privilege checking* », c'est-à-dire à ne pas parler « à la place » d'une autre femme. Cela s'inscrit dans la continuité de l'intersectionnalité – discuté dans la section dédiée à la troisième vague – concept développé dans les années 1980 par l'étasunienne Kimberlé Crenshaw. Pour Munro « *as a tactic, privilege-checking is about reminding someone that they cannot and should not speak for others [...] The phrase ‘check your privilege’ was born on the internet, and young activists who grew up communicating via internet chat rooms appear to have considerably less trouble with the phrase than older feminists. As Sadie Smith has noted in the New Statesman, however, ‘check your privilege’ is often abused as a phrase – used as a means of deflection rather than with any hope of understanding or rapprochement. The emergence of ‘privilegechecking’, however, reflects the reality that mainstream feminism remains dominated by the straight white middle-classes* » (Munro, 2011 : 25).

Cette volonté de laisser chacune s'exprimer s'inscrit dans la lignée des féminismes venus avant, et – comme le souligne Munro – la réalité n'est pas à la hauteur des attentes puisqu'il y a toujours des féminismes dominants et d'autres qui font office de figurants. Les

⁸ « *a ‘righting’ of feminism* », à comprendre ici comme « une ‘droitisation’ du féminisme ».

féminismes de la quatrième vague reprennent de nombreuses luttes des féministes venues avant elles. Il y a une grande visibilité de ces féminismes sur ce qui touche à des questions de sexualité ou encore de représentation des femmes, mais il ne faut pas oublier – comme le souligne Benn – qu’il y a aussi des militantes dans cette quatrième vague qui s’activent pour d’autres choses comme les inégalités salariales entre les femmes et les hommes, etc. (Benn, 2013 : 225). Ainsi, « *the political potential of the fourth wave centers around giving voice to those women still marginalised by the mainstream* » (Munro, 2011 : 25).

Le potentiel des féminismes de la quatrième vague n’a peut-être pas encore été atteint, mais il est en bonne voie. Si on le compare aux féminismes de la troisième vague, des avancées ont été faites comme le souligne Rampton « *the fourth wave of feminism is emerging because (mostly) young women and men realize that the third wave is either overly optimistic or hampered by blinders. Feminism is now moving from the academy and back into the realm of public discourse. Issues that were central to the earliest phases of the women’s movement are receiving national and international attention by mainstream press and politicians: problems like sexual abuse, rape, violence against women, unequal pay, slut-shaming, the pressure on women to conform to a single and unrealistic body-type and the realization that gains in female representation in politics and business, for example, are very slight* » (Rampton, 2008 : 7). Beaucoup de combats ‘anciens’ sont toujours d’actualité et mis sur le devant de la scène par les jeunes générations de féministes de la quatrième vague.

La *queer theory* selon Judith Butler, – vue dans la section de ce travail dédiée à la troisième vague – appelle à un « dépassement » des genres féminin/masculin – et donc de cette binarité – et à voir au-delà. De nos jours, il y a des militantes qui ne se revendiquent pas forcément féministes du fait de ce « dépassement » du genre qu’elles trouvent nécessaire. Pour d’autres militantes le terme « féminisme » ne leur pose pas problème, mais elles s’interrogent cependant sur sa portée, que peut-être il ne sera pas intelligible pour toutes et tous qui souhaitent justement ne pas souscrire à cette binarité supposée du Féminisme. Pour Rampton cependant, « *the word is winning the day. The generation now coming of age sees that we face serious problems because of the way society genders and is gendered, and we need a strong “in-your-face” word to combat those problems. Feminism no longer just refers to the struggles of women; it is a clarion call for gender equity* » (Rampton, 2008 : 7).

Tout le monde n'est pas d'accord sur cette question. Pour certaines et certains, le genre est synonyme de « patriarcat », car le genre « renvoie à un rapport social marqué par le pouvoir et la domination, et dont il faut repérer les bénéficiaires et les opprimés dans le même mouvement analytique » (Bereni, Chauvin, Jaunait, & Revillard, 2012 : 33). La critique de cette pensée binaire a été visibilisée par les mouvements transgenres qui ont grandement participé à la théorisation du genre depuis les années 1990. En effet, « l'identité « trans » remet [...] en question le système de bicatégorisation du genre » (Bereni, Chauvin, Jaunait, & Revillard, 2012 : 43). Comme le souligne Viennot et Wiels, « l'un des sujets les plus clivants du moment est la définition des mots *femmes* et *hommes*, biologiquement parlant, qui a des incidences non négligeables en termes politiques et juridiques pour l'agenda féministe » (Viennot, & Wiels, 2019 : 13).

Comment donc caractériser les féminismes de la quatrième vague ? Pour Rojzman et Surduts, « ce qui semble essentiel pour le féminisme à l'heure actuelle est de tenir bon sur le caractère systémique de l'oppression des femmes, de la domination masculine, et d'être capable de lutter sur tous les aspects de cette oppression. Le féminisme n'a pas à se limiter à un sujet particulier, n'a pas à affadir ses objectifs. Il est au carrefour de toutes les oppressions : de « race » et de classe. Dans tout groupe opprimé et exploité, les femmes le sont toujours plus que leurs homologues hommes (et parfois en outre par ceux-là mêmes), cette réalité est incontournable » (Rojzman & Surduts, 2006 : 192). Voilà pour les caractéristiques de fond, quand est-il de la forme ? Comment Internet permet-il aux féministes de la quatrième vague de militer ?

3.2.2 Caractéristiques de la quatrième vague féministe à l'ère d'Internet

3.2.2.1 Des communautés féministes d'un type différent ?

L'utilisation d'Internet par les féministes de la quatrième vague a donné le change dans l'organisation des féminismes actuels. Pour Jouët, Niemeyer, et Pavard, la théorie de « communauté de mouvement social » du sociologue Buechler – théorie abordée dans la section dédiée à la troisième vague de ce travail – peut s'appliquer aux féminismes de la quatrième vague (Jouët, Niemeyer, & Pavard, 2017). Pour rappel, la définition de « communauté de mouvement social » – comme définie par Buechler – est la suivante : « des réseaux informels d'individus politisés aux frontières fluides, avec des structures décisionnelles flexibles et une division du travail souple » (Buechler, 1990 : 42). Les réseaux sociaux permettent très

précisément cette organisation très souple et horizontale. De plus, les communautés féministes en ligne sont très souvent des réseaux informels qui s'organisent autour d'un sujet précis (e.g., les féminicides, les agressions sexuelles, etc.). La façon dont les militantismes en ligne féministes s'organisent correspond donc à la définition de communauté de mouvement social comme envisagé par Buechler.

Il existe une multitude de communautés féministes en ligne, et plus particulièrement sur les réseaux sociaux. Comme le souligne l'expert en technologies digitales John Horrigan, Internet « *[allows] people to use a range of information and communication technology as a platform to express themselves online and participate in the commons of cyberspace* » (Horrigan, 2007). Internet est une plateforme où il est facile de s'organiser et faire cause commune, car virtuellement, tout le monde – ou presque⁹ – y a accès. Le mouvement des Gilets Jaunes en France en 2018 a par exemple commencé sur les réseaux sociaux. Pour le sociologue français Dominique Cardon, « *Internet affirme sans pudeur ni censure, qu'un espace de parole démocratique peut et doit être le lieu de « n'importe qui »* » (Cardon, 2010 : 41). Nous vivons donc dans une société où l'information et la communication ne sont plus les privilèges des *gate-keepers* traditionnels (e.g., les politiques, les médias traditionnels, etc.) (Cardon, 2010).

Les prises de parole sur Internet font alors l'effet d'un renouveau dans les personnes qui peuvent s'exprimer et, potentiellement, être plus visibles. Cependant, cela pose un certain nombre de questions, comme formulées par Cardon : « Quel genre de politique et de débat rationnel peut émerger d'un tel bazar ? Comment cette prolifération de conversations enchevêtrées, reflet de la tendance des individus à s'exposer, peut-elle faire sens ? Où sont les centres de décision, les représentants et les groupes organisés ? Vu depuis l'espace public traditionnel, Internet ressemble à une tour de Babel. Bruissant, redondant, ingouvernable c'est un dédale que ne cessent d'agiter les polémiques et les rumeurs » (Cardon, 2010 : 77). Serions-nous alors dans une ère d'une « *DIY [Do It Yourself] culture of political activity* » dans les termes d'Helen Margetts (Margetts in Katz & Crotty, 2006 : 533) ? Ainsi, les militantismes féministes en ligne s'inscrivent dans cette « démocratie internet » donc Cardon parle dans son

⁹ Référence à la fracture numérique qui peut être définie comme « les inégalités liées à la diffusion des TIC [Technologies de l'Information et de la Communication] » (Rallet, Alain, & Rochelandet, Fabrice. (2004). La fracture numérique : une faille sans fondement ?, *Réseaux*, 127-128 : 5-6, 19-54, <https://www.cairn.info/revue--2004-5-page-19.htm>).

ouvrage *La démocratie Internet - Promesses et limites*. Ces militantismes peuvent – de prime abord – apparaître différents de ceux venus avant, mais comme discuté plus haut, il n'est pas nouveau pour les féministes de s'emparer des nouvelles technologies. Cette multitude de féminismes en ligne peut donc – comme Cardon le souligne par rapport aux usages faits d'Internet – participer à brouiller ce qui est dit et donc s'apparenter à un fouillis de discours et d'idées.

Pour la journaliste britannique Helen Lewis, il y a une résurgence du Féminisme ces dernières années : « *it feels as though there's a greater energy to the feminist movement now than I've experienced before in my adult life; there's a critical mass of women who just won't shut up about the things they care about* » (New Statesman, 2013). Avec Internet, les paroles féministes sont plus facilement partagées et visibles – ce qui participe à cette impression de « masse de femmes » dont parle Lewis. Pour la journaliste et écrivaine britannique – Melissa Benn – un élément caractéristique de la quatrième vague féministe relève des préoccupations culturelles qui émanent des féminismes actuels, par exemple : « *how issues of representation of women or the lack of representation of women or the grossly distorted representation of women have taken top billing, with violence against women coming a close, and connected, second. Almost every week, one can tune into or read a debate about the oversexualized representation of girls in everything from Disney films to young girls' clothing, music videos or computer games. Young feminists are doing important work alerting us to the horrors of sexual abuse, rape and domestic violence* » (Benn, 2013 : 224).

Cependant, il y a un revers de la médaille à militer en ligne. Cela s'applique pour les féministes, mais aussi pour d'autres types de militantisme. Benn donne l'exemple de Caroline Criado-Perez – une féministe qui a persuadé la Banque d'Angleterre d'imprimer des billets à l'effigie de Jane Austen – qui a reçu – pour la raison énoncée – des menaces de viols et de mort sur le réseau social Twitter (Benn, 2013 : 224). Ce n'est – malheureusement – qu'un exemple parmi tant d'autres. Bon nombre de militantes féministes sur les réseaux sociaux sont quotidiennement harcelées, reçoivent des menaces de viols et/ou de viol, sont insultées et traînées dans la boue. Sous couvert d'anonymat, un véritable déferlement de haine s'abat ainsi sur les militantes féministes. Cela n'est pas nouveau, les causes féministes ont été critiquées en tout temps, mais l'usage d'Internet a rendu ces oppositions plus visibles, plus frontales encore même qu'auparavant. Si les militantismes féministes sont plus visibles, les oppositions le

seront-elles aussi. Comme le souligne Michelle Goldberg « même si le féminisme en ligne s’est révélé être une véritable force motrice pour le changement, bon nombre des féministes digitales les plus convaincues vous diront aujourd’hui qu’il est devenu toxique. En effet, on observe l’émergence d’un nouveau genre d’articles, écrits par des personnes se sentant émotionnellement ravagées par leur engagement féministe – non pas à cause des trolls sexistes, mais à cause de la violence et de l’intransigeance des autres féministes » (Goldberg, 2014).

Pour la chercheuse Armelle Weil, il y a plusieurs causes imputables à ces violences que les féministes affrontent sur Internet « *telles que les dissensions internes classiques dans le milieu féministe et la distance interpersonnelle plus importante qu’induit Internet* » (Weil, 2017 : 71). Mais la plus importante – selon Weil – se trouve dans « *une sorte de quête de « perfection » militante, impliquant qu’aucun faux pas n’est toléré de la part des activistes* » (Weil, 2017 : 72). Cette perfection dont Weil parle est celle qui se trouve dans le vocabulaire des militantes, dans les sujets qu’elles abordent, ainsi que la grande importance donnée à l’intersectionnalité. Dévier de cela, ou se ‘tromper’ (e.g., en utilisant les « mauvaises » terminologies, en n’étant pas assez inclusives, etc.) c’est s’exposer à de potentielles représailles de la part d’autres militantes féministes. Cela a comme répercussions, une censure de la part des militantes elles-mêmes, pour que ces dernières ne s’exposent pas à un retour de bâton. Ainsi, comme le résume la chercheuse Hester Baer, « *digital platforms similarly occupy a double function as sites of empowerment and identity formation, on the one hand, and of surveillance and self-monitoring, on the other, particularly for women* » (Baer, 2016 : 24).

Un autre revers de la médaille au militantisme en ligne se trouve dans l’environnement même dans lequel ce dernier se situe, c’est-à-dire, un environnement néo-libéral. Phillips et Cree décrivent le néolibéralisme comme étant « *a guiding ethos in contemporary politics and economics, [that] promotes market deregulation and privatization ; individual responsibility, autonomy, and choice* » (Phillips & Cree, 2014 : 2). Ainsi, les militantes féministes en ligne n’ont guère de choix que de contribuer à cet environnement puisque leur présence même sur les réseaux les implique dedans. Phillips et Cree le résument ainsi : « *engaging in feminist content creation in a digital environment therefore requires constant negotiation between individual self-branding and promotional activities and the advancement of collective politics*

» (Phillips & Cree, 2014 : 2). Cela passe aussi parfois par un *self branding*¹⁰ très poussé, le *self branding* étant un « *set of practices and a mindset, a way of thinking about the self as a salable commodity that can tempt a potential employer* » (Marwick, 2013 : 166). Pour que ce processus soit efficace, il faut – selon Pruchniewska – que « *the processes of personal branding and promotion must be recognizably linked to creativity and deeper values to appear authentic* » (Pruchniewska, 2017 : 4).

Les féminismes de la quatrième vague ont aussi eu comme conséquence une plus grande visibilité des enjeux féministes dans les médias. En effet, pour Benn, « *the revival of contemporary feminism is not just confined to a clutch of campaigns. Its energy has created, or revived, a wide range of journalist voices, an explosion of new magazines and web ventures, and a resurgence of student feminist activism* » (Benn, 2013 : 224). Dans « Y’a pas mort d’homme – Épisode 6 » du podcast *Programme B*, les journalistes Hélène Goutany et Fiona Texeire interrogent Virginie Vilar – reporter pour Envoyé Spécial sur France 2 – et Lénéïg Bredoux – journaliste à Mediapart – à propos des violences sexuelles et sexistes et la façon dont les choses ont évolué depuis #MeToo.

Le mouvement #MeToo origine des États-Unis en 2017 dans le sillage des révélations du *New Yorker* et du *New York Times* de l’affaire Weinstein. Ce producteur étasunien – véritable magnat d’Hollywood – déchu après avoir été accusé par plus d’une centaine de femmes de viol ou agression sexuelle a été condamné à 23 ans de prison pour certaines des agressions. C’est l’actrice étasunienne – Alyssa Milano – qui en l’accusant publiquement appelle les femmes victimes de violence sexuelle à l’exprimer sur les réseaux sociaux en écrivant « *me too* » (Fraisie, 2020). Dans les premières vingt-quatre heures suivant la création de #MeToo, ce dernier fut repris douze millions de fois (Mendes, Ringrose, & Keller, 2018 : 236). Le *hashtag feminism* est « *one of the most popular forms of feminist activism and involves using hashtags (the # symbol followed by a thematic word or phrase) to produce communities of conversation among disparate Twitter users* » (Mendes, Ringrose, & Keller, 2018 : 236). Milano n’est cependant pas à l’origine de cette expression, c’est Tarana Burke – activiste et travailleuse

¹⁰ L’expression *self-branding* ne se traduit pas très bien en français, l’idée est de faire une auto-évaluation de son image.

sociale new-yorkaise – qui, en 2006, utilisa *me too* pour lancer une campagne visant à dénoncer les agressions sexuelles dans les quartiers défavorisés et à soutenir les victimes.

Pour la philosophe française Geneviève Fraisse, l'affaire Weinstein « fait partie des moments d'histoire, avec un grand H, où d'un coup se condense une colère, ce que j'appelle même une révolte. Ce qui se produit va bien au-delà du fait divers, si tant est qu'on ait pu considérer les violences à l'encontre des femmes comme des faits divers. D'entrée de jeu, cette affaire est apparue comme quelque chose de collectif, de pluriel [...] C'est un véritable événement, parce que cette affaire fait tomber un des hommes les plus puissants du monde [...] C'est politique parce que les femmes demandent justice, elles remettent en cause un rapport de force. C'est cela le politique, c'est quand un groupe d'opprimés dit : « Ça suffit. » » (Fraisse, 2020 : 120).

Cette affaire a donc eu un retentissement mondial, des milliers de femmes purent partager leur histoire et voir qu'elles n'étaient pas seules. La médiatisation de cette affaire, ainsi que les réseaux sociaux ont participé à en faire un moment aussi impactant. Dans l'épisode « Y'a pas mort d'homme » du podcast *Programme B*, les intervenantes discutent de ce déplacement tangible qui s'est opéré ces dernières années concernant les violences contre les femmes et de leur réception. De nombreuses affaires concernant des hommes de pouvoir accusés de violences sexuelles se sont fait entendre ces dernières années. Que des femmes accusent des hommes de violences sexuelles n'est pas nouveau, mais – ce qui a un peu changé – c'est la manière dont ces paroles sont maintenant accueillies.

Les deux journalistes Virginie Vilar et Lénéig Bredoux expliquent que ce qui paraît aujourd'hui assez étrange, voire irréel, est que – avant *#MeToo* – nombreux hommes dans les rédactions (e.g., journalistes, rédacteurs, etc.) étaient connus pour avoir 'les mains un peu baladeuses', ou faire 'des blagues lourdes', ou avoir fait 'des avances déplacées' à leurs collègues femmes. Vilar raconte que lorsque de nouvelles employées arrivaient à la rédaction, elles étaient 'prévenues' – de manière informelle – qu'il fallait qu'elles fassent attention avec untel ou untel, qu'elles n'aillent pas seule dans le bureau de Monsieur X. Ce qui choque Vilar de manière rétrospective, c'est que même si ces hommes étaient connus de tous et de toutes, rien n'était fait, les journalistes n'enquêtaient pas, et donc – dans une certaine mesure – n'effectuaient pas leur travail.

Les féminismes de la quatrième vague participent à visibiliser ce genre de violences qui s’immiscent dans la vie d’une femme. Les violences faites aux femmes étaient des combats de proue pour les féministes de la deuxième et troisième vagues féministes. Avec la quatrième vague, ces luttes sont toujours présentes et l’utilisation, notamment, des réseaux sociaux participe à les rendre visibles. Plus récemment, en Belgique et – plus précisément à Bruxelles – le mouvement #Balance ton bar a été créé après que plusieurs viols ont eu lieu dans les mêmes bars de la capitale. Sur la page Instagram de #Balance ton bar, des témoignages de femmes ayant été agressées sexuelles dans des bars – ou par des personnes y travaillant – sont postés de manière anonyme quasi quotidiennement. La notion d’*organizing community* (organisation de la communauté) a – jusque dans les années 1990/début années 2000 – largement été ignoré par les littératures. *Organizing community* fait référence à une communauté – ou ensemble de communautés – présente dans un mouvement social (Stall & Stoecker, 1998 : 729). Pour les deux chercheuses Susan Stall et Randy Stoecker, cela s’avère être un ‘oubli’ important puisque « *the community is more than just the informal backstage relationships between movement members or the foundation for social movement action. It sustains the movement potential during the hard times, when the movement itself may be in abeyance. [...] Community organizing can, in fact, refer to the entire process of organizing relationships, identifying issues, mobilizing around those issues, and building and enduring organization* » (Stall & Stoecker, 1998 : 730).

Ainsi, étudier les féminismes de la quatrième vague par le prisme de l’organisation de la communauté se révèle un excellent outil pour comprendre les relations qui sont entretenues au sein même des communautés féministes. En effet, « *the organizational structure and practices of social movement organizations and actors are not gender neutral* » (Stall & Stoecker, 1998 : 730). Cela a été montré tout au long de ce travail. Avec les féminismes de la quatrième vague, la notion de communauté est tout particulièrement intéressante puisque les causes féministes sont très diffuses et donc en résulte un nombre conséquent de communautés féministes. Pour la chercheuse étasunienne Harriet Kimble Wyre, « *the fourth wave distinguishes itself by stressing spirituality and community in particular [...] the need to turn from concerns about “me” to concern for the planet and all its beings; and the sense that, for us in the fourth wave, what is most important is to put ourselves in the service of the world* » (Wyre, 2009 : 185-186). Ainsi, les communautés féministes de la quatrième vague seraient différentes de celles des vagues précédentes.

3.2.2.2 La quatrième vague à l'heure d'Internet, ou l'ère de la communication et la fin du militantisme ?

L'existence de la quatrième vague féministe serait donc liée à l'usage fait d'Internet par les féministes. Pour certaines chercheuses – comme vu précédemment – cela n'est pas suffisant pour affirmer l'existence d'une nouvelle vague. Il apparaît cependant que l'usage d'Internet a changé la donne dans les militantismes féministes actuels. La littérature du *feminist web* a commencé en 2014 du côté des chercheuses anglophones (Jouët, Niemeyer, & Pavard, 2017). Dans les mots de la chercheuse Aristeia Fotopoulou, l'engagement numérique est « *often used to describe the adoption of a set of digital media practices (social media, email, websites) by both civil society organisations and individuals from marginalised groups that are also usually targeted by governmental agencies* » (Fotopoulou, 2014 : 3).

Il est important de souligner que le rapport des féministes à la technologie a toujours été présent. Selon la sociologue britannique Judy Wajcman, « les théories sur le genre et la technologie ont considérablement évolué durant les deux dernières décennies. Alors que le féminisme de la seconde vague a généré un fatalisme qui insistait sur le rôle de la technologie dans la reproduction du patriarcat, dans les années 1990 les auteurs cyber-féministes ont célébré les technologies digitales comme étant en soi libératrices pour les femmes » (Wajcman, 2007 : 287). Ainsi, les féministes de la troisième vague avaient déjà fait un usage d'Internet dans leurs militantismes, mais ce n'était cependant pas une des caractéristiques principales de cette vague.

Pour Jouët, Niemeyer, et Pavard « l'architecture des espaces numériques qui se fonde sur les principes de l'horizontalité des échanges et de nivellement hiérarchique a favorisé leur [féministes actuelles] prise de parole politique en ligne » (Jouët, Niemeyer, & Pavard, 2017 : 37). Même si les militantismes qui en ressortent sont nouveaux, la manière de s'approprier de nouveaux modes de communication n'est, elle, pas novatrice puisque « l'explosion de l'activisme numérique des femmes s'inscrit également dans la filiation du militantisme féministe qui, dès la fin du XIXe siècle, a eu recours aux médias alternatifs pour défendre la cause des femmes » (Jouët, Niemeyer, & Pavard, 2017 : 37).

Si les militantismes féministes actuels se sont emparés d'Internet, ils ne sont cependant pas égaux devant son utilisation. Les jeunes militantes ont en effet plus de facilité à utiliser

Internet et les réseaux sociaux par exemple. Pour avoir le plus d'impact possible, il n'est en effet pas suffisant d'être présente – ou même active – sur les réseaux sociaux, il faut également le savoir-faire qui va avec. Militer en ligne suppose de connaître le langage numérique et de se l'approprier. Il faut en effet que les informations relayées soient bien présentées afin d'avoir une incidence sur le public visé.

Les féminismes en ligne permettent aussi d'éduquer les plus jeunes aux questions féministes et de forger une conscience politique. En effet, pour Jouët, Niemeyer, et Pavard « les réseaux sociaux, peuvent aussi être un lien de formation politique et aller au-delà des collectifs/comptes suivis » (Jouët, Niemeyer, & Pavard, 2017 : 43). Internet – et l'utilisation qu'en font les jeunes féministes – a permis de créer un espace de convergence des luttes. Pourtant – comme le précise Jouët, Niemeyer, et Pavard – « si le déplacement des collectifs féministes sur le web a donné naissance à de nouvelles formes d'action collective, celles-ci ne sont pas pour autant une alternative au militantisme classique [...] l'action sur le terrain demeure essentielle qu'il s'agisse de manifestations de rue ou d'opératives de lobbying auprès des acteurs publics et des journalistes. Le numérique ne se supplée donc pas au répertoire d'actions traditionnelles, par contre, il l'élargit grâce à une plus vaste panoplie de moyens destinés à accroître son influence (mails, listes de diffusion, pétitions en ligne, réseaux sociaux) » (Jouët, Niemeyer, & Pavard, 2017 : 50). Les militantismes en ligne semblent donc nécessaires à l'ère du numérique, mais ils doivent être couplés à des actions hors-ligne, car pour que des changements se fassent il faut que les causes trouvent un écho dans les paysages institutionnels et médiatiques.

Pour la chercheuse suisse – Armelle Weill – les militantismes féministes en ligne sont nombreux et se trouvent perpétuellement au cœur de cette tension entre « l'IRL » (*In Real Life*) et « l'IVL » (*In Virtual Life*) (Weil, 2017). Pour Weil, cette multitude de féminismes en ligne soulève plusieurs questions : « s'agit-il d'un moyen pour développer l'activisme, recruter, appeler à la conscientisation et à l'action, qui devrait quitter la sphère d'Internet et aurait son apogée dans l'espace que l'on pourrait qualifier, par rapport au virtuel, de « réel » ? » (Weil, 2017 : 67). Autrement dit, quels seraient les objectifs de ces militantismes ? Pour les chercheuses Josiane Jouët, Katharina Niemeyer, et Bibia Pavard les militantismes féministes à l'heure d'Internet relèveraient plutôt de la communication que du militantisme, car « même si *in fine* il s'agit toujours de provoquer le changement par un rapport de force et de combattre les

inégalités comme les discriminations, les actions en ligne s'inscrivent davantage dans le registre de la campagne de communication que dans celle de la lutte sociale qui n'a pas pour autant disparu » (Jouët, Niemeyer, & Pavard, 2017 : 25). Comme le souligne Weil, les recherches scientifiques sur les militantismes en ligne en sont encore au stade embryonnaire. Il existe cependant des travaux à ce sujet qui permettent de comprendre un peu mieux les motivations des militantes féministes qui ont une présence en ligne, comment ces dernières perçoivent le Féminisme, comment elles y viennent, et comment elles combinent – ou non – des actions en ligne et hors ligne.

Pour le sociologue Marc Bessin et la philosophe Elsa Dorlin, « l'hypothèse la plus probante [...] est qu'une nouvelle génération arrive majoritairement au féminisme par la « théorie », alors que leurs mères [féministes des années 1970] ont rencontré le féminisme par et dans la « pratique » (Bessin & Dorlin, 2005 : 13). Pour Weil, l'arrivée des féministes actuelles dans le Féminisme sont « *multisituées [...], de manière prépondérante par des textes, mais aussi par des relations ou des espaces de sociabilité* » (Weil, 2017 : 69). Ainsi – selon cette vision – il n'y a pas une désertion des militantismes de terrain, mais plutôt un élargissement : les militantismes féministes prennent place dans plusieurs espaces, que ces derniers soient en ligne ou sur le terrain. Il apparaît cependant que certains militantismes en ligne visent plus à construire une « culture féministe (artistique, sociale, intellectuelle) ou débattre de questionnements théoriques et pratiques [que de] revendiquer des droits ou de dénoncer des discriminations de manière directe » (Weil, 2017 : 74). Cela n'empêche cependant pas la dimension radicale du féminisme dans les militantismes en ligne.

La chercheuse Weil a identifié trois caractéristiques aux militantismes en ligne. Pour elle, le premier concerne « la réappropriation des moyens de production de l'information : le web militant, quelle que soit son orientation, propose systématiquement une lecture critique de l'actualité, des normes et des interprétations mainstream » (Weil, 2017 : 78). Autrement dit, les militantismes féministes en ligne permettent d'informer et de décrypter l'actualité en temps réel, et ce, selon un prisme féministe. La deuxième caractéristique concerne « la création d'une communauté d'activistes dormant·e·s » : au cours de l'activité virtuelle, un large réseau de militant·e·s potentiel·le·s ou en devenir se forme, dont une partie répondra présente lors d'appels à la mobilisation virtuelle ou réelle » (Weil, 2017 : 79). Cela veut donc dire qu'il y aura toujours une possibilité de mobiliser rapidement les militantes en ligne. La dernière

caractéristique des féminismes en ligne selon Weil, est liée à son « *« effet surrégénérateur » : le web tient un rôle de devanure, d’activation constante des consciences et des communautés, qui favorise l’engagement et la mobilisation* » (Weil, 2017 : 81). Autrement dit, militer en ligne permet aux féministes d’acquérir un sentiment de légitimité fort à la cause Féministe.

Pour les chercheuses Éliane Viennot et Joëlle Wiels, nous sommes dans une période de « *succès du féminisme – et d’un succès qu’on ne pouvait même pas imaginer jusqu’à la fin du siècle dernier* » (Viennot, & Wiels, 2019 : 9), car, « les femmes, individuellement ou en groupe, s’élèvent contre ce qui les opprime concrètement, ici et maintenant, et contre les dominants qu’elles ont en face d’elles. Si elles les contestent, si elles cherchent à les mettre en difficulté, à rogner leur pouvoir, alors leur action relève du féminisme, et elle est bénéfique à toutes – même si les fruits de leur lutte ne sont pas perceptibles pour celles qui luttent ailleurs contre d’autres dominants » (Viennot, & Wiels, 2019 : 13).

Le Féminisme est pluriel, car « *les femmes sont diverses [ainsi] il est assez logique que leurs points de vue le soient aussi. Le propre du féminisme, c’est justement de les inciter à dépasser leurs différences pour retrouver ce qui les unit* » (Perrot, 2020 : 12). Les féminismes actuels sont divers, mais ce n’est pas pour autant qu’il faut en faire la critique. Ils ne sont peut-être pas en mesure de converger maintenant, car il y a – pour l’instant – trop d’enjeux féministes qui concernent une multitude de femmes.

Tableau 4 - Récapitulatif des féminismes constitutifs de la quatrième vague (élaboration par l'autrice)

Profils des militantes (P1)	Revendications des militantes (P2)	Modes d'action (P3)	Structures organisationnelles (P4)	Changements institutionnels (P5)
• Jeunes femmes, hommes, personnes queer	• Luites intersectionnelles ; • Inclusivité, « check your privilege » • Dépassement de la pensée de genre comme binaire	• Utilisation d'Internet et plus particulièrement des réseaux sociaux	• Réseaux informels ; • Communautés féministes Internet • (non)-mixité prudente	• Différents en fonction des pays

Pour conclure, même si l'existence de la quatrième vague féministe est contestée, il y a bel et bien des caractéristiques communes aux féminismes constitutives de cette dernière. L'utilisation d'Internet – et des réseaux sociaux – a grandement participé à un renouveau dans les profils des féministes, ainsi que les modes d'action des militantes. En effet, il y a beaucoup de jeunes militantes au sein des féminismes de la quatrième vague. Les revendications de ces féministes s'inscrivent dans celles de leurs aînées avec – toutefois – une inclusivité encore plus forte dans les combats entrepris. Comme mode d'action, on observe un renouveau avec l'utilisation des nouvelles technologies disponibles grâce à Internet – comme les réseaux sociaux. En ce qui concerne les changements institutionnels, les mêmes éléments s'appliquent que ceux discutés pour la troisième vague : la quatrième vague est très récente, car elle a débuté en 2008, et les changements diffèrent en fonction des pays.

Les différents féminismes constitutifs de la quatrième vague remplissent donc les caractéristiques d'une vague féministe, car les cinq propositions se voient – en partie – vérifiées.

Conclusion

Ce mémoire avait pour but de traiter des différents féminismes allant du 19^e siècle à nos jours, dans les pays dits occidentaux. Ces féminismes multiples ont été abordés sous l'angle de la métaphore de la « vague féministe ». Le terme de « vague féministe » avait été défini comme suit : une vague féministe débute lorsque des idéologies et revendications nouvelles – couplées à un ou plusieurs modes d'action nouveaux – sont respectivement incarnées et utilisées. Ainsi, le postulat de départ de ce travail était qu'il existe quatre vagues féministes distinctes et que ces dernières prirent place entre le 19^e siècle jusqu'à nos jours, avec – au sein d'une même vague – plusieurs féminismes. La première vague féministe – qui s'étala du 19^e au début du 20^e siècles – concernait l'obtention du suffrage féminin ; la deuxième vague féministe – qui prit place à partir des années 1970 – avait trait à un plus grand contrôle des femmes sur leur corps ; la troisième vague féministe – qui commença dans les années 1990 – voulait faire du Féminisme un combat plus intersectionnel ; et, enfin, la quatrième vague féministe – qui s'initia en 2008 – pense les militantismes féministes à l'heure d'Internet, et plus particulièrement, des réseaux sociaux.

La question de recherche était donc la suivante : peut-on distinguer quatre vagues féministes ? Avec comme sous-question : il y a-t-il différents composants au sein des féminismes ? Afin de répondre à la question de recherche, cinq propositions furent considérées : (P1) les profils des militantes féministes changent d'une vague féministe à une autre ; (P2) les revendications des militantes féministes changent d'une vague féministe à une autre ; (P3) les modes d'action des militantes féministes évoluent d'une vague féministe à une autre ; (P4) les structures organisationnelles des mouvements féministes changent d'une vague féministe à une autre ; et (P5) des changements institutionnels s'opèrent à la suite des revendications des militantes féministes à l'intérieur de chaque vague.

Une synthèse des quatre vagues féministes – sous forme de tableau – a été élaborée afin d'amorcer la conclusion de ce mémoire.

Tableau 5 - Synthèse des quatre vagues féministes (élaboration par l'autrice)

Vagues / Caractéristiques	Première vague	Deuxième vague	Troisième vague	Quatrième vague
Profil	Femmes noires exclues des organisations féministes blanches	Un mouvement des femmes ? ; <i>color-blind theory</i>	Universitaires ; jeunes femmes, hommes, personnes queer	Très diversifié
Revendications	Suffrage féminin ; droits civiques	« Libération des femmes » ; « Le privé est politique »	Intersectionnelles	Intersectionnelles ; « <i>check your privilege</i> »
Mode d'action	Assemblées publiques ; journaux ; propositions de loi ; actions violentes	Recours aux médias traditionnels et militants	Écrits académiques ; recours aux médias traditionnels et militants, début utilisation Internet	Internet ; réseaux sociaux
Structure	<i>Suffrage/Women's societies ; women's political organizations</i>	Hiérarchiques/non hiérarchiques ; pas de figure de proue	Principe de mixité ; structures formelles et informelles	Réseaux formels et informels ; (non)-mixité ; communautés féministes Internet
Changements institutionnels	Suffrage féminin	Dépénalisation de l'avortement ; accès à la contraception	Différents en fonction des pays	Différents en fonction des pays

La métaphore de la vague féministe est – comme il a été vu tout du long de ce mémoire – loin de mettre d'accord les chercheuses féministes entre elles. Pour certaines, cette métaphore dessert la cause Féminisme, car elle serait trop restrictive et ne prendrait pas en compte la pluralité des féminismes à l'intérieur d'une même vague. Un autre argument contre l'utilisation de cette métaphore concerne le caractère temporel supposé qui serait sous-entendu par cette expression. La métaphore de la vague féministe participerait en effet à établir des ruptures trop radicales entre les féminismes des différentes époques. En résulterait alors un morcèlement des féminismes, et donc une perte de continuité dans les combats féministes. Pour d'autres, ces raisons ne sont pas valables, car la métaphore de la vague permettrait, au contraire, d'exprimer cette continuité des féminismes, en les regroupant en plusieurs vagues distinctes. L'utilisation de la métaphore permettrait alors une meilleure vue sur les féminismes.

Dans ce travail, la métaphore de la vague a été envisagée comme un outil permettant d'organiser les différents militantismes féministes, et ce, à travers les époques. Le but était d'établir les caractéristiques de chaque vague féministe, afin de pouvoir déterminer quels étaient les féminismes qui constituaient chacune de ces vagues. Le piège se situe potentiellement ici. En effet, parler en termes de « vague féministe » peut contribuer à 'uniformiser' les différents féminismes composant une même vague. Le travail fourni dans le

cadre de la réalisation de ce mémoire a été effectué en gardant en tête ce ‘piège’ afin de l’éviter. C’est pour cela que – tout du long de ce mémoire – une attention toute particulière a été consacrée à créer et faire dialoguer les différentes littératures féministes entre elles. Les points de vue contraires exprimés par des féministes (militantes et/ou chercheuses) ont permis de mettre en exergue les caractéristiques communes aux différents féminismes au sein des vagues.

Quelles réponses apporter donc à la question de recherche : peut-on distinguer quatre vagues féministes ? – et à la sous-question : il y a-t-il différents composants au sein des féminismes ? Cette analyse permet d’affirmer qu’il existe bien quatre vagues féministes distinctes – que ces dernières ont pris place entre le 19^e siècle jusqu’à nos jours – et qu’il y a également différents composants au sein des féminismes. En regardant le tableau 5 intitulé « synthèse des quatre vagues féministes », il apparaît qu’une évolution certaine entre les féminismes des différentes vagues a pris place. Les cinq propositions – fil conducteur de ce mémoire – ont permis de déterminer les différentes caractéristiques propres à chaque vague féministe, et donc aux féminismes les composants.

Les féministes de la première vague avaient pour but d’obtenir le droit de vote et, plus globalement, les droits civils et civiques ; elles œuvrèrent en cela. Il y avait des divergences au sein même de ces féministes avec – par exemple – les féministes noires qui étaient mises de côté par les féministes blanches aux États-Unis. Cependant, l’objectif poursuivi par ces femmes était le même : accéder au suffrage. De plus, les féministes de la première vague s’organisaient en rejoignant des organisations comme des *suffrage societies*, *women’s societies*, ou encore des *women’s political organizations*. Les modes d’action étaient aussi similaires avec, entre autres, la tenue d’assemblées publiques, ou encore les propositions de loi. Même si les modes d’action employés par suffragettes marquèrent un tournant dans la lutte, ils ne marquent pas un changement de vague. Les luttes des féministes de la première vague portèrent leurs fruits avec l’obtention dans les pays dits occidentaux du suffrage féminin.

Avec la seconde vague – qui commença dans les années 1970 – les revendications féministes changèrent. Ces dernières avaient cette fois-ci trait à une « libération des femmes », c’est-à-dire que les femmes puissent avoir le contrôle de leur corps. Cela concernait donc – entre autres – le droit à l’avortement, l’accès à une contraception, la liberté de pouvoir aimer, et ce indépendamment du genre. Les féminismes de la deuxième vague étaient néanmoins

fragmentés. Il existe un mythe – qui perdure encore de nos jours – selon lequel les féministes blanches de la deuxième vague étaient racistes. Comme il a été vu dans ce mémoire, les choses ne sont pas aussi tranchées. Il est cependant vrai que les féminismes blancs étaient les féminismes dominants à l'époque. En effet, les féministes blanches de la seconde vague voulaient créer *un* mouvement des femmes uni. Ce faisant, les dominations autres que patriarcales étaient exclues du vécu des femmes. Cela s'avérait problématique pour les femmes racisées qui ne vivaient pas les mêmes expériences que les femmes blanches. Ainsi, un coche a été manqué avec cette deuxième vague féministe. Cependant, s'il y avait bien des divergences au sein des féminismes de la deuxième vague, les caractéristiques de la vague sont bien remplies. En effet, les féministes s'accordaient principalement sur les mêmes revendications, même si le « je » caractéristique de la deuxième vague occultait le fait qu'il n'y en pas qu'*une* seule voix à faire entendre, mais bien plusieurs.

La troisième vague féministe – qui commença dans les années 1990 – est particulière, car elle marque une rupture avec les deux premières vagues féministes. C'est en effet au sein du monde académique – contrairement aux deux autres – que cette vague émergea. De plus avec la troisième vague féministe c'est un nouveau débat qui émergea au sein de la communauté de chercheuses : la troisième vague existe-t-elle réellement ? Le travail effectué dans ce mémoire montre que oui. Les féminismes de la troisième vague se voulaient plus inclusifs, et plus intersectionnels que les féminismes qui les ont précédés. Ce faisant, il peut sembler qu'avec la troisième vague féministe une 'explosion' de féminismes prit place. Cela vient justement de cette plus grande intersectionnalité. Des combats des féministes de la deuxième vague furent repris dans les féminismes de la troisième. Mais ces derniers faisaient cependant bien partie d'une nouvelle vague. En effet, les féministes de la troisième vague avaient de nouveaux enjeux féministes pour lesquels elles se battaient (e.g., violences contre les enfants, lutter contre le SIDA/VIH, etc.), tout en ayant hérité des combats de leurs aînées (e.g., violences contre les femmes, etc.). L'étude de la troisième vague montre cependant une limite aux propositions établies dans ce travail. En effet, les changements institutionnels ne sont pas automatiques. Militantisme ne rime – dans la vie réelle – pas avec automatisme. Les changements institutionnels prennent du temps. Ainsi, la troisième vague ne respecte pas pleinement les caractéristiques d'une vague.

Le même constat se pose pour la quatrième vague féministe. Là encore, l'existence même de la quatrième vague féministe fait débat. Pour certaines chercheuses, elle n'existe tout bonnement pas. L'étude menée ici montre l'existence d'une quatrième vague féministe. Seulement, cette vague ne remplit pas exactement – comme pour la troisième – toutes les caractéristiques d'une vague. Il apparaît clair que, ce qui distingue la quatrième de la troisième vague féministe, est l'utilisation d'Internet et, plus précisément, des réseaux sociaux, par les féministes actuelles. Beaucoup de revendications et de luttes entreprises par les féministes de la troisième vague se retrouvent dans les féminismes de la quatrième. Cependant, les féminismes de la quatrième vague semblent être d'une plus grande inclusivité et intersectionnalité. La limite des caractéristiques établies dans ce travail pour définir une vague féministe est – ici encore – la même que celle pour la troisième vague : les changements institutionnels. En effet, la quatrième vague a seulement débuté en 2008, soit il a une quatorzaine d'années. Observer des changements institutionnels prend du temps. De plus, cela dépend aussi grandement du pays dans lequel on se trouve.

Les réponses apportées aux propositions sont donc les suivantes :

P1 : les profils des militantes féministes changent d'une vague féministe à une autre. La proposition est vérifiée. Les militantismes sont en effet devenus de plus en plus inclusifs (des questions liées à la race, au genre etc.) au fil des vagues, et cela s'exprime dans le profil des militantes féministes.

P2 : les revendications des militantes féministes changent d'une vague féministe à une autre. La proposition est vérifiée. Les enjeux féministes sont devenus de plus en plus variés et inclusifs d'une vague à l'autre. S'il y a bien une continuité dans les revendications féministes au fil des vagues, de nouvelles revendications sont présentes à chaque nouvelle vague.

P3 : les modes d'action des militantes féministes évoluent d'une vague féministe à une autre. La proposition est vérifiée. Comme pour les revendications féministes, il y a une continuité dans les modes d'action utilisés par les militantes de vague différente. Il y a donc cet héritage dans les modes d'action, avec toutefois des spécificités propres à chaque vague.

P4 : les structures organisationnelles des mouvements féministes changent d'une vague féministe à une autre. La proposition est vérifiée. Il y a là aussi une continuité dans le mode organisationnel des féminismes des différentes vagues. Structures hiérarchiques et non-hiérarchique se sont souvent côtoyées au sein d'une même vague. Cependant, un glissement s'est également opéré sur des modes organisationnels formels et informels. Il y a donc bien eu des changements dans les structures des mouvements féministes de vague en vague.

P5 : des changements institutionnels s'opèrent à la suite des revendications des militantes féministes à l'intérieur de chaque vague. La proposition est en partie vérifiée. Elle représente une limite à ce travail. Les changements institutionnels se font graduellement et pour les observer il faut un temps long. Avec la troisième et quatrième vagues féministes ce temps long n'est pas possible.

Pour finir cette conclusion et ce mémoire, quelques réflexions personnelles seront maintenant développées. Elles permettront de mieux appréhender la question du Féminisme, ainsi que la diffusion des causes féministes à travers les époques – comme il a été vu tout au long de ce mémoire. La question qui sera posée ici est la suivante : le Féminisme serait-il devenu incompréhensible ? Ou serait-il plutôt arrivé à l'étape logique qui s'inscrirait dans la lignée des combats qui l'ont précédée ? En effet, les femmes n'ont jamais cessé de se battre pour obtenir leurs droits – si bien à travers les époques qu'à travers le monde. Faire tomber le patriarcat ne se fait pas en un jour. Des droits ont certainement été acquis, mais la société actuelle fonctionne toujours à deux vitesses. Il reste encore un long chemin à parcourir pour prétendre arriver un jour à une égalité réelle. Encore faudrait-il s'accorder sur ce qu'on entend par ce terme 'd'égalité'. Pour certains, les femmes dans les pays dit occidentaux sont bien loties. Les arguments présentés sont irrémédiablement les mêmes : il y a pire ailleurs ; dans certains pays les femmes peuvent être lapidées, fouettées ; elles n'ont pas le droit de vote ou le droit de conduire ; elles dépendent légalement d'une figure masculine ; elles n'ont pas le droit d'aller à l'école ou de poursuivre des études, elles n'ont pas le droit de travailler ; elles n'ont pas le droit de s'habiller comme elles le souhaitent ; elles subissent des mutilations génitales ; il y a la guerre dans leur pays, etc. Raisonner en ces termes amène seulement un débat stérile qui ne fait que déplacer le sujet sur un autre terrain. Il y a toujours pire ailleurs. Néanmoins, cela ne donne en rien le droit d'affirmer que – puisqu'il y a pire ailleurs – il faudrait être absolument reconnaissante de la situation que notre pays nous 'offre'.

Embrasser ce postulat reviendrait même à accepter une inertie dangereuse pour les femmes. Dans des pays dits occidentaux le droit à l'avortement peut être révoqué parce qu'une poignée de personnes en a décidé ainsi, et ce en un claquement de doigts ; dans des pays dits occidentaux les femmes meurent chaque jour sous les coups de leur conjoint – ou ex-conjoint – alors même que dans la majorité des cas ces hommes étaient connus des forces de l'ordre pour leur violence ; dans des pays dits occidentaux les femmes n'ont pas accès aux mêmes postes que les hommes au cours de leur carrière professionnelle ; dans des pays dits occidentaux les petites filles grandissent et se construisent avec et autour de traumatismes ayant trait à leur apparence parce que la société dans laquelle nous vivons n'a de cesse que de s'octroyer une main mise sur les normes de beauté supposée des petites filles et des femmes ; dans des pays dits occidentaux les femmes racisées vivent une double peine, car leur couleur de peau représente un frein en plus dans leur vie tant professionnelle que personnelle ; dans des pays dits occidentaux les femmes racisées et queer vivent une triple peine, car leur sexualité n'est pas considérée comme la norme ; dans des pays dits occidentaux les femmes sont quotidiennement harcelées – que ça soit dans l'espace public ou au travail – car être une femme c'est naître, mais ne pas être, pas tout le temps du moins et pas comme elle l'entend souvent ; dans des pays dits occidentaux les femmes sont violées ; dans des pays dits occidentaux les femmes suffoquent d'avoir à se battre encore et encore pour les mêmes choses. Dire que ces femmes sont bien loties c'est occulter la réalité de la société dans laquelle nous évoluons et avoir des œillères si grandes qu'il est à se demander comment cela est même possible.

Ainsi, les femmes ne sont pas les égales des hommes, mais elles ne le sont pas entre elles également. Qu'il y ait un si grand morcèlement des féminismes et de combats féministes ne serait-il pas alors explicable, voire préférable ? Comme il a été montré tout au long de ce mémoire les femmes ne font pas 'une' et les féminismes non plus. L'étude entreprise dans ce travail le montre bien. Au sein d'une vague féministe, un objectif peut être le même, mais l'idéologie et la façon de faire pour y arriver peuvent-elles varier. Parfois les objectifs sont partagés et parfois ils diffèrent parmi les différents militantismes.

Faudrait-il donc s'insurger devant l'existence de tous ces féminismes ? Loin de là, car les femmes ne vivent pas la même vie en fonction d'un nombre de facteurs importants. Qu'une femme soit noire ou blanche, pauvre ou riche, mince ou grosse, hétérosexuelle ou lesbienne, cisgenre ou transgenre n'aura pas les mêmes répercussions dans sa vie. Les mêmes opportunités

ne se présenteront pas à elle, ou celles-ci seront beaucoup plus difficilement atteignables. Qu'il existe des plateformes spécifiques dédiées à tel ou tel sujet fragmente bel et bien le Féminisme, mais ne serait-ce pas pour son bien, présent comme futur ? L'existence d'endroits en mixité choisie par exemple s'avère cruciale et nécessaire. En effet, choisir des endroits de parole avec des personnes qui vivent un quotidien similaire au nôtre peut aider à y voir plus clair. S'il est bon de faire cause commune, il est également bon d'avoir des plateformes spécifiques. Ne commettons pas les mêmes erreurs que certaines féministes blanches venues avant nous qui s'octroyaient alors le droit de la cause Féministe en excluant les femmes racisées de leur bataille.

Que différents militantismes féministes existent n'a, en soit, rien de nouveau comme ce mémoire a essayé de le mettre en exergue. Ce qui donne cette impression 'd'explosion' de féminismes réside dans leur plus grande visibilité et – peut-être aussi – dans le fait qu'ils soient plus audibles et entendues. Un autre élément à prendre en considération pour répondre à la question de recherche posée dans ce mémoire est la mise en contexte historique qui ne peut tout simplement pas être occultée. Les droits – qu'ils aient trait au Féminisme ou autre – ne deviennent pas nôtres du jour au lendemain, ils sont graduellement acquis au fil de l'évolution des mentalités qui constitue la société à un moment 't'. Il a fallu des siècles pour que l'esclavagisme soit vu par les grandes puissances occidentales comme un mal auquel il fallait alors renoncer. Il a beau avoir été aboli il n'en reste pas moins – aux États-Unis par exemple – tout aussi présent. Seulement le racisme a revêti d'autres formes, car d'autres lois ont été votées et appliquées. Cependant, ces dernières exercent une forme de ségrégation tout aussi pernicieuse qu'au temps d'avant que le *Civil Rights Act* de 1964 ne soit adopté. Il en va de même pour les droits des femmes ; ils ne peuvent pas être acquis en un tour de main, car pour que les problèmes soient considérés comme tels, il faut beaucoup de temps.

Il y a quelques années – et encore maintenant, mais dans une mesure un peu moindre – lorsqu'une femme était assassinée par son conjoint, l'information était reléguée à la section « fait-divers ». Le terme « féminicide » a seulement commencé à être employé par les politiques et les médias très récemment alors même que ce concept a été théorisé en 1992 par les deux sociologues étasuniennes Diana Russel et Jill Radford dans leur ouvrage *Feminicide, the Politics of Woman Killings*. Les autrices définissent le féminicide comme « *the misogynous killing of women by men* » (Russel & Jill, 1992 : 3). Tuée parce que femme est seulement apparu

comme un problème il y a quelques années. Cela en dit long sur les états d'âmes de nos États ainsi que leurs priorités. Le féminicide est un exemple parmi tant d'autres, mais il démontre la logique sous-jacente à l'évolution des droits des femmes dans notre société à travers les époques.

Pour qu'un problème soit perçu comme tel, il y a plusieurs étapes – si l'on s'en tient au modèle élaboré par les deux sociologues Stephen Hilgartner et Charles Bosk. Ce dernier doit être *framed*¹¹ d'une manière spécifique ce qui explique – par conséquent – pourquoi les problèmes sociaux apparaissent et disparaissent. Des groupes – ou individus – dont le rôle est de déterminer un problème sont en compétition pour le faire vivre (e.g., les politiques, les médias, etc.) ; cette compétition prend place dans les domaines institutionnels qui vont définir ledit problème (e.g., la branche exécutive, les organisations politiques, les journaux, etc.) ; les capacités de charge de ces domaines institutionnels – et donc la place potentielle ce que ces problèmes peuvent occuper – sont limitées (e.g., le calendrier législatif, au journal télévisé, etc.) ; puis arrive les principes de sélection – autrement dit – la façon dont les domaines institutionnels présentent le problème ; les modèles d'interaction entre les différents domaines institutionnels vont permettre une 'propagation' de ce problème entre eux ; et finalement pour qu'un problème soit perçu comme tel, il y a des communautés d'agents qui sont des personnes ou des organismes qui font la promotion d'un sujet spécifique (e.g., lutte en matière des droits des femmes, écologie, lutte antiraciste, etc.) (Hilgartner & Bosk, 1988). Ainsi, des problèmes ayant trait aux femmes ont pour certains mis un temps très long avant d'être reconnu comme tels par les décideurs politiques et les médias, voire les femmes elles-mêmes. Les espaces nécessaires à ce que ces questions puissent exister ne les accueilleraient tout simplement pas – ou alors de manière sporadique et difficile. Ces dernières années, les questions féministes ont connu un essor et ont pris de l'ampleur. Cela est le résultat de l'histoire du Féminisme. Graduellement, les causes féministes ont pu trouver une place dans notre société. Cette floraison de féminismes à l'heure actuelle n'a donc rien à voir avec du hasard. Que les différentes causes féministes soient plus étendues maintenant ne veut pas dire qu'elles viennent d'apparaître, mais plutôt que pour en arriver là il fallait passer par des étapes 'intermédiaires'.

¹¹ *Framed* à comprendre ici comme « formuler ».

L'accès à une égalité entre toutes et tous n'est pas encore là. Aujourd'hui encore, des femmes pensent que les luttes antiraciste, queer, écologique n'ont rien à voir – et à faire – avec le Féminisme. Que ce sont des luttes à part. Elles ne pourraient pas avoir plus tort. Ces luttes vont de pair et c'est précisément ce qui peut représenter leur force. Car là est le problème. Ce n'est pas le fait que le Féminisme soit désormais arrivé à cette étape où une multitude de luttes coexistent qui représente un problème à sa bonne compréhension. Le problème se situe dans le fait que, pour certaines et certains, ces luttes ne devraient pas coexister, car cela participerait à rendre le Féminisme inintelligible et, dès lors, inefficace ce qui ferait courir la cause à sa perte. C'est en se fermant aux autres que le Féminisme peut effectivement devenir inintelligible – que ça soit en son sein même ou avec d'autres combats. C'est dans ces deux éléments que se trouve alors le problème en même temps que la solution potentielle. En s'attaquant entre eux, les militantismes féministes courent à leur perte. Pour mieux être réuni, il faut parfois savoir se mettre à distance tout en s'écoulant et se soutenant. La réunion n'en sera que plus belle.

Bibliographie

Articles académiques

Baer, Hester. (2016). Redoing feminism: digital activism, body politics, and neoliberalism, *Feminist Media Studies*, 16:1, 17-34, DOI: 10.1080/14680777.2015.1093070

Bailey, Cathryn. (1997). Making Waves and Drawing Lines: The Politics of Defining the Vicissitudes of Feminism, *Hypatia*, 12:3, 17-28, <https://www.jstor.org/stable/3810220>

Baumgardner, Jennifer. (2011). Extrait de *F'em: Goo Goo, Gaga and Some Thoughts on Balls*, <https://www.feminist.com/resources/artspeech/genwom/baumgardner2011.html>

Bargel, Lucie. (2005). La socialisation politique sexuée : apprentissage des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant·e·s », *Nouvelles Questions Féministes*, 24:3, 36-49, DOI: 10.3917/nqf.243.0036

Benn, Melissa. (2013). After Post-Feminism: Pursuing Material Equality in a Digital Age, *Juncture*, 20:3, 223–227, DOI: 10.1111/j.2050-5876.2013.00757.x

Bereni, Laure., & Revillard, Anne. (2012). Un mouvement social paradigmatique ? Ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux, *Sociétés contemporaines*, 85:1, 17-41, DOI: 10.3917/soco.085.0017

Bernstein, Mary. (2005). Identity Politics, *Annual Review of Sociology*, 31, 41-74, DOI: 10.1146/annurev.soc.29.010202.100054

Bessin, Marc., & Dorlin, Elsa. (2005). Les renouvellements générationnels du féminismes : mais pour quel sujet politique ?, *L'Homme et la société*, 158:4, 11-27, DOI: 10.3917/lhs.158.0011

Blandin, Claire. (2017). Présentation – Le web : de nouvelles pratiques militantes dans l'histoire du féminisme ?, *Réseaux*, 1 :201, 9-17, DOI: 10.3917/res.201.0009

Biklen, Sari., Marshall, Catherine., & Pollard, Diane. (2008). Experiencing second wave feminism in the USA, *Discourse: Studies in the Cultural Politics of Education*, 29:4, 451-469, DOI: 10.1080/01596300802410185

Bonilla-Silva, Eduardo. (2015). The Structure of Racism in Color-Blind, “Post-Racial” America”, *American Behavioral Scientist*, 59:11, DOI: 10.1177/0002764215586826

Bonilla-Silva, Eduardo., Lewis, Amanda., & Embrick, David. (2004). "I Did Not Get That Job Because of a Black Man...": The Story Lines and Testimonies of Color-Blind Racism, *Sociological Forum*, 19:4, 555-581, <http://www.jstor.org/stable/4148829>

Bras, Pierre. (2020). Introduction. Simone de Beauvoir dans le Mouvement pensant et la radicalité de la pensée, *Cahiers Sens public*, 27, 23-27, DOI:10.3917/csp.027.0023

Breines, Winifred. (2007). Struggling to connect: white and black feminism in the movement years, *Contexts*, 6:1, 18-24, DOI: ctx.2007.6.1

Bruneel, Emmanuelle., & Tauana Olivia Gomes Silva. (2017). Paroles de femmes noires. Circulations médiatiques et enjeux politiques, *Réseaux*, 201:1, 59-85, DOI: 10.3917/res.201.0059

Caillé, Alain., Chanial, Philippe., & Tarragoni, Federico. (2016). S'émanciper, oui, mais de quoi ?, *Revue du MAUSS*, 2:48, 5-28, DOI: 10.3917/rdm.048.0005

Calvini-Lefebvre, Marc. (2018). « On ne peut pas empêcher les concepts de voyager » : un entretien avec Christine Delphy, *Revue Française de Civilisation Britannique*, 23:1, DOI: 10.4000/rfcb.1817

Chaponnière, Martine., Roux, Patricia., & Ruault, Lucile. (2017). Que font les jeunes féministes de l'héritage des générations antérieures ?, *Nouvelles Questions Féministes*, 36:1, 6-14, DOI: 10.3917/nqf.361.0006

Crenshaw, Kimberlé. (2005). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur, *Cahiers du Genre*, 39, 51-82. DOI: 10.3917/cdge.039.0051

Dagorn, Johanna. (2011). La construction du féminisme en Occident : les trois vagues successives et leur inscription dans les sciences humaines, *Diversité*, 165, 17-27, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02053657/document>

Darrah, Denise. (2012). Frederick Douglass, Supporter of Equal Rights for All People, *Counterpoints*, 46, 151-162, <http://www.jstor.org/stable/42981626>.

Debray, Régis. (2009). Pour exister l'Occident a besoin d'épouvantails. Entretien, *Revue internationale et stratégique*, 75:3, 87-92, DOI: 10.3917/ris.075.0087

Delage, Pauline. (2020). Genre et violence : quels enjeux ?, *Pouvoirs*, 2:173, 39-49, DOI: 10.3917/pouv.173.0039

Delage, Pauline., & Lieber, Marylène. (2019). L'enquête virage (violences et rapports de genre), *Cahier du Genre*, 66:1, 37-50, DOI: 10.3917/cdge.066.0037

Delage, Pauline., Lieber, Marylène., & Chetcuti-Ororovitz, Natacha. (2019). Lutter contre les violences de genre. Des mouvements féministes à leur institutionnalisation, *Cahiers du Genre*, 66:1, 5-16, DOI: 10.3917/cdge.066.0005

Delphy, Christine. (1977). Nos amis et nous. Les fondements cachés de quelques discours pseudo-féministes, *Questions féministes*, 1, 20-49, www.jstor.org/stable/i40027084

Dosekun, Simidele. (2015). For Western Girls Only?, *Feminist Media Studies*, 15:6, 960-975, DOI: 10.1080/14680777.2015.1062991

Dunezat, Xavier. 2006. Le traitement du genre dans l'analyse des mouvement sociaux : France / États-Unis, *Cahiers du Genre*, HS n° 1/3, 117-141, DOI: 10.3917/cdge.hs01.0117

- Edwards, Lee. Philip, Fiona., & Gerrard, Ysabel. (2020). Communicating feminist politics? The double-edged sword of using social media in a feminist organisation, *Feminist Media Studies*, 20:5, 605-622, DOI: 10.1080/14680777.2019.1599036
- Evans, Elizabeth. (2015). What Makes a (Third)Wave?, *International Feminist Journal of Politics*, 18:3, 409-428, DOI: 10.1080/14616742.2015.1027627
- Evans, Elizabeth., & Chamberlain, Prudence. (2015). Critical Waves: Exploring Feminist Identity, Discourse and Praxis in Western Feminism, *Social Movement Studies*, 14:4, 396-409, DOI: 10.1080/14742837.2014.964199
- Fotopoulou, Aristeia. (2014). Digital and networked by default? Women's organisations and the social imaginary of networked feminism, *New Media & Society*, 18:6, 989-1005, DOI: 10.1177/1461444814552264
- Garrison, Ednie Kaeh. (2000). U.S. Feminism-Grrrl Style! Youth (Sub)cultures and the Technologies of the Third Wave, *Feminist Studies*, 26:1, 141-170, DOI: 10.2307/3178596
- Gill, Rosaling. (2016). Post-postfeminism?: new feminist visibilities in postfeminist times, *Feminist Media Studies*, 16:4, 610-630, DOI: 10.1080/14680777.2016.1193293
- Gillis, Stacy., & Munford, Rebecca. (2004). Genealogies and generations: the politics and praxis of third wave feminism, *Women's History Review*, 13:2, 165-182, DOI: 10.1080/09612020400200388
- Gilmore, Stephanie. (2007). The Trouble between Us: An Uneasy History of White and Black Women in the Feminist Movement, *Contemporary Sociology*, 36:3, 275-276, DOI: 10.1177/009430610703600344
- Guionnet, Christine. (2017). Troubles dans le féminisme: Le web, support d'une zone grise entre féminisme et antiféminisme ordinaires, *Réseaux*, 201, 115-146, DOI: 10.3917/res.201.0115
- Hendricks, Wanda A. (1994). "Vote for the Advantage of Ourselves and Our Race": The Election of the First Black Alderman in Chicago, *Illinois Historical Journal*, 87:3, 171-184, www.jstor.org/stable/40192719
- Hilgartner, Stephen. & Bosk, Charles. (1988). The Rise and Fall of Social Problems: A Public Arenas Model, *American Journal of Sociology*, 94:1, 53-78, <http://www.jstor.org/stable/2781022>
- Horrigan, John. (2007). A Typology of Information and Communication Technology Users, *Pew Research Center*, <https://www.pewresearch.org/internet/2007/05/06/a-typology-of-information-and-communication-technology-users/>
- Hoskin, Rhea Ashley., Jenson, Kay., & Blair, Karen. (2017). Is our feminism bullshit? The importance of intersectionality in adopting a feminist identity, *Cogent Social Sciences*, 3:1, DOI: 10.1080/23311886.2017.1290014
- Jami, Irène. (2008). Judith Butler, théoricienne du genre, *Cahiers du Genre*, 44, 205-228, DOI: 10.3917/cdge.044.0205

Jaunait, Alexandre. (2020). Intersectionnalité : le nom d'un problème, *Pouvoirs*, 2:173, 15-25, DOI: 10.3917/pouv.173.0015

Jaunait, Alexandre., & Chauvin, Sébastien. (2012). Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales, *Revue française de science politique*, 1:62, 5-20, DOI: 10.3917/rfsp.621.0005

Jouët, Josiane., Niemeyer, Katharina., & Pavard, Bibia. (2017). Faire des vagues. Les mobilisations féministes en ligne, *Réseaux*, 201:1, 21-57, DOI: 10.3917/res.201.0019

Kandel, Liliane. (2020). Simone de Beauvoir, Les Temps Modernes et moi, *Cahiers Sens public*, 27, 55-75, DOI: 10.3917/csp.027.0055

Lagrave, Rose-Marie. (2016). Une historienne inclassable : Joan Wallach Scott, *Cahiers du Genre*, 61:2, 189-216, DOI: 10.3917/cdge.061.0189

Lamoureux, Diane. (2006). Y a-t-il une troisième vague féministe ?, *Cahiers du Genre*, HS n° 1/3, 57-74, DOI: 10.3917/cdge.hs01.0057

Le Bon de Beauvoir, Sylvie. (2020). Le Deuxième sexe. L'esprit et la lettre, *Cahiers Sens public*, 28:2, 46-59, DOI: 10.3917/csp.028.0046

Rallet, Alain, & Rochelandet, Fabrice. (2004). La fracture numérique : une faille sans fondement ?, *Réseaux*, 127-128:5-6, 19-54, <https://www.cairn.info/revue--2004-5-page-19.htm>

Maharajh, Divya. (2014). Mediating Feminism, *Feminist Media Studies*, 14:4, 679-694, DOI: 10.1080/14680777.2013.806337

Masclan, François. (2019). Le Deuxième Sexe: Représentations socio-politiques des critiques de l'ouvrage de Simone de Beauvoir, *Cahiers Sens public*, 25:26, 37-57. DOI: 10.3917/csp.025.0037

McIntosh, Peggy. (1989). White privilege: unpacking the invisible knapsack, *Peace and Freedom Magazine*, 10-12, https://psychology.umbc.edu/files/2016/10/White-Privilege_McIntosh-1989.pdf.

Mendes, Kaitlynn., Ringrose, Jessica., & Keller, Jessalynn. (2018). #MeToo and the promise and pitfalls of challenging rape culture through digital feminist activism, *European Journal of Women's Studies*, 25:2, 263-246, DOI: 10.1177/135050681876531

Mercer, John. (2005). Media and Militancy: propaganda in the Women's Social and Political Union's campaign, *Women's History Review*, 14:3-4, 471-486, DOI: 10.1080/09612020500200434

Modica, Marianne. (2015). Unpacking the 'colorblind approach': accusations of racism at a friendly, mixed-race school, *Race Ethnicity and Education*, 18:3, 396-418, DOI: 10.1080/13613324.2014.985585p.402

- Mosconi, Nicole. (2008). Mai 68 : le féminisme de la « deuxième vague » et l'analyse du sexisme en éducation, *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 41, 117-140, DOI: 10.3917/lsdle.413.0117
- Munro, Ealasaid. (2013). Feminism, a Fourth Wave?, *Political Insight*, 4:2, 22-25, DOI: 10.1111/2041-9066.12021
- Nicholson, Linda. (2010). Feminism in “Waves”: Useful Metaphor or Not?, *New Politics*, 8:4, https://newpol.org/issue_post/feminism-waves-useful-metaphor-or-not/
- Nym Mayhall, Laura E. (1995). Creating the ‘suffragette spirit’: British feminism and the historical imagination, *Women's History Review*, 4:3, 319-344, DOI: 10.1080/09612029500200088
- Offe, Claus. (1985). New Social Movements: Challenging the Boundaries of Institutional Politics, *Social Research*, 52:4, 817-868, www.jstor.org/stable/40970399
- Perrot, Michelle. (2005). Féminisme pluriel, *Pouvoirs*, 2:173, 5-13, DOI: 10.3917/pouv.173.0005.
- Perrot, Michelle. (2014). Histoire des femmes, histoire du genre, *Travail, genre et sociétés*, 31:1, 29-33, DOI: 10.3917/tgs.031.0029
- Phillips, Ruth., & Cree, Vivienne. (2014). What does the ‘Fourth Wave’ Mean for Teaching Feminism in Twenty-First Century Social Work?, *Social Work Education: The International Journal*, 33:7, 930–943, DOI: 10.1080/02615479.2014.885007
- Picq, Françoise. (2020). Simone de Beauvoir et le féminisme, *Cahiers Sens public*, 27, 119-143, DOI: 10.3917/csp.027.0119
- Pleyers, Geoffrey. (2013). Présentation, *Réseaux*, 181:5, 9-21, DOI: 10.3917/res.181.0009
- Pruchniewska, Urszula Maria. (2016). Working across difference in the digital era: riding the waves to feminist solidarity, *Feminist Media Studies*, 16:4, 737-741, DOI: 10.1080/14680777.2016.1190045
- Pruchniewska, Urszula Maria. (2018). Branding the self as an “authentic feminist”: negotiating feminist values in post-feminist digital cultural production, *Feminist Media Studies*, 18:5, 810-824, DOI: 10.1080/14680777.2017.1355330
- Rampton, Martha. (2008). Four Waves of Feminism, *Pacific Magazine*, 41, www.pacificu.edu/alumni/pacific-magazine/archives
- Rojtman, Suzy., & Surduts, Maya. (2006). Le féminisme encore une fois à la croisée des chemins ?, *Cahiers du Genre*, HS 1:3, 181-196. DOI: 10.3917/cdge.hs01.0181
- Rottenberg, Catherine, & Farris, Sara. (2015). Call for Papers: The ‘Righting’ of Feminism, *New Formations: A journal of Culture, Theory, Politics*, 91:3, 5-15, DOI: 10.398/nEWF:91.

- Roux, Patricia., Pannatier, Gaël., Parini, Lorena., Roca, Marta., & Michel, Christine. (2003). Détournements et retournements du principe d'égalité, *Nouvelles Questions Féministes*, 22:3, 24-11, DOI: 10.3917/nqf.223.0004
- Schuster, Julia. (2017). Why the personal remained political: comparing second and third wave perspectives on everyday feminism, *Social Movement Studies*, 16:6, 647-659, DOI: 10.1080/14742837.2017.1285223
- Scot, Marie. (2020). Les nouveaux débats féministes, *Pouvoirs*, 173:2, 101-116, DOI: 10.3917/pouv.173.0101
- Scott, Joan. & Varikas, Éléni. (1988). Genre : Une catégorie utile d'analyse historique, *Les Cahiers du GRIF*, 37:38, 125-153, DOI: 10.3406/grif.1988.1759
- Shugart, Helene A. (2001). Isn't It Ironic?: The Intersection of Third-Wave Feminism and Generation X, *Women's Studies in Communication*, 24:2, 131-168, DOI: 10.1080/07491409.2001.10162432
- Siegel, Deborah. (1997). The Legacy of the Personal: Generating Theory in Feminism's Third Wave, *Hypatia*, 12:3, 46-75, <https://www.jstor.org/stable/3810222>
- Sowards, Stacey K., & Renegar, Valerie R. (2004). The rhetorical functions of consciousness-raising in third wave feminism, *Communication Studies*, 55:4, 535-552, DOI: 10.1080/10510970409388637
- Stall, Susan. & Stoecker, Randy. (1998). Community Organizing or Organizing Communities? Gender and the Crafts of Empowerment, *Gender and Society*, 12:6, 729-756, DOI: 10.1177/089124398012006008
- Vaccaro, Annemarie. (2009). Third Wave Feminist Undergraduates: Transforming Identities and Redirecting Activism in Response to Institutional Sexism, *NASPA Journal About Women in Higher Education*, 2:1, 3-27, DOI: 10.2202/1940-7890.1023
- Van der Tuin, Iris. (2009). 'JUMPING GENERATIONS', *Australian Feminist Studies*, 24:59, 17-31, DOI: 10.1080/08164640802645166
- Védie, Léa. (2020). Une lutte à soi. La politique en première personne des féministes des années 1970, *Nouvelles Questions Féministes*, 39, 16-32, DOI: 10.3917/nqf.391.0016
- Vergès, Françoise. (2017). Toute les féministes ne sont pas blanches – Pour un féminisme décolonial et de marronage, *Le Portique*, 39:40, 1-19, DOI: 10.4000/leportique.2998
- Viennot, Éliane., & Wiels, Joëlle. (2019). Être féministe en 2020 ou Comment faire face au succès ?, *Diogène*, 267-268:3-4, 9-27, DOI: 10.3917/dio.267.0009
- Wajcman, Judy. (2007). From women and technology to gendered technoscience, *Information, Communication and Society*, 10:3, 287-298, DOI: 10.1080/13691180701409770
- Weil, Armelle. (2017). Vers un militantisme virtuel ? Pratiques et engagement féministe sur Internet, *Nouvelles Questions Féministes*, 36:2, 66-84, DOI: 10.3917/nqf.362.0066

Wrye, Harriet. Kimble. (2009). The Fourth Wave of Feminism: Psychoanalytic Perspectives Introductory Remarks, *Studies in Gender and Sexuality*, 10:4, 185-189, DOI: 10.1080/15240650903227999

Yu, Su-Lin. (2009). Third-Wave Feminism: A Transnational Perspective, *Asian Journal of Women's Studies*, 15:1, 7-25, DOI: 10.1080/12259276.2009.11666059

Zimmerman, Amber Lynn., McDermott, M. Joan., & Gould, Christina M. (2009). The local is global: third wave feminism, peace, and social justice, *Contemporary Justice Review*, 2009, 12:1, 77-90, DOI: 10.1080/10282580802681766

Articles de presse

Arendt, Olivier. (2020). LGBTQI + : il y a 30 l'homosexualité quittait la liste des maladies mentales de l'OMS, *RTBF*

Goldberg, Michelle (2014). Feminism's Toxic Twitter War, *The Nation*

Guy, Sorman. (2008). L'Occident est un état d'esprit et un concept, pas une géographie, *Le Temps*

Kirschen, Marie. (2021). Féminismes : "Le MLF a été une rupture politique radicale", *Les Inrockuptibles*

Lewis, Helen. (2013). Reviewed: Fifty Shades of Feminism, *New Statesman*

Pall Mall Gazette. 14 Janvier 1884

Weinman Lear, Martha. (March 10, 1968). 'The Second Feminist Wave', *New York Times*

Chapitres de livre

Ferree, Myra Marx. (1987). 'Equality and Autonomy: Feminist Politics in the United States and West Germany'. In *The Women's Movements of the United States and Western Europe*, ed. M. F. Katzenstein and C. M. Mueller (Philadelphia: Temple University Press),

Ferree, Myra Marx., & Mueller, Carol. (2004). 'Feminism and the women's movement: a global perspective'. In Snow D.A., Soule S.A., Kriesi H. (dir.) *The Blackwell companion to social movements* (Oxford: Wiley-Blackwell), 576-607

Fougeyrollas-Schwebel Dominique (1997). « Le féminisme des années 1970 ». In Fauré Christine (ed), *Encyclopédie politique et historique du féminisme. Europe, Amérique du Nord*. (Paris: PUF)

Fraisse, Geneviève. (2020). « Chapitre V. L'affaire Weinstein est une révolte historique et politique ». Dans *Féminisme et philosophie. sous la direction de FRAISSE Geneviève* (Paris: Gallimard, « Folio Essais »), 120-125

Gordon, Linda. (1986). 'What's New in Women's History'. In *de Lauretis, T. (eds) Feminist Studies/Critical Studies. Language, Discourse, Society* (Palgrave Macmillan: London)

Kelly, Liz. (1987). 'The Continuum of Sexual Violence'. In *Hanmer J., Maynard M. (eds.) Women, Violence and Social Control. Explorations in Sociology (British Sociological Association Conference Volume series)*. (London: Palgrave Macmillan)

Margetts, Helen. (2006). 'Cyber parties. In *R. S. Katz, & W. Crotty Handbook of party politics* (SAGE Publications Ltd), 528-535

Revillard, Anne & Bereni, Laure. (2016). 'From Grassroots to Institutions: Women's Movements Studies in Europe'. In *Fillieule, Olivier and Accornero, Guya Social Movement Studies in Europe: The State of the Art* (Berghan books)

Rocheft, Florence. & Zancarini-Fournel, Michelle. (2005). « 40. Du féminisme des années 1970 aux débats contemporains ». Dans *Margaret Maruani éd., Femmes, genre et sociétés: L'état des savoirs* (La Découverte), 345-355

Taylor, Verta. (2005). « La continuité des mouvements sociaux. La mise en veille du mouvement des femmes ». Dans *Fillieule O. (dir.) Le désengagement militant* (Paris: Belin)

Taylor, Verta. & Whittier, Nancy. (1992). 'Collective Identity in Social Movement Communities. Lesbian Feminist Mobilization'. In *Morris A.D & Mueller, C.M.(dir.) Frontiers in social movement theory* (New Haven: Yale University Press)

Livres

Baumgardner, Jennifer. & Richards, Amy. (2000). *Manifesta. Young Women, Feminism and the Future* (New York: Farrar, Strauss and Giroux)

Bereni, Laure., Chauvin, Sébastien., Jaunait, Alexandre., & Revillard, Anne. (2012). *Introduction aux études sur le genre – 2e édition revue et augmentée* (Paris: Ouverture politiques)

Bernheim, Cathy. (1983). *Perturbation, ma soeur : naissance d'un mouvement de femmes (1970-1972)* (Paris: Seuil)

Bouchier, David. (1984). *The Feminist Challenge: The Movement for Women's Liberation in Britain and the United States* (New York: Schocken Books)

Budgeon, Shelley. (2011). *Third Wave Feminism and the Politics of Gender in Late Modernity*, (New York: Palgrave Macmillan)

Buechler, Steven. (1990). *Women's movements in the United States: woman suffrage, equal rights, and beyond* (New Brunswick: Rutgers University Press)

Breines, Winifred. (2007). *The trouble between us: an uneasy history of white and black women in the feminist movement* (Oxford: Oxford University Press)

- Butler, Judith. (1990). *Gender Trouble – Feminism and the Subversion of Identity* (New York: Routledge)
- Cardon, Dominique. (2010). *La démocratie Internet – Promesses et limites* (Paris: Le Seuil)
- Connelly, Katherine. (2013). *Sylvia Panhurst – Suffragette, Socialist and Scourge of Empire* (New York: Palgrave Macmillan)
- De Beauvoir, Simone. (1949). *Le deuxième sexe, I* (Paris: Gallimard)
- Dorlin, Elsa. (2017). *Se défendre – Une philosophie de la violence* (Paris: La Découverte Poche)
- Dicker, Roory., & Piepmeier, Alison. (2003). *Catching aWave: Reclaiming Feminism for the 21st Century* (Boston: Northeastern University Press)
- Heywood, Leslie. & Drake, Jennifer. (1997). *Third Wave Agenda. Being Feminist, Doing Feminism* (Minneapolis: University of Minnesota Press)
- hooks, bell. (1984). *Feminist theory – from margin to center* (Boston: South End Press)
- Johnson, Joan Marie. (2022). *The Woman Suffrage Movement in the United States* (New York: Routledge)
- Labaton, Vivien. & Martin, Dawn Lundy. (2004). *The Fire this Time. Young Activists and the New Feminism* (New York: Anchor Books)
- Lovenduski, Joni. (1986). *Women and European Politics: Contemporary Feminism and Public Policy* (Amherst: University of Massachusetts Press)
- Maruani, Margaret. (2005). *Femmes, genre et sociétés – l'état des savoirs* (Paris: La Découverte)
- Maruani, Margaret. (1998). *Les nouvelles frontières de l'inégalité* (Paris: La Découverte)
- Mason, Bertha. (1912). *The Story of the Women's Suffrage Movement* (London: Sherratt and Hughes)
- Marwick, Alice. (2013). *Status Update: Celebrity, Publicity, and Branding in the Social Media Age* (New Haven: Yale University Press)
- Molony, Barbara., & Nelson, Jennifer. (2017). *Women's Activism and "Second Wave" Feminism – Transnational Histories* (London: Bloomsbury Academic)
- Pavard, Bibia. (2010). *Contraception et avortement dans la société française (1956-1979) : histoire d'un changement politique et culturel*, Thèse de doctorat en histoire, Institut d'études politiques de Paris
- Radford, Jill., & Russel, Diana. (1992). *Feminicide – The Politics of Woman Killing* (New York: Macmillan Publishing Company)

Strachey, Rachel. (1928). *The Cause: a Short History of the Women's Movement in Great Britain* (London: G. Bell & Sons)

Tong, Rosemarie. (1989). *Feminist Thought: A Comprehensive Introduction*. (London: Routledge)

Vergès, Françoise. (2020). *Une théorie féministe de la violence – Pour une politique antiraciste de la protection* (Paris: La Fabrique éditions)

Van Wingerden, Sophia A. (1999). *The Women's Suffrage Movement in Britain, 1866-1928* (New York: Palgrave Macmillan)

Whelehan, Imelda. (1995). *Modern Feminist Thought – From the Second Wave to “Post-Feminism”* (Edinburgh: Edinburgh University Press)

Sites institutions

Conseil de l'Europe Portail. Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique www.coe.int/fr/web/istanbul-convention

Nations Unies – Assemblée Générale A/HRC/38/47, Rapport de la Rapporteuse spéciale sur la violence contre les femmes, ses causes et ses conséquences concernant la violence en ligne à l'égard des femmes et des filles du point de vue des droits de l'homme

Sénat.fr

Autres

Standford Encyclopedia of Philosophy

Programme B, Y'a pas mort d'homme – Épisode 6

Résumé : Ce mémoire est dédié à l'étude des différents féminismes qui prirent place sur la période allant du 19^e siècle à nos jours, et ce dans les pays dits occidentaux. Ces féminismes sont abordés sous l'angle de la métaphore de la « vague féministe ». Le postulat de départ de ce mémoire est qu'il existe quatre vagues féministes distinctes. Cinq propositions concernant : le profil des militantes ; leurs revendications ; leurs modes d'action ; les structures organisationnels des mouvements féministes ; ainsi que les changements institutionnels potentiels résultant de ces militantismes, servent de fil conducteur à ce travail. Le but étant de répondre à la question de recherche suivante : peut-on distinguer quatre vagues féministes ?, et à la sous-question : il y a-t-il différents composants au sein des féminismes ?

Mots clés : féminisme, vague féministe, mouvement social, militantisme, genre

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad